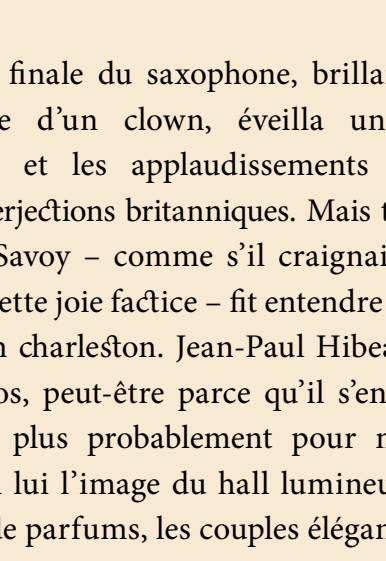
Octave Béliard

La Petite-Fille de Michel Strogoff

Boris Dmitrievich Grigoriev (1886–1939), *Selma Alexander*, vers 1933, collection particulière.



Octave Julien Marie Béliard (1876-1951).

LA PETITE-FILLE DE MICHEL STROGOFF

Une rencontre

La roulade finale du saxophone, brillante comme la prouesse d'un clown, éveilla un murmure d'allégresse et les applaudissements claquèrent, mêlés d'interjections britanniques. Mais tout aussitôt le jazz du Savoy – comme s'il craignait de laisser s'éteindre cette joie factice – fit entendre la première phrase d'un charleston. Jean-Paul Hibeau écoutait, les yeux clos, peut-être parce qu'il s'endormait en effet, mais plus probablement pour mieux faire pénétrer en lui l'image du hall lumineux, plein de chaleur et de parfums, les couples élégants agités au rythme de la danse ou souriants autour des tables parmi les cristaux et les fleurs.

« Ce bruit vous ennuie ? demanda sir Herbert Froggie.

— Non, mais ces gens qui ne prennent même pas le temps de respirer m'effraient un peu. Est-ce ainsi tous les soirs ?

— Tous les soirs, jusqu'à ce que minuit sonne à Westminster. Encore quelques minutes de patience. Une autre tasse de thé ?

— Merci.

— Alors une cigarette. »

Hibeau aspira la flamme d'une allumette et souffla une fumée mielleuse de tabac blond. Il se fit quelque tumulte, un bruit de coupes brisées. Une querelle proche finit dans le rire, couvrant presque l'orchestre.

« À la fin, le champagne et l'échauffement de la danse excitent quelques têtes », dit tranquillement sir Herbert.

Décidément Jean-Paul, sans égard pour son hôte, allait succomber à la fatigue. Il perçut comme en songe un changement dans les bruits, des sièges déplacés, des conversations qui s'entrecroisent, une foule qui s'éloigne. Et tout à coup un silence plana, étrange après le vacarme du jazz, comme dans les légendes quand la nuit a bu la cohorte des djinns dansants.

Alors une mélodie grêle de cloches naquit, suspendit à ce silence des guirlandes sonores. Et lentement, minuit tomba en douze grosses gouttes sombres du haut de la tour invisible. Hibeau sursauta, promena sur les choses un air effaré.

« C'est le carillon de Westminster, dit le baronnet. Il est d'accord avec Greenwich. Vous réglez votre chronomètre avant d'aller vous coucher ? Je vous demande pardon : j'ai la manie de l'heure exacte. »

Machinalement, Jean-Paul constata qu'il était minuit cinq à sa grosse montre d'argent. Sir Herbert vérifiait lui-même sur son chronomètre la position des aiguilles. Il sonna ; un domestique parut qui ressemblait à un magistrat âgé.

« Paddy, voici l'heure légale. Mettez immédiatement toutes les horloges d'accord. Et priez le capitaine de venir. »

Un instant après, un homme de cinquante ans au moins, en vareuse bleu-marine, descendait l'escalier.

« Vous m'avez fait demander, sir Herbert ?

— Pour savoir où nous sommes, Murray.

— Nous avons devant nous le feu d'Oost-Vlieland, à deux milles environ. »

Hibeau se souleva non sans difficulté du confortable fauteuil de cuir où il s'acagnardait.

« J'ai besoin de le voir pour le croire, dit-il, réveillé. On a beau être prévenu, la facile magie de ce haut-parleur me donnait l'illusion d'être à Londres, dans la cohue étouffante du dancing à la mode, où je ne suis jamais allé. Et sans transition, je me retrouve dans l'étroit salon d'un yacht, glissant silencieusement sur des flots inconnus…

— Ce sont encore, et pour quelques instants, les flots du Zuyderzee, sourit le baronnet. Une lagune, en somme, bien que considérable, dont nous sortirons en dormant tout à l'heure. Mais désormais le navigateur, au milieu de l'océan sans limites, entend vivre l'univers autour de sa solitude. Bientôt, si c'était notre gré, nous pourrions surprendre l'écho des soirs new-yorkais, en retard sur les nôtres, et plus tard encore les guitares d'Honolulu. Car les hommes font, autour du monde, une ronde ininterrompue. »

Les trois hommes étaient montés sur le pont. Herbert Froggie s'éloignait avec le capitaine. Jean-Paul s'accouda au bordage.

La nuit était obscure et froide, poudrée de bruine. De courtes vapeurs grises enveloppaient l'eau et le petit navire glissait sur ce coton, sans autre bruit que les pulsations de sa machine. Des pâleurs intermittentes révélaient des phares éloignés et le feu d'Oost-Vlieland, tout proche, promenait circulairement un pinceau de lumière sur l'étendue imprécise et sans limites visibles.

Hibeau se sentit frissonnant, un peu perdu, timide devant l'aventure qu'il avait acceptée.

Il était jeune, il était pauvre, il était peintre.

Venu de sa province à Paris pour y étudier les éléments de son art, il avait longuement caressé un rêve : voir la Hollande, ce pays des maîtres qu'il admirait par-dessus tous les autres, Vermeer, Franz Hals, Ter Borch, Rembrandt ! Il n'avait travaillé que pour réaliser ce rêve-là, consentant à d'humbles besognes et à de grosses privations afin d'amasser l'argent nécessaire au voyage.

Jean-Paul savait réduire au minimum les exigences de la vie matérielle et vivre de miettes, étant de ceux que leur passion nourrit. Et un voyage en Hollande ne passait point, avant la guerre, pour un luxe inaccessible aux petites bourses. Mais depuis la guerre le florin a pris une telle avance sur le franc que les distances se sont accrues jusqu'à rendre impossible ce qui naguère était aisé. Sans jamais désespérer de satisfaire son ambition, Hibeau avait dû y songer longtemps et couper bien des sous en quatre. Enfin il avait réussi à remplir la tirelire et cela ne faisait quand même pas un gros magot.

Bah ! il y a tant de dépenses qui sont compressibles ! L'essentiel était de posséder un « aller et retour » en troisième classe, avec facultés d'arrêts, jusqu'à Amsterdam, et quelques petites choses en plus pour payer d'humbles gîtes, l'entrée dans les musées, le morceau de pain qu'on dévore avec un peu de charcuterie. Au besoin on se passerait de dîner, on réduirait le temps du séjour.

Et un jour, courageusement, Jean-Paul Hibeau était parti à la gare du Nord, pauvre de pécune, mais proprement vêtu, avec une grosse musette bourrée d'albums et de crayons, de provisions et de linge, pour tout bagage. Il avait couru d'une traite jusqu'à Anvers, puis d'Anvers à Dordrecht, de Dordrecht à Rotterdam. Il visita rapidement Delft, s'arrêta plus longuement devant les Rembrandt et les Vermeer de La Haye, devant les Franz Hals de Haarlem, picorant des repas d'oiseau dans les jardins publics, mais jouant du crayon avec rage et s'emplissant les yeux de couleurs et de lumière, découvrant un monde, heureux comme un dieu.

Il parvint ainsi à Amsterdam, avec l'allégresse du pèlerin qui atteint Jérusalem, et oublia tout. Le Rijksmuseum n'avait plus de secret pour lui. Il s'y rendait dès le matin, après avoir dormi dans des garnis à matelots et déjeuné de pain et de fromage. On l'en chassait à la fermeture des portes. Ou bien il arpentait la ville aux pignons rouges coupée de chemins d'eau, attentif à en cueillir les aspects, jouissant des marchés dont les étalages croulent sous le poids des victuailles, poissons gluants aux ouïes battantes, volailles plumées, viandes pendues, légumes monstrueux comme dans les natures mortes de ses maîtres favoris ; il suivait les passants aux profils busqués dans la Judenstraat, épiait les matelots au sortir des bouges et les appétissantes commères qui récurent sur les portes les chaudrons de cuivre.

Le soir, quand la faim le tiraillait, il se faisait pour quelques cents tremper une soupe dans un estaminet du port et la digérait en regardant osciller les barques pansues sur les eaux troubles du Zuyderzee et fumer les paquebots en partance pour les îles de la Sonde.

Et puis il arriva, trop vite, qu'il sentit le vide au fond de ses poches. Il ne possédait plus que quelque menuaille et son billet de retour. Alors, brusquement, sa joie tomba, avec la mélancolie du crépuscule. Il se vit seul, abandonné, dans une ville subitement redevenue étrangère et indifférente, sans assez d'argent pour payer le gîte de la nuit.

Le sifflet des locomotives l'appelait désespérément. À Amsterdam, la gare est sur la digue, le long du port, à deux pas des navires. Il s'informa d'un train de nuit. Ah ! atteindre Paris comme un refuge, sans s'arrêter en route, sans pain pour les mortelles heures du retour !

Il froissait dans sa main ce billet de chemin de fer, ce tout petit carré de carton, le moyen tangible qui lui restait de regagner une patrie démesurément lointaine où les hommes parlent sa langue, et sa chambrette du quartier Montparnasse, sous les toits, et son labeur paisible de petit peintre pauvre.

« Voilà le rêve fini. Je me réveille, » murmura-t-il. Il compta ses piécettes, tristement. Les dernières !

« Pas assez pour manger à ma faim ! Pas assez pour être ivre et colorer d'un peu de rêve l'instant du départ. »

Il grelottait. Le ciel suintait une petite pluie froide. Se réchauffer l'âme et le corps, avant tout.

Jean-Paul entra dans la salle basse d'un cabaret proche, jeta ses sous sur la table et, en mauvais anglais – la seule langue étrangère qu'il sût parler et que tous comprenaient ici, – commanda du café et du genièvre.

On lui apporta une tasse et un petit verre. Il s'assit, but une gorgée de la tasse et ferma les yeux.

Autour, il y avait des marins qui causaient bruyamment et qu'il ne regarda point. Il y avait, à la table à côté de la sienne, un homme jeune encore, rasé, flegmatique, couvert du vêtement ciré que les gens de mer mettent en temps de pluie et coiffé également d'un casque de toile cirée.

Cet homme prenait du thé avec des grillades. Malgré ses vêtements de matelot, il gardait une tournure aristocratique. Il fixa ses regards longuement sur le visage fatigué de Jean-Paul, sourit et, saisissant brusquement le petit verre de genièvre que le peintre s'était fait servir, il en versa le contenu à terre.

Le geste inattendu secoua l'apathie de Jean-Paul. Il se redressa, indigné contre l'individu qui répandait ainsi méchamment le breuvage d'oubli acheté de toute sa fortune. Mais il dévisagea l'étranger et sa colère fit place à la surprise.

« Sir Herbert Froggie !

— … membre de plusieurs sociétés savantes et antialcooliques, continua l'autre en français, la main tendue. Je suis heureux de vous rencontrer, cher monsieur Hibeau. Le monde est petit !… Et je suis également heureux de vous avoir empêché de vous empoisonner. »

Le peintre poussa un soupir :

« Je vous remercie, dit-il. Pourtant, je vous avouerai que la perte de ce verre d'alcool… Il fait froid. Je me réchauffais un peu en attendant le train de Paris.

— Ce n'est pas sérieux ! Vous ne songez pas à partir ainsi, à la minute où, par chance, je vous trouve si loin de l'Académie de la Grande-Chaumière ! Êtes-vous si lassé du voyage ou si pressé par vos affaires ?

— Mes affaires… ah ! non, murmura Hibeau avec un mouvement d'épaules. Mais je ne suis pas un grand seigneur et mes ressources sont épuisées. Je ne pars pas, je fuis.

— Ah !… Me permettriez-vous de vous offrir une tasse de ce mauvais thé avec quelques toasts ?

— Merci.

— Je vous en prie. Il me vient l'idée que vous pourriez me rendre un service. Ce n'est pas le hasard qui vous met sur mon chemin, mais ma bonne fortune. Vous avez du talent, monsieur Hibeau.

— C'est trop d'indulgence, sir Herbert, dit le jeune peintre en atteignant une grillade avec une avidité qui n'échappa pas au noble Anglais. En quoi puis-je vous être utile ? »

Froggie demeura quelque temps sans répondre. D'un coup d'œil il embrassait les traits exténués de son interlocuteur, ses vêtements usagés, sa pauvre musette de chemineau. Les deux hommes s'étaient connus à Montparnasse, quartier des artistes dont les mœurs pittoresques attirent les amateurs étrangers de passage à Paris. Sir Herbert, qui avait assez de fortune pour être curieux de tout, aimait les arts et cultivait les sciences en dilettante, avec un joli goût superficiel. Il avait acheté quelques dessins de Jean-Paul Hibeau. Il sentit la détresse du jeune homme si singulièrement rencontré.

« Mon yacht, *The Gipsy,* est amarré au Dam, dit-il enfin, et nous appareillons tout à l'heure pour la Norvège. Les études géologiques sont un de mes… comment dites-vous en France ? … un de mes violons d'Ingres. Il y a, en Norvège, à voir de très belles coupes de terrains primaires.

— Vraiment ? Vous entreprenez pour cela un si grand voyage ?

— N'êtes-vous pas venu en Hollande pour voir les Rembrandt ? À chacun son luxe. Je suis fils et frère de savants. La curiosité de la science est le caractère de ma race. Mais arrivons au fait. Je souhaiterais que des peintures me conservassent les aspects géologiques de la région où je vais. C'est peut-être un travail indigne de votre talent et je n'ose me flatter que vous consentiriez à m'accompagner. Puis-je vous le proposer ? C'est vous prendre de court…

— Aucunement, s'écria Hibeau dont le regard brilla. Mais c'est un rêve, sans doute. Les joies n'arrivent pas si inopinément. Parlez-vous sérieusement, sir Herbert ? Vous me connaissez si peu ! Et ce voyage merveilleux… Mais je n'ai rien que ce que je porte sur moi… Je suis dénué de tout…

— Nous nous occuperons de ces détails. Permettez-moi de vous remercier. C'est pour moi trop de chance de vous trouver libre. Aussi ne veux-je pas vous donner le temps de réfléchir. Je vous enlève comme une jolie fille. Finissez cependant votre thé. Nous avons une heure. »

… Et voilà comment quelques minutes après minuit, heure légale de Greenwich, le peintre Jean-Paul Hibeau se trouvait accoudé au bordage de l*a Gipsy,* sur les flots encotonnés du Zuyderzee balayés par les rayons de feu d'Oost-Vlieland.

Le peintre était perdu dans sa rêverie. La pression d'une main sur son épaule le fit sursauter.

Sir Herbert et le capitaine Murray étaient près de lui.

« Je crois, dit sir Herbert, qu'il est temps de s'abandonner au sommeil. Vous aurez tout loisir de contempler la mer quand le jour sera levé. Vous m'excuserez, cher ami, si votre cabine n'est pas absolument confortable. Vous n'étiez pas attendu, et le yacht, aménagé par mon frère pour des croisières exclusivement scientifiques, n'a rien d'un bâtiment de luxe. Je vous ai donné la chambre qu'occupait mon frère lui-même en ses voyages. Elle est telle qu'il l'a laissée et fort encombrée, je pense. Que les dieux de la mer vous bercent de beaux rêves !

La vision

Froggie avait certainement sous-estimé le confort du logement qu'il offrait. La chambre était spacieuse et meublée comme les cabines de luxe des paquebots. La lueur douce d'un plafonnier électrique, tamisée par un voile de soie verte, éclairait un lit bas en palissandre. Le pied foulait mollement un tapis ancien de Boukhara et toute la garde-robe du peintre pouvait tenir à l'aise dans l'un des tiroirs d'un cabinet de précieuse marqueterie fixé à la cloison opposée au hublot. Les parois de la pièce étaient recouvertes d'un vieux cuir cordouan et l'une d'elles, en face du lit, montrait un encadrement circulaire sur lequel un rideau était tiré.

Une table avait été placée devant ce rideau et cette table supportait un tableau dans lequel Jean-Paul, malgré toute son ignorance de ce qui ne touchait pas à son art, reconnut un poste récepteur de la téléphonie sans fil avec ses condenseurs gradués, ses manettes et ses « nids d'abeille ».

Ce meuble n'était du reste point seul à témoigner du goût du précédent occupant pour les sciences physiques, car le cuir de la tenture disparaissait un peu partout sous des appareils énigmatiques appendus pêle-mêle, des galvanomètres, des rhéostats, des cylindres enregistreurs d'où partaient des réseaux de fils embrouillés. Des cadres contenaient des épures indéchiffrables, des fantaisies graphiques et des chiffres et, sous le hublot, un petit bureau semblait devoir crouler sous le faix des livres.

Du moins, en annonçant un encombrement, sir Herbert n'avait-il pas fardé la vérité. Et la poussière de tous ces objets vraisemblablement hors d'usage n'avait point cédé au plumeau hâtif et négligent du domestique.

Mais de cela Hibeau ne s'aperçut guère. Le contraste de cette chambre de riche avec les abris sommaires qu'il avait quittés excitait son admiration. Il lui vint une joie d'enfant à constater qu'à ce réduit de savant, qui n'était pas sans l'intimider un peu, était annexée une petite salle de bain pourvue d'autant de commodités qu'une coquette en eût désiré. Et les bruits du bateau lui rappelaient que ce palais était en marche vers un merveilleux inconnu.

« Je fais un beau rêve, en effet », murmura-t-il.

Rapidement il fit l'inventaire de tout ce dont l'usage lui était concédé, s'assura que des robinets dispensaient l'eau chaude et l'eau froide, s'offrit le luxe d'une toilette, joua avec les appareils étranges qui l'entouraient, déplaçant les manettes, faisant glisser le curseur des rhéostats, contenta sa curiosité puérile.

« Je ne suis pas raisonnable, conclut-il, mais comment pourrais-je dormir ? »

Il tira sa montre. Elle marquait une heure vingt-cinq.

« Allons ! décidons-nous à tâter la mollesse de ce bon lit. »

Jean-Paul Hibeau n'était pas long à se dévêtir. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il était étendu dans des draps frais au balancement berceur du petit navire. Et il n'eut qu'à allonger la main pour éteindre la lune verte du plafonnier.

Mais presque immédiatement après il se dressa sur son séant avec une surprise inquiète. Sur la cloison d'en face, une luminosité filtrait à travers le rideau, derrière la table.

Le peintre frissonna. Il n'avait pas songé à soulever cette portière. Il eut l'impression que quelqu'un l'épiait.

L'épier, lui, pourquoi ? Que voulait-on faire de lui ? L'hypothèse était absurde. Ne valait-il pas mieux croire que quelqu'un veillait dans une autre pièce, derrière une porte mal fermée ? Quelqu'un de l'équipage… Sir Herbert peut-être…

La nuit, tout semble fantastique.

« Je vais faire un peu de bruit, se dit Hibeau, et l'on fermera la porte. »

Il toussa très fort. La lueur ne s'éteignit pas. On n'entendait que les pulsations de la machine et le frémissement de l'eau sur les flancs du navire.

« Je ne dormirai pas tranquille. Il faut que je voie ce que c'est. »

Doucement, le jeune homme sortit du lit et glissa sur le tapis. Il souleva précautionneusement le bord du rideau et rencontra un obstacle qui avait la froideur du verre. Une fenêtre sans doute.

Alors il écarta brusquement la portière et étouffa un cri.

Sa vue pénétrait dans une chambre entièrement tapissée de livres. Il y avait une pendule Empire sur une console et, devant un petit meuble qu'elle cachait presque entièrement, une jeune femme blonde, merveilleusement belle, qui tremblait de tous ses membres.

Elle était vêtue d'un costume tailleur d'une simplicité élégante, sans bijoux et la tête nue. Ses yeux immenses reflétaient une attente horrifiée. Soudain elle eut un mouvement convulsif. Une porte s'ouvrait, livrant passage à un homme qui resta dans la pénombre.

Cet homme portait une robe de chambre de couleur brune et quasi monastique. Hibeau reconnut sir Herbert Froggie. Mais un sir Herbert Froggie si différent du gentleman qui tout à l'heure prenait paisiblement son thé en écoutant le jazz du Savoy dans le salon du yacht ! Un sir Herbert au front implacable et dur, au visage parcouru de tics nerveux, à la bouche railleuse.

« Vous avez réfléchi, madame ? demanda cet homme en anglais. Vous êtes prête à signer votre consentement ? »

Jean-Paul comprenait l'anglais. Pourtant il n'entendit pas la réponse de la jeune femme, soit qu'elle parlât l'anglais avec un accent particulier, soit qu'elle s'exprimât dans une autre langue. Mais il vit à sa physionomie méprisante, il comprit aux éclats indignés de sa voix que cette réponse était violemment négative.

« Pourquoi vous obstiner ? reprit Froggie plus doucement. Ce que vous refusez aujourd'hui, vous serez contrainte un jour ou l'autre à l'accepter sans conditions. Je puis encore offrir un prix à votre soumission. Je ne le pourrai plus tout à l'heure ! Et quel prix, vous le savez ! Une vie qui vous est plus chère que la vôtre… »

L'admirable créature frémit de la tête aux pieds, mais ses lèvres demeurèrent obstinément serrées.

« Vos dédains sont d'un autre temps. Aujourd'hui les événements vous mettent entre mes mains. Le monde ignore en quel lieu vous êtes, et en vous épargnant, c'est ma vie, à moi, que je risque. Je la risque volontiers encore pour celle de la personne que vous savez, sous condition que vous acceptiez. Prenez garde, madame, le temps presse. Tout à l'heure, mon pouvoir finit et dieu lui-même serait aussi impuissant que moi devant le fait accompli. »

L'inconnue restait appuyée au petit meuble. Elle proféra d'abondantes et confuses paroles, sur le ton de la colère ou du commandement. Elle était émouvante ainsi, avec ses yeux pleins de larmes, contredits par la fierté de sa bouche et le frémissement de ses narines. On eût dit une reine déchue ou l'une de ces héroïnes de la Terreur, captives hautaines, dont le bourreau coupait les têtes, impuissant à les faire plier.

Elle avait la grâce de madame de Lamballe et le front volontaire de Charlotte Corday. Froggie, insensible, haussa les épaules.

« Que de mots inutiles, madame ! prononça-t-il. Regardez plutôt cette pendule. Elle marque trois heures trente-quatre minutes et vous n'ignorez pas que j'ai la manie de l'heure exacte. Il vous reste vingt-six minutes pour vous résigner. Lorsque quatre heures sonneront, je devrai donner le signal et la mort frappera… Je vous laisse à vos méditations. Songez que vous êtes encore maîtresse d'enchaîner le destin, mais songez-y vite ! »

Sir Herbert sortit sur cette phrase, ou plutôt il s'effaça comme un fantôme. La jeune femme n'avait pas fait un geste pour le retenir. Mais dès qu'il eut disparu elle poussa une clameur de bête égorgée. Jean-Paul la vit chanceler, les mains crispées…

Et brusquement ce fut le silence et la nuit opaque. La lumière s'était éteinte. On n'entendit plus de nouveau que les coups sourds scandant la vie mécanique de *la Gipsy* et le chuchotement de la mer coupée par l'étrave.

« Madame ! Madame ! » cria Hibeau avec une sorte de folie.

Il frappait violemment de ses poings, se faisant mal, sans parvenir à briser l'obstacle qui le séparait de la belle captive. Il se l'imaginait gisant désespérée dans cette obscurité.

Ah ! lui faire savoir qu'il était là tout prêt à la défendre, à intervenir dans le drame dont il avait été l'invisible-témoin !

« Madame ! Courage !… »

Comment ne l'entendait-elle pas ? Sans doute s'était-elle évanouie… Que faire, mon dieu ! Et le temps s'écoulait ! Vingt-six minutes, avait dit sir Herbert : Vingt-six minutes, après quoi la mort frapperait.

Qui frapperait-elle ? Encore une énigme effroyable…

Tout n'était-il pas ici obscur et incompréhensible ? Cette femme ou cette jeune fille enlevée, séquestrée sans doute, par un homme dont Jean-Paul s'était si peu défié, qui cachait sa scélératesse sous de si honorables apparences ! Et cet autre prisonnier inconnu qui attendait le coup meurtrier dans les flancs de ce navire, en plein Océan !

Et lui-même, Jean-Paul Hibeau, dans quel dessein l'avait-on conduit ici ?

Il avait accepté comme un enfant ou comme un niais une proposition invraisemblable. Le riche amateur, l'Anglais excentrique qui, tout de go, sous prétexte d'une excursion géologique, engage au cabaret un peintre misérable après l'avoir ébloui par l'appât d'un voyage merveilleux… l'ancre levée aussitôt comme si l'on avait craint qu'il n'échappât… Comment s'était-il laissé prendre à tout ce romanesque qui aurait dû éveiller ses soupçons ?

Jean-Paul Hibeau ne savait rien, en somme, de sir Herbert, un étranger rencontré par hasard et qui lui avait acheté quelques dessins. Se confie-t-on au premier venu, pour une amabilité, pour une flatterie, pour un sourire ?

Il était maintenant sans défense entre ses mains, loin de tout secours, sous le ciel et sur l'eau. On l'emmenait Dieu seul savait où, Dieu seul savait pourquoi. Le beau chevalier qu'il était pour une jeune fille opprimée ! À vouloir la secourir, n'attirerait-il pas sur lui-même la colère d'un homme tout-puissant et d'un équipage à sa dévotion ?

Oui, mais… cette jeune fille était bien belle !

Hibeau, tâtonnant, ralluma le plafonnier, pensant que, le rideau restant ouvert, sa voisine pourrait au moins le voir comme il l'avait vue elle-même à travers la glace.

Mais il demeura interdit devant un obstacle inattendu : derrière la transparence du verre s'appliquait un panneau lisse et blanc, impénétrable aux regards.

« Mon Dieu ! ne rien pouvoir tenter cependant que le temps passe ! Et tout à l'heure quelqu'un va mourir ! »

Subitement le peintre eut une pensée : on jette à la mer les personnes que l'on veut faire disparaître. C'est, sur les navires, le procédé le plus simple des assassins. Et peut-être n'oserait-on pas en sa présence commettre un pareil forfait. Et gagner du temps est déjà chose inappréciable.

Il se vêtit à la hâte et monta sur le pont.

La nuit claire ruisselait des larmes des étoiles. Il n'y avait plus de phares visibles sur la mer.

Hibeau fit le tour du navire. Tout était silencieux. Les deux matelots de veille qui fumaient leur pipe sur un rouleau de cordages le regardèrent passer sans sortir de leur somnolence.

Un vent assez fort soufflait et le bâtiment tanguait.

« Hé bien ! monsieur, fit une voix joviale, vous n'avez donc pas envie de dormir ? »

Jean-Paul tressaillit et reconnut le capitaine Murray.

« Je ne suis pas habitué aux bruits du bateau, balbutia le peintre, et je ne puis trouver le sommeil.

— Nous avons beau temps, belle brise, n'est-ce pas !

— Oui... Je comptais un peu trouver ici sir Herbert.

— Sir Herbert ? Vous n'y pensez pas ! La tempête elle-même ne le réveillerait pas à cette heure. Quand il sort de sa cabine, pour déjeuner, le soleil est déjà haut.

— Vraiment ? Je l'aurais cru plus matineux.

— Matineux ! ... Vous allez bien ! Vous faites les nuits courtes, monsieur. Savez-vous bien l'heure qu'il est ?

— Mais bientôt quatre heures, je pense...

— Allons, vous plaisantez. C'est que vous avez oublié le temps en dormant ou que vous vous ennuyez à bord. Il est à peine deux heures.

— Deux heures !

— Mais oui. Regardez ma montre, fit le capitaine en allumant une lampe électrique de poche.

— Oui, deux heures en effet. Je ne sais pas où j'avais l'esprit. Je suis bien sûr pourtant de n'avoir pas dormi.

— Hé bien, croyez-moi, le lit est bon, profitez-en. Vous prendriez froid. »

Jean-Paul Hibeau regagna lentement sa cabine et vérifia sur sa propre montre l'heure du capitaine.

« C'est singulier, se dit-il. Ai-je été le jouet d'une hallucination ? Il me semblait bien en effet, que je venais de me coucher et que le temps n'avait pas été si long... Toutes les horloges du navire sont strictement réglées... Et pourtant la pendule que j'ai vue... J'ai dû m'assoupir une minute et faire un cauchemar. »

Quelques instants après, vaincu par la fatigue, il ronflait à poings fermés.

Perplexités

Quand Jean-Paul Hibeau entra dans la *dining-room,* la matinée était déjà avancée. Il trouva sir Herbert en tête à tête avec le capitaine Murray, faisant honneur à un copieux *breakfast.*

Chez les Anglais, l'appétit se lève le premier. C'est une des causes de la vitalité de ce peuple qui en a dévoré et digéré tant d'autres. Le peintre, étant Français, se serait contenté d'une tasse de chocolat. Froggie se lestait d'épaisses tranches de bœuf saignant et de jambon avec des pickles, arrosées de plusieurs pintes de thé.

« Je ne vous reprocherai pas votre retard, dit-il, il prouve l'excellence des lits de *la Gipsy,* et c'est une muette flatterie à mon adresse. Qu'en pensez-vous, capitaine ? »

Murray ne répondit pas tout de suite : il avait la bouche pleine. Mais son ventre, qui était respectable, s'agita rythmiquement tandis qu'une sorte, de gloussement sortait de son gosier encombré. Quand il eut englouti un morceau de *roast-beef,* ce gloussement se convertit en un rire géant.

Le capitaine Murray était hilare et rouge de teint ; un Anglais à l'ancienne mode, du type John Bull, tout rasé, sauf sous le menton qu'allongeait un chiendent dur et gris.

« *Damned !* s'écria-t-il, le gentleman s'impatientait pourtant de ne pas voir se lever l'aube à deux heures après minuit. Je l'ai vu qui baguenaudait de bâbord à tribord comme un subrécargue qui prend le quart.

— Le sommeil a été long à venir, fit Jean-Paul en s'asseyant. J'ai dû me faire à la chanson du navire. Mais j'y suis maintenant habitué.

— Et avez-vous fait des rêves ?

— Oui, une sorte de cauchemar que je ne me rappelle plus.

— Les cauchemars sont les réclamations de l'estomac, affirma Murray. Vous aviez soupé trop légèrement. Moi, je ne rêve jamais.

— C'est l'indice d'une bonne conscience, dit tranquillement sir Herbert, et de digestions paisibles, en effet. »

Hibeau lui lança un coup d'œil à la dérobée. Avec le jour, l'esprit du peintre travaillait, et dissimulait ses pensées. Ce qu'il avait vu, était-ce fantasme ou réalité ? Les rêves n'offrent pas d'images aussi précises, et il se souvenait des moindres détails de la vision. Cette femme si belle et Froggie si diabolique !

Mais tandis qu'il mangeait du bout des dents, son hôte lui apparaissait sous son aspect habituel, extrêmement différent d'expression, quoiqu'il ne pût douter qu'il fût le même que l'homme violent entrevu pendant la nuit.

Sir Herbert pouvait avoir trente-cinq ans. Il avait la noble et sereine physionomie que les portraits nous ont conservés de lord Byron. Sa réserve aristocratique, ce masque de l'Anglais de grande race, contrastait avec la loquacité toute plébéienne de Murray, mais inspirait la même sécurité. Se peut-il donc qu'un unique visage abrite deux personnalités contradictoires, celle d'un bourreau tourmenteur de femmes, celle d'un courtois gentilhomme adonné aux divertissements de l'esprit ?

« Et vous, sir Herbert, est-ce que vous rêvez en dormant ? »

Un nuage passa sur le front du maître du navire.

— Quelquefois, répondit-il, car je n'ai pas passé l'âge d'aimer et de souffrir. La science ni l'art ne remplissent le cœur.

— Vraiment ! s'écria le capitaine. Votre honneur aurait des faiblesses pour ce sexe damnable auquel, par erreur, l'éternel nous acoquina ?

— Laissons ce sujet, Murray, dit sèchement Froggie. Je ne permets pas qu'on parle des femmes sans respect.

— Oh ! Votre honneur n'est pas marié. Mais moi, je le fus pour mes péchés. Merci dieu ! sur les planches de *la Gipsy* on vit en paix.

Sir Herbert se levait et s'apprêtait à monter sur le pont.

« Décidément, j'étais halluciné », se dit Hibeau avec soulagement.

Mais un mot de son hôte le replongea dans sa perplexité.

« À propos, disait-il, j'ai donné l'ordre qu'on vous transfère dans une cabine plus proche de la mienne et plus éloignée de cette machine dont le bruit vous incommoda. »

Jean-Paul se récriait.

L'Anglais fit un geste sans réplique.

« Je tiens à ce que vous soyez tout à fait confortable », prononça-t-il avec une froide politesse.

Le peintre s'inclina, mais ses angoisses étaient revenues.

« Il a découvert mon indiscrétion, pensa-t-il, et sa conversation tendait à me donner le change. Maintenant il m'éloigne de l'inconnue que je ne dois plus voir. Oh ! l'hypocrisie de cet homme ! »

Et il se reprocha d'avoir dormi. Certainement il s'était passé quelque chose de révoltant durant son sommeil : ou la jeune fille s'était humiliée, ou quelqu'un était mort.

Murray les avait quittés. Les deux hommes s'installèrent sur la plage arrière du bâtiment, dans des sièges confortables. Froggie portait un complet de flanelle blanche. Une tente de toile blanche interceptait les rayons d'un soleil déjà chaud. Toutes les superstructures de *la Gipsy* étaient blanches avec des cuivres polis allumés d'étincelles. Tout ce blanc mettait une note éblouissante au milieu d'une mer céruléenne hachurée d'or qui passait insensiblement à un bleu profond vers la ligne d'horizon découpée sur un ciel d'azur clair. Les goélands criards inscrivaient sur ces bleus différents l'accent circonflexe de leurs ailes candides. De lointains steamers y passaient le bistre de leurs fumées.

Au centre de l'immense étendue circulaire, le yacht était une toute petite chose oscillante dont le déplacement n'était rendu sensible que par les guipures d'eau chiffonnées sur ses flancs, et le sillon, ouvert par l'hélice, où le soleil coulait.

Une toute petite chose qui portait cependant un mystère dans les étroites ténèbres de sa carène. Une toute petite chose qui était peut-être une prison.

« Un artiste fume la pipe, je crois », dit sir Herbert, en ouvrant sur une petite table, entre Jean-Paul et lui, une boîte de *navy cut.*

Hibeau remercia, tira de sa poche un fourneau de merisier courtement emmanché qu'il bourra distraitement.

« Puis-je vous laisser à votre rêverie ? reprit Froggie. Je vois que le temps calme et l'air tiède vous incitent à la paresse. Les heures de navigation sont lentes. Vous sentirez bientôt le besoin de vous créer une occupation. Moi-même je suis très occupé, comme tous les gens qui n'ont rien à faire. N'y a-t-il rien ici qui tente vos crayons ? »

Une pensée rapide traversa le cerveau du peintre.

« Je préférerais lire, dit-il. Mais peut-être n'y a-t-il point à bord de bibliothèque. »

Il tendait un piège à sir Herbert, songeant aux rayons tapissés de livres qu'il avait vus. « Pas de bibliothèque ! Comment pouvez-vous le penser ! J'estime que le livre est de toute première nécessité et j'en suis abondamment pourvu. Littérature anglaise, littérature française, les deux premières littératures du monde moderne, tout l'essentiel en est ici ; et si vous voulez bien me confier vos goûts, je vous apporterai moi-même le volume désiré.

— Ce serait prendre trop de peine, fit Jean-Paul vivement. Ne puis-je moi-même faire mon choix ? »

Il s'attendait à de l'hésitation. Froggie sourit.

« Comme il vous plaira. Tout est ici à votre disposition. Venez donc. »

Le peintre suivit son hôte avec un léger battement de cœur. Sir Herbert le conduisait près de son propre appartement et ouvrit une porte.

Jean-Paul vit un élégant et intime réduit tout autour duquel régnait une bibliothèque basse en bois de citronnier, garnie de livres soigneusement rangés et reliés. Sur les tables supérieures du meuble s'étalaient une petite quantité d'objets précieux et rares, d'anciens bouddhas de bronze vert, des jades sculptés, des armes exotiques incrustées de nacre. Les cloisons portaient des gravures bien choisies et des estampes japonaises. Le tic-tac d'un chronomètre de précision, maintenu dans l'horizontale par un appareil de suspension mobile, marquait la fuite des heures. Un siège unique, profond et commode, accusait le goût d'un lecteur raffiné et jaloux de sa solitude.

« C'est mon isoloir, mais je vous en fais part très volontiers, dit Froggie. Je pense que vous avez, comme moi, le respect du silence et du papier imprimé. Vous pourrez à votre gré lire ici ou emporter votre livre.

— Je sais le prix d'une si grande faveur, balbutia Hibeau. »

Il était profondément troublé. Cette bibliothèque ressemblait si peu à celle de la vision ! Il y avait donc, sur le navire, deux coins différents occupés par des livres ? L'image de la blonde jeune fille prisonnière passa devant sa vue, avec celle de hauts rayons remplis de brochures, et d'une pendule Empire.

« J'en aurai le cœur net, se dit-il. Je saurai si c'était un songe ! »

Et parcourant plusieurs titres sans les lire, il prit un volume, au petit bonheur. C'était *The Stones of Venice,* de Ruskin.

« Vous avez la main heureuse, approuva sir Herbert. C'est l'œuvre d'un grand artiste et je suis certain qu'elle vous passionnera. Je vous laisse. Ce refuge restera, pour vous, toujours ouvert. »

Jean-Paul était seul.

Il entendit une porte battre. Froggie rentrait chez lui. Un pas discret, celui de Paddy, le valet de chambre, frôla quelques instants le tapis des coursières.

Le capitaine compensait par un repos de quelques heures sa veille nocturne, tandis qu'un homme de l'équipage le remplaçait là-haut près de l'habitacle.

Deux marins dormaient et le dernier fourbissait des cuivres sur le pont. La manœuvre de la machine tenait occupés le mécanicien et le chauffeur. Le maître d'hôtel et le cuisinier préparaient sans doute le second repas de la journée.

C'était là, apparemment, tout le personnel du yacht. Hibeau se vit libre.

Durant un quart d'heure, il feuilleta le livre de Ruskin, s'intéressant malgré lui à des illustrations qui reproduisaient les mosaïques de Saint-Marc, les chapiteaux du Palais ducal et les Tintoret de l'école Saint-Roch. Mais il était impatient, écoutant les bruits. La respiration légèrement oppressée, il ferma le volume, le mit sous son bras pour se donner une contenance en cas de besoin et, la porte ouverte sans bruit, il se glissa hors de la pièce.

Les dispositions intérieures du yacht lui étaient encore mal connues. Il erra quelque temps avant de retrouver la chambre où il avait dormi, hésita entre plusieurs portes semblables. L'ayant enfin retrouvée, il ne s'y arrêta point, mais s'orienta grâce à elle.

« C'est ici, murmura-t-il, en touchant de la main un panneau de bois. Ici, séparée de mon logis par une cloison, se trouve la mystérieuse bibliothèque. »

Doucement, puis avec une pression plus forte, il essaya d'ouvrir. Le panneau résistait, fermé à clef. C'était à prévoir. Hibeau, après s'être assuré que personne ne le voyait, y colla son oreille et n'entendit rien.

Alors, comme un détective ou un laquais indiscret, il mit son œil au trou de la serrure. Son regard pénétrait avec peine dans un intérieur non pas précisément ténébreux, mais vaguement éclairé par ce jour crépusculaire qui rayonne à travers une vitre dépolie. L'orifice étroit n'en laissait apercevoir qu'un très petit espace occupé par des objets indistincts.

Hibeau s'efforçait d'accommoder sa vue à cette obscurité, lorsqu'un frôlement léger le fit bondir et se retourner. Sir Herbert le contemplait froidement, silencieusement.

« Je... vous demande pardon », bégaya le jeune homme dont les joues s'empourprèrent.

Il se tut. Les prunelles fixes du maître du navire l'intimidaient.

Ce mutisme des deux hommes était embarrassant. Jean-Paul vit qu'il devait à tout prix y mettre fin.

« Après tout, dit-il résolument, vous ferez de moi ce que vous voudrez, je jouerai franc jeu. Vous vous doutez bien, sir Herbert, que je n'ai pas cédé à un mouvement de basse curiosité et que ma coutume n'est pas de regarder par le trou des serrures. J'aurais voulu mieux reconnaître votre hospitalité. Mais il est des cas où le devoir d'un honnête homme est d'être indiscret. »

Froggie ne répondit pas. Il attendait, grave, impassible.

« Vous proclamiez, il y a quelques instants, le droit de la femme au respect. J'ignore comment l'on comprend ce sentiment en Angleterre, mais en France nous possédons un vieux mot, aussi ancien que notre langue, pour flétrir le crime de l'homme qui contraint une femme par la violence. Ce mot est félonie. Sir Herbert, le connaissez-vous ? »

Une intraduisible émotion parut sur le visage de l'Anglais.

« Monsieur, prononça-t-il, j'éprouvais quelque peine à vous surprendre dans une attitude que nous sommes accoutumés, en Angleterre, à considérer comme impropre et vile. Mais vos paroles incohérentes et assurément injurieuses d'intention, s'expliquent assez mal pour que je veuille en connaître le sens, si toutefois elles ont un sens.

— Possédez-vous le moyen de détruire le témoignage de mes oreilles et de mes yeux ? Je vous ai vu, vous, sir Herbert Froggie, baronnet, menacer une malheureuse que ne protégeaient contre vos fureurs ni son sexe, ni sa jeunesse, ni sa beauté. Je vous ai entendu lui proposer un pacte dont les termes me sont restés inconnus, mais qui lui faisait horreur. Vous l'avez contrainte à choisir entre je ne sais quelle honte et je ne sais quel meurtre... »

Un pli profond se creusa au front de Froggie.

« Et vous avez vu et entendu cela, ici ? demanda-t-il en montrant la porte du bout de son doigt.

— Ici... cette nuit...

— C'est possible après tout. « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que dans toute votre philosophie », comme dit Hamlet. »

Le baronnet tira de son gousset un petit sifflet d'or et le porta à ses lèvres. Le domestique apparut.

« Paddy, commanda sir Herbert, veuillez ouvrir cette porte. »

Et Paddy, prenant à sa ceinture un trousseau de clefs, en choisit une qu'il tourna dans la serrure.

Une photographie

« Voici ce que vous désirez connaître, monsieur », dit Froggie en s'effaçant pour laisser entrer le peintre.

Celui-ci poussa une exclamation de stupeur.

Le compartiment du yacht dans lequel il pénétrait n'avait à coup sûr rien d'une bibliothèque. C'était un cabinet sombre, qui ne recevait qu'un semblant de lumière que d'un hublot.

Le cabinet était d'ailleurs un laboratoire de physicien et de chimiste, avec un fourneau sous une cheminée à hotte et des vitrines pleines d'appareils bizarres. Les cloisons étaient occupées par des étagères ; on n'y voyait point de livres, mais des piles et des accumulateurs, un gros cylindre métallique appuyé à la paroi, des microphones, des fils, tout un bric-à-brac abandonné, indéchiffrable pour l'artiste.

Sir Herbert tourna le bouton d'une lampe électrique et laissa Hibeau inspecter tout à son aise ce capharnaüm.

« Paddy, articula-t-il enfin, vous allez conduire le gentleman et lui faire visiter le yacht depuis le haut jusqu'au bas, y compris mon appartement privé, celui du capitaine, la cale et les soutes. Vous lui montrerez tous les placards, vous ouvrirez toutes les portes, vous lui laisserez toucher toutes les cloisons, inspecter tous les coins.

— Oh ! sir Herbert... protesta Jean-Paul.

— C'est ma volonté, appuya froidement l'Anglais. Je tiens absolument que vous constatiez par vous-même que rien n'est caché à bord et qu'il ne s'y trouve ni femme ni ombre de femme. Je vous attendrai dans la chambre où vous avez dormi, ici près. Vous comprenez que nous devons avoir ensemble une conversation. Moi aussi, je veux y voir clair, savoir si vous êtes sensé ou fou. »

Humilié, Hibeau suivit le domestique qui ne lui fit pas grâce d'une armoire.

Quand il revint, il s'arrêta au seuil de sa cabine. Sir Herbert y était assis dans un fauteuil et fumait méditativement en considérant le poste de télégraphie sans fil.

« Je vous demande pardon, répondit le peintre en baissant la tête. Je me suis indignement conduit envers un hôte de votre qualité. Il me faut en revenir à la seule hypothèse possible : j'ai été abusé par une hallucination.

— Laissons là vos excuses, cher monsieur, et racontez-moi par le menu, sans en rien oublier, ce que vous avez vu et entendu. »

Jean-Paul obéit et son récit ne fut pas interrompu une seule fois. Mais quand il fut terminé, il vit que sir Herbert souffrait.

« Vous êtes certain que la pendule Empire marquait trois heures et demie ?

— Exactement trois heures trente-quatre minutes lorsque le sir Herbert de mon rêve en fit la remarque.

— Et votre montre ?

— Je ne l'ai pas consultée à cet instant. Mais j'avais la conviction que, depuis mon coucher, il ne s'était écoulé que quelques minutes. Et lorsque je me déshabillais, il était une heure vingt-cinq. D'ailleurs, lorsque je montai sur le pont, au moins un quart d'heure après la vision, le capitaine me montra à son chronomètre qu'il était à peine deux heures.

— C'est donc que la mystérieuse pendule Empire avait, à quelques minutes près, deux heures d'avance sur nous. Vous savez avec quel soin je contrôle l'exactitude de l'heure ?

— Certes, j'en ai été frappé. Et c'est sans doute pour cela que votre double, un fantôme de mon imagination, s'est exprimé dans les mêmes termes que vous-même. « Vous n'ignorez pas, disait-il à la dame, que j'ai la manie de l'heure exacte. »

— Et ce fantôme était entièrement conforme à moi-même ?

— Je n'en fais aucun doute, bien que je ne l'aie pas examiné en détail et qu'il restât un peu dans l'ombre de la porte. Les figures que l'on rêve sont les calques de la réalité.

— Et la femme blonde, ne pourriez-vous me la décrire, la dessiner de mémoire ?

— Je ne m'en sens pas le talent, quoique je l'aie bien vue. Elle me parut avoir une magnifique jeunesse, des cheveux très ondulés, des yeux très clairs. Elle était belle à donner le frisson et je crois que je me souviendrai toujours de l'avoir vue. J'en fus ému comme... comme si j'allais l'aimer. Elle était à la fois enfantine et fière et agitée par des sentiments violents. Mais, vraiment, je ne puis mieux dire : tout cela a passé si vite ! Et après tout, c'est trop s'inquiéter de ce qui n'est qu'un songe. »

Sir Herbert gardait son masque de froideur, mais sa face était contractée. Il regarda le peintre fixement.

« Êtes-vous bien sûr que ce n'est là qu'un songe ? »

Hibeau se mordit la lèvre pensivement et baissa les yeux.

« Non, murmura-t-il, pour être franc je n'en suis pas sûr, bien qu'il soit absurde de penser le contraire. Il n'y a pas de femme à bord, ni blonde ni brune, il n'y a pas une seule horloge qui ne soit point réglée ; et vous êtes, sir Herbert, digne de toute estime. Mais... »

On frappa à la porte.

« Votre honneur est servi, » dit le maître d'hôtel.

Le baronnet se leva et frappa sur l'épaule du peintre.

« Venez à table, dit-il affectueusement. Nous reprendrons plus tard cet entretien. »

Le capitaine Murray attendait déjà dans la salle à manger. Il souriait aux hors-d'œuvre avec un entier épanouissement.

« Nous avons l'heure transmise par la tour Eiffel, j'ai calculé celle du soleil et j'ai fait le point. *All is right.* Mon estomac est d'accord et nous sommes en bonne direction. N'êtes-vous pas affamé, sir Herbert ? Il est « *beefsteak* passé » depuis dix-huit minutes. »

Froggie laissa passer la plaisanterie traditionnelle du vieux marin.

« Murray, demanda-t-il, dans quel pays est-il deux heures quand il est midi à Greenwich ?

— Cela dépend. Entendez-vous de l'heure solaire ou de l'heure légale ? Si c'est l'heure solaire, l'avance de deux heures est limitée au trentième degré de longitude Est.

— Je le sais, mais l'heure solaire n'est pratiquée que pour les observations marines. J'entendais de l'heure légale.

— Ah ! ça, c'est une autre affaire. Elle est réglée par le système universel des fuseaux horaires, qui est une convention internationale. Les pays en avance de deux, heures sont ceux rattachés au deuxième des vingt-quatre fuseaux. Je m'en vais vous en chercher la liste. »

Il s'éclipsa et reparut avec un bouquin.

« Voilà. Ce sont l'Égypte, l'Afrique de l'Est anciennement allemande, Cap-Colonie, Natal, Rhodésie, Orange et Transvaal, pour l'empire britannique, et aussi l'Afrique orientale portugaise. En Europe : la Finlande, la Pologne, la Russie, la Roumanie, la Turquie et la Grèce.

— Merci. »

Le baronnet avait l'air soucieux et ne mangea guère. Par contre, Jean-Paul Hibeau, soulagé par sa confidence, et se sentant rentré en grâce, tint courageusement compagnie à Murray, sans toutefois lui disputer, même de très loin, la primauté de l'escrime à la fourchette, un sport auquel l'honorable capitaine était supérieurement entraîné par un long exercice, alors que l'artiste, habituellement sous-alimenté, faisait son noviciat dans l'art du bien-manger.

Son palais n'en apprécia pas moins la qualité des mets et, contrairement au proverbe poitevin qui dit que « brebis qui bêle perd sa goulée », l'homme de mer et lui ne laissèrent pas de bavarder avec une animation qui contrastait avec le silence méditatif du baronnet.

Après avoir déposé sa serviette, Murray disparut, apparemment pour donner un coup d'œil à la marche du navire, réellement pour accoler, loin des regards d'un maître abstinent, quelque spiritueux propre à entretenir la pourpre de son teint.

Hibeau ressentait la langueur heureuse dont la digestion s'accompagne. Sir Herbert le conduisit sous la tente, indulgent à cette somnolence où sombraient les inquiétudes de la matinée.

Ils fumèrent sans parler, longuement. Mais l'Anglais ne s'assit pas. Il allait et venait, l'air grave, et cette agitation témoignait chez lui d'une impatience et d'une nervosité inaccoutumée.

Ce mouvement s'arrêta enfin. Froggie se campa devant l'artiste.

« Cher ami, dit-il, savez-vous ce que c'est que la télévision ?

— J'ai entendu parler de phénomènes mystérieux que les sciences psychiques nomment, je crois, la télépathie. Aurais-je été, à votre avis, impressionné par un fait de cet ordre ?

— Non. Vous confondez de secrètes admonitions qui ne sont pas du domaine de l'expérimentation, et dont un esprit positif peut justement douter, avec une application nouvelle de la physique. Vous ignorez la télévision ! Que voilà bien l'indifférence des Français pour les découvertes qui font leur gloire ! N'avez-vous pas suivi les recherches d'Édouard Belin ?

— Son nom m'est connu. Mais je suis tellement ignorant !

— Édouard Belin, mettant à profit les expériences anciennes de l'abbé Caselli et celles, plus récentes, du professeur Korn, inventa en 1907 le premier appareil, qu'il a depuis essentiellement transformé et rendu pratique, pour la transmission à distance des images photographiques. La téléphotographie le conduisit à chercher la réalisation d'un vieux rêve de l'humanité : le miroir magique où viendraient se refléter les événements lointains.

— Oh ! oh ! Est-ce là une chose possible ?

— Tout ce que l'esprit peut concevoir, il l'exécute tôt ou tard. Le champ de l'investigation scientifique et des réalisations humaines n'est limité que par l'absurde. Et puisque les ondes de l'éther transportent jusqu'à notre navire balancé sur la mer la musique d'un bal londonien, voyez-vous l'impossibilité de principe à ce qu'elles transportent aussi l'image des musiciens et des danseurs ? L'un n'est pas plus merveilleux que l'autre. La lumière, comme le son, n'est que vibrations, et le problème, exclusivement technique, revient à diriger, à capter et à reproduire les vibrations lumineuses comme on dirige, capte et reproduit déjà les vibrations sonores. Le premier badaud parisien, dans dix ans d'ici ou peut-être moins, trouvera tout naturel de percevoir, en même temps que les paroles, le sourire de son interlocuteur d'Amérique.

— Nous n'en sommes pas là.

— Qu'en savez-vous ? Belin aborda la question de la télévision dès 1895. Le 27 février 1905, il transmettait de Paris au Havre les premiers messages lumineux. Le 30 novembre 1922, il faisait à la Sorbonne une expérience décisive. Le 15 juillet 1923, il publiait dans *la Technique moderne* un compte rendu de travaux plus avancés et depuis...

— Je vous demande pardon, mais puisque le problème est encore à l'étude…

— Vous ignorez si la solution définitive n'est pas intervenue. Lorsqu'un homme de génie a ouvert à la science une voie nouvelle, d'autres chercheurs s'y précipitent à l'envi et il n'est pas impossible que l'initiateur soit devancé par les élèves qu'il a formés. Quelqu'un de ma connaissance a étudié de fort près les travaux d'Édouard Belin et a peut-être disposé de ressources que la France dispense trop chichement à ses savants.

— Quelqu'un, dites-vous ?

— George Froggie, mon frère, dont vous avez occupé la chambre. »

Le baronnet détourna la tête et parut s'absorber dans la contemplation de la mer.

« Il est mort ? »

Sir Herbert fit un geste évasif et reprit :

« Mon père, sir Robert Froggie, physicien illustre et membre de la Société royale des sciences, que la reine Victoria fit baronnet, avait pour George une prédilection marquée que justifiaient les facultés étonnantes de mon frère.

Moi, je me montrais ce que je suis toujours, un fantaisiste. Mais j'étais l'aîné et la loi anglaise est stricte : le titre et la fortune, me revenaient de droit. De son vivant, sir Robert s'efforça de corriger cette inégalité en avantageant mon frère de toutes les manières. Mais le caractère envieux et irritable de George n'en fut pas modifié et j'eus souvent à souffrir de sa sourde inimitié. Convaincu de sa supériorité sur moi, il supportait mal de me devoir quelque chose. Aussi, quand la mort de mon père me mit en possession de mon patrimoine, il s'éloigna. Je ne l'ai plus revu.

— Il y a longtemps de cela ?

— Deux ans. Mais ces dissentiments familiaux ne vous intéressent pas. Ce qui vous intéresse, c'est d'apprendre que les travaux scientifiques de mon frère ont abouti et que le moteur à vapeur de *la Gipsy* alimente en fluide électrique non seulement des postes de radiophonie, mais un poste récepteur de télévision qui y est joint et dont vous-même m'avez révélé, sinon l'existence, du moins le fonctionnement.

— Moi ?

— Vous vous doutez bien que la scène dramatique dont vous avez été témoin cette nuit n'est pas un rêve. Voilà deux ans que George Froggie est monté pour la dernière fois sur ce yacht. Et depuis deux ans, à l'insu de tous et de moi-même, un piège est resté tendu aux ondes qui parcourent l'éther invisible, un appareil attend l'occasion de les transformer en images et de les projeter sur l'écran fluorescent que vous avez pris pour une glace transparente, et que le jour vous a montré très différent.

— Mais je ne m'explique pas…

— Moi non plus, je ne m'explique pas tout. Et le hasard a joué son rôle dans le phénomène de cette nuit. Mais retournons, si vous le voulez bien, dans votre cabine. Je suis moi-même suffisamment au courant des recherches les plus récentes d'Édouard Belin pour vous donner quelque idée de la question au point où il l'a conduite. »

Les deux hommes gagnèrent la chambre de George Froggie. Ils s'assirent ; le baronnet alluma une cigarette et, montrant deux graphiques encadrés : « Avez-vous jeté les yeux sur ces dessins ? demanda-t-il.

— Certainement. Mais je vous avoue, en toute sincérité, que je n'y ai rien compris.

— Ce sont des schémas, l'un du poste transmetteur, l'autre du poste récepteur de télévision, tels que Belin les a conçus. Examinons le principe du poste transmetteur, celui qui n'existe pas sur la Gipsy. »

Les yeux de Jean-Paul Hibeau se fixèrent sur le graphique suivant :

« Soit un objet dont on veut transmettre l'image, reprit sir Herbert. Cela équivaut à transmettre l'impression lumineuse produite par chacun de ses points. Car, optiquement parlant, un objet est un ensemble de points qui réfléchissent diversement la lumière. Le problème à résoudre au départ se décompose ainsi :

1. recueillir sur l'objet toutes ces différentes vibrations lumineuses ;

2. les transmettre à un agent sensible et d'une inertie pratiquement nulle, capable de les transformer distinctement, sans les brouiller ni superposer, en vibrations électriques qui seront émises par un poste de T.S.F. sous forme d'ondes hertziennes immédiatement perçues à distance par les postes récepteurs et retransformées en image.

« Au début des recherches, on concevait la cueillette des vibrations lumineuses sur l'objet comme devant être simultanée pour tous ses points. On les recevait au moyen d'un agent sensible constitué par de minuscules cellules de sélénium juxtaposées, en utilisant la curieuse propriété du sélénium dont la conductibilité électrique varie avec l'intensité de l'éclairage. Chaque cellule de sélénium avait mission de traduire électriquement la luminosité d'un point de l'objet et de la transmettre par fil spécial. C'était pratiquement irréalisable : eût-on réussi à réunir en un tableau des millions de cellules de sélénium portant des millions de fils, l'analyse photoélectrique de l'objet eût été encore incomplète.

« Belin a donc imaginé de recueillir et de transmettre les vibrations non pas simultanément, mais successivement, sous condition que la succession en soit suffisamment rapide pour que l'œil de l'observateur, à la réception, puisse recevoir une impression de continuité grâce à la persistance de l'image rétinienne, phénomène physiologique déjà utilisé par le cinéma pour fondre la succession des clichés en une impression d'ensemble.

« Voici donc le principe de son appareil. La lumière d'un arc voltaïque est condensée dans une chambre noire, puis traverse un objectif au foyer duquel le faisceau lumineux va frapper un miroir oscillant de haut en bas et inversement, à la vitesse de 500 oscillations par seconde.

« Ce premier miroir projette le rayon sur un second qui oscille latéralement à une vitesse cinquante fois moindre et renvoie la lumière sur l'objet.

« Donc, par le jeu combiné des deux miroirs, le rayon lumineux explore l'objet en y traçant des zigzags de haut en bas et de gauche à droite ; et, comme le champ de l'objet est parcouru entièrement dans le temps d'un seizième de seconde, la persistance rétinienne donne l'illusion de la simultanéité d'éclairement pour tous ses points.

« Or, chaque variation d'intensité de la lumière sur l'objet s'en va déterminer une variation correspondante de courant entre les deux pôles d'une ampoule photoélectrique reliée à un poste de T.S.F. Si vous considérez que l'ampoule photoélectrique est sensible à toutes les intensités lumineuses comprises entre l'unité et 87 milliards, vous comprendrez que les modifications des ondes hertziennes projetées dans l'espace doivent être la traduction des plus petites nuances d'éclairement sur la surface de l'objet. »

Hibeau prit pour répondre le temps nécessaire à la réflexion.

« Cela me paraît merveilleux, prononça-t-il. Voilà donc une traduction des plans et des contours de l'objet, lancée sous forme d'ondes, indéchiffrables.

— Oui, et instantanément, quelle que soit la distance, ces ondes atteignent le poste récepteur de la T.S.F. où un second appareil, bien simple, celui-là, par comparaison, permettra de les déchiffrer, c'est-à-dire de les retransformer en image visuelle. Cet appareil est ici, à l'intérieur du gros cylindre métallique que vous avez peut-être vu dans le cabinet attenant à cette chambre. D'ailleurs, voici le graphique qui l'explique… »

Le baronnet ralluma une cigarette.

« Le cylindre, dans lequel on a fait le vide, dit-il, renferme un oscillographe cathodique, sorte de lampe à trois électrodes, ressemblant beaucoup à l'ampoule photoélectrique du départ. L'oscillographe, dont le filament est allumé par un petit accu, produit, lors du fonctionnement du poste, un bombardement d'électrons qui se révèle sur un écran fluorescent – l'écran de votre vision nocturne – par un point lumineux d'intensité variable.

« Les variations des intensités lumineuses à l'arrivée sont concordantes avec les variations des intensités lumineuses au départ. Pour reproduire l'image complète de l'objet lointain sur l'écran, le problème se réduit à faire se promener le point lumineux suivant le même trajet et à la même vitesse que se promenait sur l'objet lui-même, au départ, le point lumineux projeté par le couple de miroirs. On y arrive en plaçant près du cylindre deux bobines d'électro-aimants perpendiculaires qui reçoivent du courant alternatif, à raison, pour l'une, de 500 alternations et pour l'autre de dix alternations seulement à la seconde – c'est-à-dire dans la même proportion que les oscillations des miroirs.

« Sous l'influence des successives attractions magnétiques, le point lumineux couvre l'écran d'un zigzag continu, à une vitesse qui permet à l'inertie rétinienne de recomposer l'image dans l'œil de l'observateur.

— Mais alors, s'écria le jeune peintre, l'invention de Belin est aussi complète qu'admirable ! Que lui restait-il à découvrir ?

— En principe, rien. En pratique, beaucoup. Belin n'a encore réussi, par ce procédé, qu'à transmettre des silhouettes d'objets de dimensions réduites, l'ombre d'une main, par exemple. C'est déjà très beau ! Mais de là à transmettre l'image parfaite d'un correspondant lointain, en même temps que la téléphonie transmet sa parole, il y a de la marge. Il se heurte à des difficultés de plusieurs ordres dont l'une tient à l'intensité lumineuse nécessaire au rayon explorateur de l'objet, l'autre au temps de l'exploration.

« La personne vivante dont on se propose de projeter les traits à distance devrait être fouillée par un rayon violent, éblouissant, insupportable. Et d'autre part, s'il est possible de donner aux oscillations des miroirs une vitesse suffisante pour que le rayon couvre la surface d'un petit objet en un seizième de seconde, quelle vitesse ne faut-il pas prévoir pour qu'il parcoure dans la même fraction de temps le champ énorme rempli par un personnage entier, plusieurs personnages et l'espace qu'ils occupent ?

— Et pourtant, dit Hibeau, j'ai vu un homme et une femme se mouvant dans un appartement !

— C'est évidemment que mon frère, dont j'exècre le caractère, mais dont je ne méconnais pas la science, a résolu les difficultés par lesquelles le grand ingénieur français est momentanément arrêté. Il a réussi à donner au rayon explorateur la vitesse désirée. Et quant à l'intensité lumineuse, je ne crois pas qu'il ait pu l'augmenter ; tout me fait croire, au contraire, qu'il l'a mise hors de question en construisant une ampoule photoélectrique d'une sensibilité beaucoup plus puissante. »

Le peintre réfléchissait.

« C'est un homme de génie que votre frère, dit-il. Mais comment concevoir qu'il ait eu l'imprudence de placer ici même un poste uniquement de réception qui, d'aventure, ne pourrait servir qu'à l'espionner ?

— Quand George Froggie naviguait sur ce yacht, répondit sir Herbert, son invention n'était encore qu'un projet sur le papier. Il en commença la réalisation par le poste récepteur, qui est le plus facile à construire, se réservant de le compléter par l'autre. Il disparut avant de terminer son œuvre. Et le fait de cette nuit prouve qu'il l'a continuée ailleurs, sur les mêmes chiffres et les mêmes données, sans se douter qu'il laissait ici en état de fonctionnement, un appareil que le hasard rendrait un jour indiscret. Sans cela, il eût changé les données de son poste émetteur, l'unique, vraisemblablement, qui soit aujourd'hui dans le monde pour la télévision.

— Et ce poste émetteur…

Sir Herbert n'hésita pas.

— Il est, répondit-il d'une voix sourde, dans la bibliothèque où George Froggie, il y a quelques heures, torturait une innocente ; et ses commandes occupent le meuble sur lequel cette femme appuyait ses mains crispées. Un geste involontaire de cette malheureuse, une pression… de main ou de son coude sur le bouton de commande générale, et la distance a été soudainement abolie entre elle et vous. Sa situation désespérée vous a été révélée à des centaines de lieues. Et le phénomène a cessé brusquement parce qu'elle s'éloignait du meuble. La Providence intervient parfois inexplicablement dans les événements humains.

— Ah ! sir Herbert ! la Providence ne nous indique-t-elle pas ainsi de courir au secours de cette victime ? »

Froggie hocha la tête, avec une affreuse souffrance.

« Vous avez entendu le capitaine Murray. Voulez-vous que nous cherchions, de la Finlande à la colonie du Cap, parmi tous les pays dont les horloges devancent les nôtres de deux heures, celui que George Froggie a choisi pour y déshonorer le nom de mon père ? »

Le peintre se tut, accablé. Un long moment se passa.

Jean-Paul regardait son hôte.

« Votre frère vous ressemble étrangement, murmura-t-il avec timidité.

— Ce n'est qu'un air de famille, répondit le baronnet. La demi-obscurité dans laquelle vous l'avez vu atténua les différences. D'ailleurs, puisque les circonstances vous ont fait confident de ces choses douloureuses, je puis vous montrer sa photographie. »

Le maître du navire entraîna le jeune homme jusqu'à sa bibliothèque et ouvrit un album.

— Ah ! je le reconnais ! s'écria le peintre. C'est vrai… Vous ne vous ressemblez pas positivement. Ce n'est ni le même regard ni la même expression. Mais les traits sont les mêmes… »

Distraitement, il feuilletait l'album. Arrivé à la dernière page, il poussa un cri.

« Cette jeune fille… mais… c'est elle !… La dame blonde ! »

Sir Herbert s'était précipité, livide, et lui arrachait le livre des mains.

« Non ! non ! Ce n'est pas vrai… Vous n'avez pas dit cela !… C'est le portrait d'une morte… Ah ! dites-moi que vous vous trompez !

— Pardonnez-moi. Je ne comprends pas bien… Une morte ? dites-vous… Mais alors, la vivante que j'ai vue… C'est pourtant bien cette jeune fille, un peu plus âgée peut-être… »

Le baronnet ne l'écoutait plus. Il était tombé à genoux et sanglotait.

Vers la « dame blonde »

À tribord et à bâbord, deux lignes de terres basses, comme les berges d'un canal large de cinq kilomètres.

La Gipsy naviguait au ralenti sur des eaux troubles et tranquilles couvertes de navires, évitant l'abord de paquebots monstrueux montant et descendant, de cargos massifs dont le chargement de bois du Nord atteignait les cheminées et les mâts, de charbonniers allemands lourds sur l'eau qui vomissaient des fumées noires.

À mesure que l'on avançait, les rives aperçues entre les carènes pressées érigeaient des constructions de plus en plus serrées, des hangars, des séries de pignons à tuiles rouges en dents de scie qui découpaient le ciel, et que surmontaient, comme des cous rigides de reptiles oubliés, de hautes cheminées d'usines empanachées de nuages de suie.

Le ciel était bas et alourdi de toutes ces vapeurs, strié d'eaux condensées qui sentaient l'huile, le gaz d'éclairage, la résine et le goudron.

Jean-Paul Hibeau était sorti de sa cabine et contemplait ce spectacle avec ahurissement. Personne, depuis des heures, ne s'occupait de lui. Sir Herbert ne lui avait pas adressé la parole depuis la découverte qu'il avait faite en feuilletant l'album.

Le baronnet avait prié le peintre de l'excuser et s'était enfermé chez lui. Sur son ordre, Paddy était allé chercher Murray avec qui il avait longuement conféré. Le capitaine, d'ordinaire si loquace, paraissait désormais très occupé. Hibeau prenait ses repas seul, ne sachant rien.

Et la terre enfin était apparue. Et les rivages s'étaient resserrés. Et l'affluence des bâtiments de toute forme et de plusieurs nationalités, surtout allemands, anglais et scandinaves, excitait la curiosité du voyageur novice.

« Serions-nous donc déjà arrivés à Bergen ? » murmura Hibeau.

Il stationnait sur le pont, encombrant et bousculé. Levant la tête, il aperçut dans la timonerie Murray qui ne quittait plus la barre.

Le peintre monta vers lui.

« C'est la Norvège ? » demanda-t-il.

Le capitaine ne le regarda pas. On croisait un gros bâtiment. Murray était tout à la manœuvre du gouvernail. Mais, d'un signe de tête, il montra à l'avant une forêt de mâts, un entassement de maisons, des quais, des docks.

« Hambourg, dit-il laconiquement.

— Quoi ? Hambourg ? Mais… c'est en Allemagne !

— Oui ! »

Hibeau comprit qu'il ne tirerait rien de plus de cet homme pris par les soucis de son métier. Il descendait la passerelle lorsqu'il se heurta à sir Herbert.

« Je vous cherchais, cher monsieur, dit celui-ci avec gravité. Nous entrons dans le port de Hambourg.

— C'est ce que je viens justement d'apprendre, et j'en suis surpris, je l'avoue.

— J'ai dû modifier mon itinéraire. Cette excursion géologique à laquelle je vous avais convié n'aura pas lieu. Je quitterai ici *la Gipsy*, mes affaires m'appelant d'urgence autre part. Croyez, mon ami, que je regrette… Le nécessaire sera fait pour que vous puissiez rentrer en France par la voie ferrée, à mes frais, bien entendu.

— Ne me parlez pas de cela, sir Herbert. Je me considérais comme votre invité. Et j'ai infiniment moins de regret de ne pas voir la Norvège que de vous quitter en proie à un chagrin dont je devine en partie la cause. J'aimerais, sir Herbert, que vous me considériez tout à fait comme un ami. »

Froggie sourit mélancoliquement.

« Je m'en vais bien loin, ami, dit-il. Et je serai seul.

— Seul ? Paddy ne vous accompagne pas ?

— Paddy reste sur le yacht. Il m'a vu naître. Il est vieux.

Je le dois ménager. D'ailleurs, je n'ai besoin de personne.

— C'est me dire galamment que je serais indiscret en vous demandant de m'attacher à vous. Écoutez, sir Herbert, je ne sais si je me trompe ; mais j'ai idée que votre frère et la dame blonde sont pour quelque chose dans votre brusque décision que rien ne faisait prévoir. Ne me dites rien ! Je n'ai besoin de rien connaître. Mais je ne vous vois pas dans votre calme habituel et j'ai peur de vous laisser en face de vous-même. »

Le baronnet serra la main du jeune homme. Il était ému.

« Ne croyez pas à un acte de désespoir, bien qu'à la vérité je sois très malheureux. Mais il est possible que je cherche quelque danger et je n'ai pas le droit d'y exposer personne.

— Prenez garde ! Quand on montre le danger à un Français, il y court. Sir Herbert, permettez que je vous suive, moi, ma misère et mes crayons. Je gagnerai ma vie pour ne pas vous être à charge. »

Froggie haussa les épaules et sourit à nouveau.

« Eh bien, soit ! dit l'Anglais. Il est quelquefois bon d'être deux. Confiez-moi votre passeport que j'irai faire viser dans différents consulats. J'ai heureusement d'avance des autorisations qu'on refuse malaisément à un sujet de sa majesté britannique. Vous ne vous formaliserez pas d'être présenté comme une personne à mon service ?

— Ah ! certes, non.

— Attendez-moi donc chez moi, avec un bon livre. J'en ai pour plusieurs heures. »

La Gipsy était à quai. Froggie en descendit. Jean-Paul passa un long moment à examiner avec curiosité le mouvement d'un des plus grands ports du monde.

Le baronnet ne l'avait pas trompé, l'attente était interminable. Enfin sir Herbert reparut.

« Je vous demande pardon, dit-il. Les passeports sont en règle. J'ai fait d'autre part débarquer quelques colis essentiels et ce qui vous appartient – le strict nécessaire – par Paddy, qui s'est chargé d'autres négociations utiles. Une voiture nous attend à quai. Faites vos adieux à Murray et venez. »

Le capitaine, la casquette à la main, et Paddy accompagnèrent les deux hommes jusqu'à une grosse limousine de voyage. Froggie s'approcha du chauffeur et lui parla assez longuement en allemand.

« Vous avez veillé, Paddy, aux provisions de bouche ? Nous ne nous arrêtons nulle part. Au revoir, Murray, vous avez mes ordres. »

On serra des mains. Les portières furent fermées et l'auto démarra. Elle eut bientôt dépassé la tumultueuse cité et se lança à toute vitesse sur la grand route. Ce fut le film sans fin des cultures, des usines fumeuses, des villes où des foules d'écoliers et de travailleurs obligeaient à ralentir la course vertigineuse, et puis encore des cultures, des rivières passées, des marécages, des houblonnières. Moins de quatre heures après, on contournait Berlin sans y entrer, sans en rien voir, avec une pause à un garage où le mécanicien fit le plein d'essence.

À minuit, sir Herbert éveilla Hibeau qui s'était endormi à la nuit tombante.

« Ici, nous quittons la voiture, dit-il. On transporte dans le train notre bagage. Nous sommes à Riga.

— Riga ? fit le peintre d'un air effaré. Où est-ce au juste Riga ? »

Son compagnon, après avoir payé et congédié le chauffeur qui leur avait fait traverser à une allure sportive toute l'Allemagne dans sa plus grande dimension, entraîna Jean-Paul titubant de sommeil dans une gare, vers une rame de wagons qu'empuantissait de fumée une locomotive chauffée au bois.

Il dut s'éveiller tout à fait, car les compartiments n'offraient qu'un confort très relatif, et le train, quand il se mit en marche, parut osciller sous l'effet du roulis.

« Je dois vous prévenir de quelques précautions à prendre, dit sir Herbert à l'oreille du peintre. Ici, chacun soupçonne son voisin. Pesez bien vos paroles et abstenez-vous de me donner mon titre nobiliaire. Je suis Herbert tout court, ou votre « camarade ».

— Ah ! bah ! » fit Jean-Paul avec étonnement.

D'ailleurs il n'eut pas de peine à déférer à cette dernière injonction. Froggie s'assit et ferma les yeux. Le wagon contenait, à part eux, huit personnes. Un grand et gros Allemand au crâne tondu qui lisait des papiers de commerce, une femme d'âge et de nationalité difficiles à déterminer, deux juifs polonais en lévites crasseuses et à boucles frisées qui s'entretenaient en yiddish, trois Asiatiques aux pommettes saillantes et aux yeux bridés, dont une femme, et un Russe barbu.

Soufflant et cahotant, la locomotive courait vers le jour et une aurore mal lavée pâlit derrière un long rideau d'arbres. Des employés glissaient le long du couloir, porteurs de thé fumant. Il y eut un arrêt un peu plus tard pour la vérification des passeports. Et puis, au grand jour, le train stoppa pour la douane.

Jean-Paul Hibeau n'avait que sa musette, sir Herbert une grosse valise. Le panier à provisions avait été abandonné dans l'auto. Les douaniers faisaient ouvrir les colis, y plongeaient le nez. Ils s'adressèrent à Froggie :

« Camarades, dit-il, je suis Anglais, voyageant pour mon instruction. Et voici un ami Français, artiste-peintre.

— Vous n'avez pas de documents ?

— Non.

— C'est bon. »

Un salut militaire. Ils étaient passés, fouillant ailleurs, cherchant sous les banquettes, dans le lavabo, dans le filet. Sur le quai, quatre hommes armés faisaient les cent pas en fumant des cigarettes. La formalité demanda une bonne heure. Et puis on dut changer de train, s'installer dans un wagon luxueux, confortable, un wagon-salon où les deux voyageurs se trouvèrent seuls.

Au commandement de la trompe, le train s'ébranla à travers des baraquements pêle-mêle et sans pittoresque, puis fit sa trouée dans un interminable bois de bouleaux.

« Nous sommes en Russie rouge, dans la République des Soviets, annonça sir Herbert.

— Je m'en doutais depuis un moment, répondit Hibeau en étouffant un bâillement dans sa main. Et où allons-nous de ce pas ?

— À Moscou.

— Bon ! Sans être curieux, qu'allons-nous faire à Moscou ?

— Chercher la piste de George Froggie, de la bibliothèque, de la pendule Empire et… »

L'Anglais baissa la voix : « … et de la dame blonde. »

Hibeau le regarda avec stupeur.

« Avez-vous donc recueilli un indice nouveau ? Vous jugiez cette recherche impossible.

— Oui, je disais cela, parce que je ne savais pas encore qui était la femme blonde. Mais si vous ne vous êtes pas trompé, si c'est bien la… la personne que vous avez cru reconnaître sur mon album et si cette personne est encore vivante, c'est en Russie que nous la trouverons. »

Hibeau hocha la tête.

« J'aimerais mieux, dans l'intérêt de vos recherches, qu'elle fût au Cap ou chez les Boers. Avez-vous l'espoir que, dans cette immense Russie, nous trouvions une femme, un homme, une bibliothèque et une pendule Empire ? »

Sir Herbert soupira. Il était pâle et défaillant.

« J'ai cet espoir, murmura-t-il. Il faut que j'aie cet espoir. Puisque vous avez tenu à m'accompagner, ne m'ôtez pas tout courage. Il me faut réussir, ou… mourir. Une personnalité comme celle de mon frère se cache malaisément ; et elle, cette jeune fille, n'est pas une femme comme toutes les femmes. Elle est d'une race que dieu marqua au front d'une étoile rouge.

— Ah ! certes, s'écria le peintre, je l'ai vue si belle, si fière ! C'est assurément une dame de l'ancienne cour du tsar Nicolas. »

Sir Herbert regarda avec inquiétude à droite et à gauche et se pencha tout près de l'oreille du jeune homme.

« Si elle vit, son sort est entre vos mains comme entre les miennes, dit-il d'une voix ardente et basse. Elle s'appelle… ou elle s'appelait la grande-duchesse Tatiana Nicolaïevna. »

En Russie

Huit heures du soir. En été, la nuit russe est tardive et courte ; le voisinage relatif du cercle polaire se fait sentir. Un couchant doré éclabousse encore de rayons les douze coupoles bulbeuses et murs versicolores de Saint-Wassili, la cathédrale d'Ivan le Terrible, et le Kremlin fantastique, forteresse étrange et précieuse des *Mille et Une Nuits*.

Sur la Krasnaïa – la place Rouge – une foule humaine fait queue comme tous les soirs, depuis l'église jusqu'à une construction de planches brunes où les premiers rangs pénètrent lentement sous la surveillance de soldats armés.

Foule dévote et recueillie qu'on dirait rassemblée pour un office de Ténèbres.

Des soldats en grand nombre, mais aussi des étrangers curieux et surtout des gens du petit peuple, des ouvriers, des moujiks, des femmes mal vêtues, une misère ignorante dégageant une odeur de bouge et d'étable.

Au fait, sont-ce bien des moujiks ? La révolution a uniformisé le costume et imposé par la peur la blouse blanche ou grise, la casquette à large fond, les bottes, l'inélégance démocratique. On ne veut pas se faire remarquer. Toutes les révolutions ont un uniforme : nous eûmes, en France, la carmagnole, le pantalon à raies et le bonnet phrygien.

Ce cube de planches est une sorte de chapelle. On y entre en se découvrant, on s'y presse dans une clarté rouge comme celle des lampes qui veillent près des icônes. Il y a un reliquaire au milieu, une châsse de verre devant quoi des vieux et des femmes font le geste de s'agenouiller et se signent par habitude.

On peut faire dévier le sens religieux des masses, on ne le supprime pas.

Résistant à la poussée des pèlerins, un jeune homme, tenant un album à la main, prenait un croquis rapide de la chose couchée dans la châsse. Les gens qui passaient jetaient par-dessus son épaule un coup d'œil sur son travail et s'écartaient avec respect pour ne pas le gêner ; dessiner ce qui est là, c'est encore une manifestation de piété qu'on respecte.

Et l'on chuchotait peureusement, comme dans les églises.

« Ah ! ah ! je le reconnais ! prononça tout à coup, en français, une voix éclatante. C'est lui ! C'est Robespierre !

— Kholossal ! grogna une autre voix, tout au bas du clavier. »

Le premier personnage qui avait parlé, un petit homme moustachu au teint de la couleur des olives, prit cette exclamation pour une amorce aux confidences et se retourna. Il vit un géant entièrement rasé, d'aspect massif, qui portait des jumelles en bandoulière et tenait à la main un chapeau vert-pomme orné d'une plume de coq. Le bout d'homme arrêta un sourire près d'éclore.

« Prussien ? demanda-t-il, non sans insolence.

— Viennois, répondit l'autre tranquillement.

— Je préfère, tout de même… On n'est, pas maître de certaines préventions. Mais si Paris est un petit Marseille, Vienne est un autre Paris, n'est-ce pas ? Et les dissentiments ne durent pas entre gens faits pour s'entendre. Permettez-moi de me présenter : Lazare Puycassou, rédacteur à *la République du Midi*.

Baron Otto de Lilienthal, laissa tomber dédaigneusement le géant.

— Enchanté !… Alors vous êtes venu aussi voir la relique de Vladimir Ilitch ? J'ai eu, figurez-vous, l'avantage de rencontrer Lénine avant la guerre, à Montparnasse, chez un étudiant russe, Piotr Gilkine. Ah ! dame, on ne devinait pas alors qu'il serait un jour le dernier tsar de toutes les Russies ! Mais c'était une tête solide, une force ! Voyez plutôt ce masque !

— *Ya ! ya !* grogna le baron Otto avec condescendance.

— Je vous le dis, c'était un type dans le genre de Robespierre… Un Robespierre qui a eu l'esprit de mourir avant le 9 thermidor. Aussi est-il vénéré comme une icône. On voit Lénine partout, en peinture, en chromo, en cartes postales, en plâtre, sur les tapis, sur les assiettes. Et voyez si sa momie attire du monde ! Tenez, voici un particulier qui en tire un dessin. On en manquait, à ce qu'il paraît ! »

À ce moment de son discours, le rédacteur de l*a République du Midi* se sentit discrètement tiré par le pan de son veston et s'arrêta net.

Le jeune dessinateur le regardait fixement en portant son doigt à ses lèvres.

« Beaucoup de Russes comprennent le français, mon cher compatriote, dit-il à voix basse, et ceux qui ne l'entendent pas pourraient se formaliser des éclats de votre voix dans ce lieu recueilli. Ménageons les susceptibilités. »

Monsieur Lazare Puycassou releva la tête au-dessus du cercueil de verre où, le crâne rond, les paupières bridées, les pommettes parcheminées, le menton allongé d'une barbiche, Lénine semblait dormir.

Le Méridional expansif s'aperçut que bien des regards étaient, sans aménité, dirigés sur lui. Regards sournois de policiers, regards indignés de femmes du peuple, regards à lunettes d'étudiantes sans sexe ; regards durs de plusieurs hommes austères et basanés qui modelaient leurs traits et leur expression sur la face tatare de Lénine : des Purs, les Jacobins de ce feu Robespierre.

« Eh bien, quoi ? grommela Puycassou avec moins d'assurance. N'est-on pas ici en république ? Liberté, égalité, fraternité…

— …ou la mort, acheva le jeune homme en mettant son croquis dans sa poche. La jeunesse des républiques est intolérante. Celle-ci a encore toutes ses dents et ne mange pas tous les jours. »

La foule poussait à l'entrée. Le flot passa, entraînant monsieur Lazare Puycassou. La tête géante du baron Otto de Lilienthal oscilla un instant sur les vagues et disparut par la baie ouverte.

Le dessinateur sortit lui-même. Un lent crépuscule se mêlait peu à peu de nuit. Il traversa la place et prit une rue sombre et tortueuse.

« Je me suis attardé, murmura-t-il. Sir Herbert doit être déjà au rendez-vous et fort inquiet de moi, sans doute. »

Il s'orientait avec peine et fit quelques centaines de pas mal assurés. Après avoir tourné par plusieurs voies, il se perdit dans un dédale de ruelles.

« J'aurais dû prendre un tramway ou même héler un *izvochtchik*. Ici, plus de tramways, plus de voitures et je risque de m'égarer encore en revenant sur mes pas. »

Il croisa une jeune silhouette féminine.

« Pardon ! camarade, aurai-je la chance que vous parliez français ? »

Un frais éclat de rire lui répondit.

« Oui, camarade, vous avez cette chance. Que désirez-vous ?

— La Tverskaïa, s'il vous plaît.

— Je l'aurais juré.

— Pourquoi ?

— Parce que les étrangers à Moscou disent : Tverskaïa, comme les étrangers à Paris disent : place Pigalle.

— Je n'y vais pourtant pas dans l'intention de m'amuser.

— C'est votre affaire, monsieur. Hé ! bien, vous lui tournez résolument le dos à la Tverskaïa. Mais je vais de ce côté et puis vous mettre en votre chemin.

Jean-Paul marcha près de l'inconnue et l'inspectait discrètement à chaque fois qu'un rayon frappait son visage. Elle était jolie, avec un petit air crâne et quasi garçonnier qui garantissait son indépendance de caractère. On devinait l'étudiante émancipée par l'éducation, qui la fait l'égale de l'homme.

Sa mise était simple. La blondeur vaporeuse de ses cheveux échappés d'un pauvre chapeau accrochait toutes les lumières au passage.

« Je me suis attardé près du tombeau de Lénine, hasarda le peintre pour rompre le silence.

— Ah ! lui fut-il répondu d'un ton indifférent.

— Votre monde russe est si nouveau pour moi ! Je suis tout dérouté et je crains sans cesse de commettre une maladresse. Moscou n'est pas tel que je me le figurais. Je m'étais préparé à lui trouver un aspect plus franchement révolutionnaire, une figure violente et farouche. Il est bien plus inquiétant avec ses magasins ouverts, l'argent qui roule, cette façade maquillée, cette étiquette de communisme couvrant mal des inégalités profondes, ce mysticisme que la vie contredit… Je sens là tant de pièges tendus à ma naïveté !

— Moscou a bien changé depuis l'avènement de la Nep, dit la jeune fille.

— La Nep ? Qu'est-ce donc que cela ?

— La nouvelle politique économique…

— Serait-ce un retour vers l'ordre ancien ?

— Un temps d'arrêt et d'adaptation tout au moins. Il ne faut pas se hâter de juger un peuple en période de convulsions qui se souvient d'avoir toujours été malheureux, qui fut trahi, démoralisé par la guerre, abandonné, ballotté entre des idéalismes contradictoires, hanté par le spectre rouge. Il y a beaucoup de bonnes volontés en Russie, camarade, et beaucoup de braves gens.

— Je n'en doute pas. Mais les braves gens ne regrettent-ils pas secrètement leur tsar ?

— Ils ne l'ont jamais connu. Le Petit Père était loin, et il n'y a plus de Petit Père. C'est le passé, bien mort.

— Assassiné, » murmura malgré lui le jeune homme.

Une voix lamentable s'éleva du pavé. Sous un réverbère, un homme en haillons, accroupi, qui ressemblait à un vieux général, répétait quelques mots geignards.

« Que dit-il ?

— Il dit : « Bon barine, un kopek, par Jésus sauveur. »

C'est un ancien bourjouis.

— Et cette misère ! » soupira le peintre en tendant quelque menue monnaie.

Le vieux balbutia des remerciements qui firent hausser les épaules à la jeune fille.

« Il dit : « Que notre petit père le tsar vous récompense quand il sera revenu. » Beaucoup de gens ne croient pas à la mort de Nicolas Alexandrovitch et de sa famille. L'histoire de la Russie et celle des autres peuples est pleine de ces illusions populaires tenaces qui font surgir les imposteurs. Nous avons eu les deux faux Dmitri, et vous Naundorff.

— Mais vous, camarade, que croyez-vous ? »

La jeune fille s'arrêta.

« Ce ne sont pas là des questions à poser, monsieur le Français, dit-elle froidement. Je ne vous connais pas et mes opinions doivent vous être indifférentes. Pour votre propre tranquillité, gardez-vous des paroles inconsidérées. Le Guépéou a des oreilles partout. Voici la Tverskaïa.

— Je vous demande pardon, mademoiselle. Je m'appelle Jean-Paul Hibeau, artiste-peintre, et ne me soucie nullement de politique, surtout à l'étranger. J'espère que vous ne me soupçonnez pas d'espionnage ? Mais nous autres, Français, nous en sommes restés à l'histoire de la vieille Russie, qui tenait tout entière dans cette devise : « Pour dieu ! pour le tsar ! Pour la patrie ! » Cette devise-là a fait l'admiration de notre enfance. »

L'étudiante hocha sa jolie tête.

« Je l'ai souvent entendue aussi, dit-elle. Mais on ne ressuscite par les morts. Le loyalisme change de formule et Sonia Mikhaïlevna sert son pays du même cœur, quoique d'autre façon que son père, officier au régiment Préobrajensky et que son grand-père, Michel Strogoff, courrier du tsar.

— Michel Strogoff ! s'écria Jean-Paul. Vous seriez la petite-fille de…

— Voulez-vous bien vous taire ! Je ne suis qu'une pauvre orpheline obligée, pour continuer ses études, de gagner quelques *tchervonetz* en travaillant la nuit dans un atelier, à l'angle de cette rue que vous voyez. Adieu, camarade, oubliez cela. Nous ne sommes pas faits pour nous revoir.

— Ah ! mademoiselle, je ne dis pas cela, moi, riposta Jean-Paul avec feu. Michel Strogoff ! ce héros légendaire ! … Que j'ai de regret de vous quitter ainsi !

— Il le faut bien, pourtant, dit Sonia en souriant.

— Oui… il le faut bien. J'aperçois à la terrasse de ce café l'ami avec qui j'ai rendez-vous. »

Sonia tourna la tête. Assis devant une tasse de thé, sir Herbert faisait signe a Hibeau. La jeune fille fronça les sourcils et sa physionomie changea brusquement.

« J'ai montré trop de confiance, camarade, dit-elle au peintre stupéfait. J'ignorais que Serge Narskine fût de vos amis. »

Jean-Paul Hibeau ouvrit la bouche. Mais déjà Sonia avait disparu, silhouette légère, dans la cohue de ce lieu fréquenté.

Il rejoignit Froggie, l'air préoccupé, distrait.

« Avec qui causiez-vous donc ainsi ? demanda le baronnet.

— Oh ! c'est un vrai roman. Une jeune fille délicieuse rencontrée par hasard et qui m'a mis en mon chemin. Elle s'appelle Sonia Strogoff.

— Strogoff ! Une similitude de nom assez singulière. Serait-elle apparentée à…

— Sa petite-fille ! » s'écria le jeune homme avec exaltation.

Froggie eut un sourire pâle.

« Vous n'avez pas perdu votre journée, si j'ai perdu la mienne. J'ai vu le tout-puissant Kamenev, j'ai dîné à l'ambassade d'Angleterre. Personne n'a pu ou voulu me renseigner sur mon frère George Froggie. On ignore sa présence en Russie. Et, comme vous le disiez justement, la Russie est grande ! »

Au cabaret de nuit

La Russie est un pays de gel et de feu. On y connaît, l'hiver, des températures de 40 degrés au-dessous de zéro et, l'été, des températures de 40 degrés au-dessus. Les nuits de l'été moscovite sont parfois étouffantes.

Alors la Tverskaïa s'emplit de fêtards nocturnes, de mélodies tziganes, de musiques nègres, de ribotes.

Car si la révolution communiste mit d'abord à l'ordre du jour l'austérité de Lacédémone, la mode en est passée, du moins pour la nouvelle bourgeoisie qui a poussé sournoisement. Après le sans-culotte de la Terreur, le muscadin du Directoire.

Mais on s'amuse gravement, sans rire. Ces foules sont maussades. Le droit de s'amuser n'est pas encore reconnu.

Le peintre et le baronnet contemplaient l'animation de la rue.

« Vous ne m'avez pas tout expliqué, dit Jean-Paul. Pourquoi sommes-nous ici après avoir traversé toute l'Europe ? L'honneur de votre nom vous commande-t-il si impérieusement de corriger l'indignité d'un frère et de vous faire le champion d'une cause irrémédiablement perdue ? Que devez-vous à ces Romanoff ? »

Sir Herbert mit un doigt sur ses lèvres.

« De grâce, pas de noms ! dit-il. Surtout celui-là. Promenons-nous. »

Ils se levèrent et cherchaient un lieu isolé.

« Je ne suis pas un fou, reprit Froggie, et les affaires de la Russie me sont indifférentes. Mais si George Froggie tient secrètement en son pouvoir une personne que tout le monde croit morte, c'est qu'il joue son jeu et non celui du gouvernement des Soviets. Puis-je donc rester inactif devant l'infortune d'une innocente doublement menacée, par un monde d'ennemis qui ont massacré tous les siens et par l'obscure intrigue d'un homme qui est mon frère ? Placée entre deux périls qui peut-être s'excluent, elle est obligée de se jeter en l'un d'eux pour éviter l'autre, à moins que n'intervienne le seul être au monde qui n'ignore pas sa détresse. Comprenez-vous ?

— Si je comprends ! Et dans un empire où la femme n'est pas exclue du trône et qu'un mouvement peut toujours restaurer, c'est l'avenir d'une dynastie qui se joue. Elle est la dernière survivante de la lignée. »

Sir Herbert haussa les épaules.

« C'est une femme, dit-il, et cela suffit. Plût au ciel qu'elle fût la fille d'un paysan ! »

Le ton de ces paroles frappa Hibeau. Il saisit la main de l'Anglais et la serra.

« Sir Herbert, murmura-t-il, vous l'avez vue ?

— Oui, un jour, à Peterhof, sur les bords du golfe de Finlande. J'étais venu avec mon frère assister à des régates. » Froggie fit une pause et parut rêveur. Il continua :

« Nous étions costumés en marins du yachting de plaisance. Notre promenade nous avait égaré. Nous longions une terrasse dominant la côte, près de luxueux jardins. Soudain, nous vîmes apparaître deux jeunes filles, vêtues de cotonnade blanche, avec un grand col bleu. Un petit garçon et une gouvernante anglaise les accompagnaient. »

Le baronnet avait allumé une cigarette. Il en tira plusieurs bouffées précipitées.

« Elles étaient toutes deux diversement belles, l'aînée avec plus de majesté, la cadette avec plus de grâce. Elles ne nous accordèrent pas plus d'attention que si nous n'existions pas, ce dont George parut particulièrement affecté. Mais la première s'assit sur un banc et causait avec l'institutrice, tandis que la seconde se mit à lancer un ballon que l'enfant lui renvoyait. Nous demeurions interdits devant cet adorable tableau, la couvant l'un et l'autre des yeux ; nos cœurs suivaient ses mouvements. Et brusquement, un mouvement maladroit du garçonnet jeta le ballon par-dessus le parapet, dans la mer.

— Je devine que vous l'allâtes chercher, fit Jean-Paul.

— Ne l'eussiez-vous pas fait à ma place ? Mon frère avait eu la même idée, mais je le devançai. Et tandis que la joueuse raillait doucement l'enfant dépité, j'étais déjà au bas de la terrasse, nageant tout vêtu vers le jouet qu'emportait le courant. Pour un sourire de cette radieuse jeune fille, j'eusse traversé la mer. Mais quand je revins, le ballon était déjà oublié et mon geste me sembla très ridicule. Comme George m'épiait avec malignité, j'allais timidement, tout dégouttant d'eau que j'étais, déposer mon trophée entre les mains de l'Anglaise. Ce fut elle qui me remercia en me demandant mon nom. En entendant que je me nommais Froggie, la jeune fille pour les beaux yeux de qui j'avais accompli cet acte de sauvetage se mit à rire si joliment ! « Froggie ? répéta-t-elle. Oh ! mademoiselle Bessie, le nom convient bien à ce garçon qui est mouillé comme une grenouille ! »

— Ah ! ah ! en effet : *frog*, grenouille. Cette enfant avait de l'esprit.

— On le lui reprocha aussitôt. La gouvernante, ma compatriote, ayant entendu parler de mon père. « Je ne savais pas que votre altesse impériale fût méchante ! dit-elle sèchement. Ce nom de Froggie est celui d'un grand savant vénéré dans tout l'Empire britannique et à la cour de sa majesté l'empereur et roi. Et ce jeune gentleman bien né mérite bien un compliment de votre altesse pour qui il vient de s'exposer. »

— Bravo !

— Alors la jeune fille vint vers moi dont le cœur fondait. Elle me regarda longuement de ses grands yeux très doux, me tendit la main.

— « Pardonnez, sir, à une petite sotte, dit-elle, et faites-moi la grâce d'accepter un souvenir de Tatiana. » Ce disant, elle parut chercher sur elle quelque objet pour m'en faire don et, ayant essuyé mon visage ruisselant du petit mouchoir bleu à son chiffre qui dépassait la pochette de sa vareuse, elle me l'abandonna. Je m'inclinai, débordant de joie, et quand j'osai relever la tête, le groupe s'était déjà éloigné, rejoint par des officiers chamarrés qui saluaient très bas. Mon frère était blême de jalousie… Et je n'ai jamais revu les grandes-duchesses et le *tzarevitch*. Les journaux m'apprirent, des années après, leur cruelle mort. Durant toute la guerre, je n'avais pas cessé de penser à eux… à elle. »

Le baronnet avait terminé son récit dans un chuchotement, au tournant d'une rue déserte. Il ramena Jean-Paul Hibeau vers la Tverskaïa, mouvante, mal éclairée. Il était très ému.

« Allons visiter les lieux où l'on s'amuse », dit-il.

Jean-Paul ferma les yeux et évoqua l'adorable visage de la dame blonde.

« Je comprends, murmura-t-il. Il y a des visions brèves dont le souvenir est l'obsession de toute une vie. Ce petit mouchoir bleu, vous l'avez sur votre poitrine, sir Herbert ?

— Toujours. »

Tout le long de la rue, des voitures se croisaient, déversant leur contenu à l'entrée des boîtes de nuit, caveaux entrebâillés, d'aspect quasi clandestin, avec des rez-de-chaussée où l'on soupe à toute heure et des sous-sols à orchestre où miaulent des violons tziganes.

« Praga… Nous entrons ? Il faut tout voir. »

Les deux hommes pénétraient au buffet, dans l'épaisse fumée des papirosses, descendaient des marches et, heurtés par des camelots, des bouquetières, s'installaient à une table, au milieu de buveurs de vodka.

Une exclamation les accueillit.

« Té ! c'est notre jeune homme de tout à l'heure. Peut-on vous offrir quelque chose ? »

Sir Herbert examinait avec curiosité le petit homme gai, au teint d'olive, qui tendait à Hibeau une main familière. Jean-Paul sourit, fit un geste de présentation.

« Monsieur Lazare Puycassou, rédacteur à *la République du Midi*, si j'ai bonne mémoire ?

— Lui-même, cher monsieur… Monsieur… ?

— Jean-Paul Hibeau. Et permettez-moi de vous présenter monsieur Herbert Froggie. »

Le baronnet s'inclina froidement.

Puycassou plongea.

« Un Anglais, donc un allié, dit-il. Nous voici en pays de connaissance. Je ne sais si je puis à mon tour vous présenter un ex-ennemi avec qui je suis très camarade depuis environ trois heures, le baron Otto de Lilienthal. Vous l'excuserez, il est un peu mûr. »

Sur la banquette, le géant se tenait grave et raide, les yeux papillotants, devant un grand verre de vodka.

« Ya, ya ! très honoré… », balbutia-t-il avec solennité, en se levant tout d'une pièce.

Puycassou continua en s'adressant à Jean-Paul.

« Alors, si je ne suis pas abusé par les apparences, vous faites ce qu'on appelle à Paris et ce qu'il serait anachronique d'appeler à Moscou la tournée des grands-ducs ?

— Mais vous-même, mon cher compatriote… fit évasivement le peintre.

— Oh ! moi, c'est différent. Je travaille, affirma le petit homme en vidant son verre avec le plus grand sérieux. J'emploie au mieux l'argent de mon journal et ce que vous prenez pour du plaisir n'est que de la documentation. Il y a ici à découvrir un nouveau monde dont les lecteurs de *la République du Midi* n'ont actuellement pas la moindre idée. Je suis, monsieur, un type dans le genre de Christophe Colomb. Les impressions que je rapporterai de Russie réformeront, je le dis sans me flatter, bien des erreurs officielles et bien des opinions hasardées.

— Je n'en doute pas.

— Je suis puissamment accrédité près des hommes au pouvoir ; c'est nécessaire pour assurer la liberté de mes mouvements. Mais, croyez-moi, on en apprend plus en baguenaudant, en furetant, en bavardant à tort et à travers comme vous m'avez vu faire, en observant naïvement les choses et les réactions des gens, qu'en interviewant les personnes en place.

— Vous êtes très intelligent, monsieur Puycassou, dit tranquillement sir Herbert à qui le camarade garçon de café apportait un verre de bière.

— Non. Je sais mon métier et je n'apporte pas avec moi d'idées préconçues. Je suis curieux, voilà tout. Ainsi vous ne pensez pas que je compte m'en tenir à Moscou, siège du gouvernement où, malgré tout, chacun soigne la façade. J'ai déjà vu cette malheu-reuse ville qui, après s'être appelée Saint-Pétersbourg, Pétrograd, Léningrad, est en train de n'avoir plus de nom du tout et de n'être qu'une vaste entreprise de démolition. J'ai là tout un programme. »

Il sortit un portefeuille et étala des papiers.

« J'irai voir le paysan dans son mir, le moine dans son couvent, le mineur dans sa mine. Tenez, voyez. Dans un jour ou deux je serai à Kazan, qui est un sanctuaire vénéré du culte orthodoxe. Puis je passerai en Ukraine, dans le bassin houiller du Donetz, visiterai les mines de fer de Krivoïrog, le port d'Odessa, bavardant avec tout le monde, mettant les pieds dans tous les plats. »

Indiscrètement, Jean-Paul Hibeau attira l'un des papiers.

« Quels sont ces noms, écrits en regard des noms de villes ? Odessa, Dmitri Souliakoff… Kharkov, Alexis Youravief… Kazan, Serge Narskine… »

Et il répéta rêveusement : « Serge Narskine…

— Je recueille, au hasard des conversations, les noms de personnages utiles, qui peuvent aider mon enquête dans les villes que je dois visiter. Un de mes trucs. Ce sont des connaissances que je me promets de faire. »

Jean-Paul eut un petit rire contraint…

« Laissez-moi vous dire, cher monsieur Puycassou, que vous n'êtes pas très prudent et que vous vous liez bien facilement. Ne craignez-vous pas de livrer vos trucs de reporter à des concurrents ? »

Le rédacteur à *la République du Midi* ramassa ses papiers avec une certaine hâte.

« C'est vrai, murmura-t-il, on est de Marseille et on ne se refait pas. J'aurais dû penser, en vous voyant prendre un croquis de feu Lénine, que vous travailliez aussi pour un journal.

— Allons, ne soyez pas ému. Si je me documente aussi, c'est pour moi-même. Et vous voudrez bien, en gage de ma sincérité, accepter, pour illustrer votre compte rendu, ce croquis dont je ne veux rien faire. »

Il ouvrit son album, déchira la page et la tendit au petit homme.

« À la bonne heure ! J'avais déjà la venette. Et je vous remercie ! Ce dessin est joliment tapé. Si vous en faites d'autres, ne vous gênez pas. Je me charge de leur faire une réputation.

— Qui sait, cher monsieur ? Nous nous rencontrerons peut-être de nouveau. »

L'orchestre jouait les danses polovtziennes du *Prince Igor*. Le Marseillais secoua le géant endormi sur la table.

« Hé, baron ! dites adieu à ces messieurs. Il nous reste à voir le Nedved, Philipov, le Sad Ermitage. Et les nuits sont courtes ! L'aube se lève à deux heures.

— Ya ! ya ! grommela Lilienthal en ouvrant un œil.

— Vous comptez emmener partout cet hercule ? demanda sir Herbert.

— Et comment ! Je ne le lâche plus. Il m'a juré sur un verre de vodka qu'il me suivrait comme mon ombre. Il est un peu pesant, mais c'est un fameux porte-respect. Messieurs… à l'avantage ! »

Quand le singulier couple eut disparu, sir Herbert se leva. Un moment distrait, il avait retrouvé sa préoccupation.

« Nous rentrons à l'hôtel ? » proposa-t-il. Dans la rue, il fit arrêter un *izvochtchick*. Jean-Paul, de son côté, réfléchissait.

« Savez-vous à quoi je pensais en écoutant ce bavard ? dit-il à l'oreille de son compagnon quand ils furent dans la voiture.

— Non.

— Je pensais qu'en demeurant à Moscou nous perdrions notre temps. Vous conviendrez avec moi que votre frère joue un jeu extrêmement dangereux en tenant cachée une personne dont la vie est, pour le gouvernement russe, d'une telle importance. Est-il croyable qu'il garde la brebis ici même, dans la gueule du loup ?

— Je n'ai jamais eu cette idée, répondit sir Herbert. Mais j'ai pensé trouver dans la capitale le point de départ d'une piste. Où voulez-vous que j'aille ?

— Je n'ai pas d'idée, mais seulement un soupçon. Laissez-moi l'approfondir. On croit parfois tenir un fil, et ce fil est si ténu qu'il vous échappe rien qu'à en parler.

— Approfondissez donc, mon cher ami. Mais chaque heure qui s'écoule apporte son danger.

— Je le sais. Si je pouvais hâter les heures ! Cherchez, sir Herbert, cherchez prudemment de votre côté et laissez-moi libre. Demain soir peut-être le fil sera solidement noué… ou il sera rompu.

— Me direz-vous seulement où vous comptez saisir ce fil ?

— Oui. Il s'enroule au petit doigt de Sonia Strogoff. »

L'assassin

« Sonia Mikhaïlevna ! »

À l'appel de son nom la jeune fille tressaillit. Il était dix heures du soir. Les rues de Moscou sont mal éclairées. Sonia n'était pas poltronne ; elle regarda autour d'elle avec surprise, s'assura qu'elle n'avait que quelques pas à faire pour gagner le porche de l'atelier.

Un ombre courait derrière elle sur le trottoir.

« Sonia Mikhaïlevna, pardonnez-moi… Voilà plus d'une heure que je guette votre passage. Que je suis heureux de vous rencontrer ! »

À ces mots prononcés en français, l'étudiante, eut un haut-le-corps. Elle venait de reconnaître le jeune étranger de la veille.

« Laissez-moi, dit-elle. Le petit service que je vous ai rendu ne vous donne pas le droit de m'importuner… Je n'avais nullement le désir de vous revoir, camarade.

— Qu'ai-je donc fait pour mériter d'aussi dures paroles ? Je ne crois pas vous avoir manqué de respect. Vous me parliez hier soir sur un ton plus amical.

— Vous m'insultez en me poursuivant. »

Elle fit quelques pas. Jean-Paul Hibeau lui barra résolument la route.

« Vous vous méprenez, camarade, dit-il gravement. Ce n'est pas qu'un Français, et un artiste, ait pu apercevoir vos traits sans en être touché. Mais je n'oublie pas que vous êtes la petite-fille d'un héros.

— Alors, c'est pis. Vous m'espionnez. Est-ce pour le compte de Serge Narskine ?

— Je m'attendais à entendre ce nom sortir de votre bouche. Et c'est pour cela que je suis venu. Me direz-vous qui est ce Serge Narskine ?

— Demandez-le à votre ami, dit Sonia avec une expression de crainte et de dédain qui seyait mal à son joli visage.

— Mon ami s'appelle sir Herbert Froggie. C'est un gentleman anglais dont je connais la générosité et la noblesse de cœur et qui est depuis trois jours avec moi en Russie. »

Sonia haussa les épaules.

« Vous vous adressez mal, monsieur ; portez ailleurs vos mensonges. Voilà tantôt deux ans que je connais celui que vous nommez sir Herbert. Il a vécu sous le toit de mon père et… j'ai de sinistres raisons de m'en souvenir.

— Sur mon honneur vous vous trompez, s'écria Jean-Paul avec véhémence. Une ressemblance vous abuse… »

La violence affirmative du peintre troublait la jeune fille.

« Eh bien ! adieu, camarade, dit-elle, Froggie ou Narskine, que m'importe ?

— Il m'importe beaucoup à moi. Et vous n'avez pas répondu à ma question. Quel est ce Narskine ?

— Mais… apparemment un ouvrier mécanicien. Il n'y a maintenant que des ouvriers en Russie, et ceux qui ne le sont pas feignent de l'être. Un membre influent du Soviet des mécaniciens, si je ne m'abuse. En réalité, un savant, j'en suis sûre.

— Un savant ! … Ah ! Sonia Mikhaïlevna ! »

Tout en causant, l'étudiante s'était insensiblement rapprochée du porche de l'atelier. Elle fit un bond rapide et la porte se referma sur elle. Hibeau restait, perplexe, sur le seuil.

« Elle m'échappe ! murmura-t-il avec dépit. Comment savoir à quelle heure elle quitte son travail ? Allons ! Sir Herbert doit être immédiatement averti… »

Et il prit sa course dans la direction de l'hôtel.

… À quatre heures du matin, le soleil était déjà haut. La porte de l'atelier s'ouvrit, déversant dans la rue un flot d'hommes en blouse et de femmes simplement mises, les traits fripés, les yeux battus par une nuit sans sommeil, qui se hâtaient, pressés de retrouver leur lit au moment où la ville s'éveillait.

Sonia sortit une des dernières, robuste et légère, et sourit en humant l'atmosphère encore fraîche. L'ouvrière allait dormir quelques heures, puis l'étudiante se remettrait courageusement au travail, insouciante des fatigues de cette vie en partie double que sa jeunesse vigoureuse supportait allègrement.

On fit en groupe quelques centaines de pas, et puis le flot humain se dilua dans la ville.

Sonia était déjà loin de ses compagnes, enfilant le labyrinthe des ruelles tortueuses, lorsqu'elle entendit derrière elle des pas précipités. Et, se retournant, elle se trouva nez à nez avec Jean-Paul Hibeau et sir Herbert. Elle esquissa un geste farouche et s'arrêta net.

Le baronnet s'inclinait devant elle.

« Mademoiselle, dit-il, ayez la bonté de me dire si vous reconnaissez en moi un certain Serge Narskine. »

L'étudiante fronça les sourcils et dirigea vers l'étranger les étangs clairs de ses yeux. Presque aussitôt ses traits se détendirent.

« Non, monsieur, murmura-t-elle avec quelque timidité. Je ne vous connais pas, bien que ce Narskine vous ressemble, comme un frère. Mais vraiment je suis obsédée… »

Elle lançait à Hibeau un coup d'œil plein de reproches.

« Je suis désolé de vous importuner, reprit Froggie. Soyez assez bonne pour m'accorder un moment d'entretien. Connaissez-vous quelque lieu discret ou vous puissiez me parler sans crainte ? »

Sonia réfléchit. L'air de noblesse et d'autorité du baronnet lui inspirait confiance.

« Il y a ici près, dit-elle, un jardin désert à cette heure.

— Nous vous suivons, mademoiselle. »

L'étudiante les conduisait dans un parc urbain où les moineaux se querellaient sur le tapis vert des pelouses.

Froggie lui désigna un banc où elle s'assit. Les deux hommes restèrent debout.

« Et maintenant, sous la sauvegarde de mon honneur, dites-moi ce que vous savez de Serge Narskine. »

Sonia s'attendait à cette question que le peintre lui avait déjà posée. Son visage se contracta douloureusement.

« Je n'ai rien à cacher, dit-elle. Que peut contre cet homme la haine d'une pauvre fille seule ? Mais je ne sais ni qui il est, ni d'où il venait lorsqu'il se présenta, il y a deux ans, pour occuper une partie de notre appartement. Car vous n'ignorez pas que la commission de recensement n'accorde à chaque citoyen qu'un logement de seize *archines*. Le surplus est concédé à un autre locataire.

— Je sais.

— Ce voisinage forcé ne nous occasionna, il faut l'avouer, qu'un minimum d'incommodité. Serge Alexiévitch – ainsi prétendit se nommer le nouveau locataire – prenait ses repas au dehors et se montrait distant, occupé à un atelier de mécanique aux heures ouvrables et étudiant, le reste du temps, dans sa chambre. Bientôt il parut fréquenter assidûment le soviet de son métier et y acquit rapidement de l'autorité, grâce à ses inventions.

— Ah ! c'était un inventeur ?

— Oui. Un savant remarquable, disait-on. Mon père, officier retiré, prit plaisir à s'entretenir avec lui, bien qu'il estimât plus son intelligence que son caractère, car le mécanicien ne cachait pas une ambition sans frein et un attachement fanatique pour la plus outrancière des politiques.

— Un arriviste.

— Oui, un de ceux pour qui les révolutions sont un moyen d'atteindre à je ne sais quelle puissance occulte. Un intrigant, un envieux, et, j'en ai depuis acquis la conviction, un délateur. »

Sir Herbert respirait avec peine. Sa voix s'étrangla.

« Si savant qu'il fût, demanda-t-il, n'usait-il point de façons de parler incorrectes ? »

Sonia regarda le baronet avec curiosité.

« Il parlait le russe avec un accent particulier. La Russie et grande et groupe bien des peuples divers. Mon père l'estimait originaire d'une province éloignée, ou peut-être naturalisé. Les révolutions attirent de loin les ambitieux et les partisans du bouleversement.

— Votre père était-il mêlé au mouvement politique ? Ne manifestait-il pas une opinion quelconque ?

— Ceci est hors de la question, fit vivement l'étudiante. D'ailleurs mon père ne se confiait pas ordinairement à sa fille. Il tempérait de tendresse une rigidité toute militaire et m'avait élevée comme un soldat. Mais pourquoi ne pas vous dire que, jusqu'à sa mort, il me fit prier tous les soirs pour le dernier tsar et sa famille ?

— Il était fidèle au souvenir.

— Oui. Et lorsqu'il s'absentait, il ne manquait pas de me dire en m'embrassant avec plus de tendresse : « N'oublie pas ta prière, enfant. Que dieu pardonne aux morts et protège les vivants ! »

— Il disait cela ? … Et il s'absentait souvent ?

— Quelquefois. Et je ne sus jamais où il allait ainsi, jusqu'au jour où… »

Les lèvres de la jeune fille tremblèrent !

« Jusqu'au jour où… ? s'écrièrent à la fois Jean-Paul et sir Herbert.

— … On le trouva mort sur la voie du chemin de fer entre Chatki et Arzamass.

— Assassiné ?

— Un train était passé sur son corps. L'enquête conclut à un accident. »

Sonia couvrit son visage de ses mains.

« Je vous demande pardon, mademoiselle, d'avoir ravivé une si grande douleur. Je ne voulais vous parler que de Serge Narskine.

— Hélas ! monsieur, vos questions ne se sont pas égarées. Je ne puis m'empêcher de penser à mon père en pensant à son assassin. »

Sir Herbert chancela.

« Vous devez vous tromper, balbutia-t-il. Vous n'avez pas la preuve de cela.

— Merci, monsieur, de vous intéresser à mon malheur jusqu'à ce point, fit Sonia avec étonnement. Non, je n'ai pas la preuve qui convaincrait des juges, à supposer qu'il y eût des juges à Moscou. Mais des coïncidences… L'attitude de cet homme…

— Vous voulez dire, intervint Jean-Paul, qu'au jour fatal, Narskine fit lui-même une absence inexpliquée, contraire à ses habitudes ; qu'il avait précédemment tenu ou qu'il tint depuis des discours… Enfin votre aversion naturelle ne vous égare-t-elle pas ?

— Faut-il donc vous confier, dit âprement la jeune fille, que rentrant chez moi après avoir été reconnaître les restes défigurés de mon malheureux père, je surpris ce misérable dans la chambre même du mort, crochetant les meubles, fouillant les papiers ?

— Et vous n'avez pas appelé ? Et vous n'avez pas porté plainte ? »

Sonia haussa les épaules.

« Vous croyez-vous en Angleterre ou en France ? Mon entrée ne troubla pas le cynique cambrioleur. Il me regarda froidement et, comme je l'accablais d'injures, comme je me précipitais sur lui, il ne fit même pas le geste de se défendre, mais me montra un ordre de perquisition. « Sonia Strogoff, me dit-il, j'accomplis ici un devoir civique. Vous appartenez à une famille justement suspecte et je ne vous conseille pas d'attirer l'attention sur votre deuil. »

— L'infâme ! » cracha le baronnet.

Ils marchèrent tous trois dans le jardin. Un silence lourd pesait entre eux.

« Qu'est devenu Serge Narskine ? demanda sir Herbert de nouveau impassible.

— Il quitta la maison aussitôt après cet événement. Il y a six mois. On m'a dit qu'il avait obtenu des pouvoirs publics une retraite pour s'y consacrer à des recherches scientifiques. Je ne l'ai plus rencontré et je tâche d'oublier. Mais en vous voyant sur la Tverskaïa, j'ai eu un coup au cœur. Vous lui ressemblez d'une façon effrayante. »

Jean-Paul Hibeau regardait fixement le sable de l'allée.

« Serge Narskine est à Kazan, affirma-t-il.

— À Kazan ? s'étonna le baronnet. Qui vous a dit cela ?

— Je l'ai lu sur le mémorandum de ce journaliste, monsieur Lazare Puycassou. »

Sonia Strogoff, comme prise d'un éblouissement, passa sa main sur son front.

« À Kazan ? murmura-t-elle. Ces deux stations entre lesquelles mon père fut trouvé mort, Arzamass et Chatki, sont sur la ligne de Kazan. Mon père allait-il donc à Kazan ou en revenait-il ? »

Jean-Paul et sir Herbert échangèrent un regard. Ils se comprenaient.

Puis Froggie marcha droit à la jeune fille et lui mit ses deux mains sur les épaules. Il l'avait en face de lui, les yeux dans les yeux. Comme fascinée, Sonia fixait sur l'étranger ses prunelles d'eau claire.

« Ma petite enfant, dit sir Herbert, vous m'avez dit que votre père vous avait élevée comme un soldat. Vous sentez-vous une âme de soldat ? Pouvez-vous porter l'honneur d'un soldat ?

— Mon père et mon grand-père se nommaient tous les deux Michel Strogoff, monsieur, répondit-elle simplement. Vous connaissez l'histoire de mon grand-père…

— C'est plus que de l'histoire, Sonia Mikhaïlevna, c'est de l'épopée. L'épopée du dévouement et de l'audace. Mais l'audace et le dévouement de votre père, plus obscurs, ont eu la même beauté. Noblesse oblige, Sonia, et la dernière-née de votre famille n'a pas pu dégénérer.

— Je ne saisis pas tout le sens de vos paroles. Mon père…

— Votre père est mort victime de son dévouement à ses anciens maîtres. Peut-être un jour les historiens pourront-ils écrire que, dans le désordre d'une révolution, il arracha au massacre la dernière fleur d'une tige auguste, la dernière descendante de Pierre le grand et qu'il la garda cachée durant la tourmente. Présentement, il y a quatre personnes au monde à savoir cela. Nous trois qui sommes ici, et… le traître qui a pris auprès de la princesse Tatiana la place de votre père assassiné, après lui avoir dérobé son secret. Comprenez-vous maintenant ? »

Les genoux de Sonia tremblèrent. Elle joignit les mains.

« Oh ! monsieur, dit-elle. Vous allez à Kazan, n'est-ce pas ? Pour dieu ! emmenez-moi. Je suis soldat, je vous promets que je servirai en soldat.

Le couvent de la mère de dieu

Dans l'air transparent de la belle journée, une grosse cloche jeta un cri de bronze. Et ce fut un signal auquel obéirent toutes les clochettes du couvent. Les cent clochetons des chapelles bavardèrent à la fois, allègres, à l'entour du clocher central, tout comme des poussins que la mère poule conduit au grain.

Et le saint refuge parut élever dans la lumière, ainsi qu'une offrande de fruits mystiques, ses coupoles bulbeuses, frottées de verts, de rouges et d'ors, liées de chaînes miroitantes et sommées de croix, sur l'assiette de ses murailles crénelées.

Les jardins recueillis, pleins de parfums et d'abeilles, descendaient en pente douce jusqu'au large ruban d'acier de la Volga. Et il y avait deux moinillons en robe de bure qui pillaient les rosiers.

« Les bons pères ne sont pas mal installés, claironna monsieur Lazare Puycassou. On consentirait à s'enfermer ici, à condition qu'il y eût une bonne cave. Qu'en pensez-vous, baron ?

— Kholossal ! » approuva le puissant et débonnaire baron Otto de Lilienthal.

Le moine qui les conduisait émit un petit rire de pure amabilité, car il ne comprenait que le russe.

Mais un moine n'a pas besoin de beaucoup de mots pour introduire des touristes et recueillir leurs offrandes ; et, depuis la révolution, les sanctuaires qui furent exceptionnellement respectés pour ménager l'indéracinable dévotion populaire, reconnaissent cette tolérance en s'ouvrant aux visites.

À la mimique des deux étrangers, le frère portier s'était contenté de répondre par un sourire et par des phrases énigmatiques où le mot de *starets* revenait souvent.

« *Starets ?* avait dit monsieur Puycassou en feuilletant un guide de poche. Ah ! j'y suis, le *starets*, c'est l'abbé. Laissons-nous donc mener au vénérable *starets* qui, sans doute, comme tous les Russes cultivés, entend le français ou tout au moins l'allemand. »

On les menait au *starets*, par les jardins.

Puis le moine les introduisit dans un parloir voûté, tout doré de mosaïques, leur montra d'un geste onctueux des icônes enfumées devant lesquelles veillaient des lampes, s'inclina lui-même longuement devant elles et disparut.

Presque aussitôt une porte s'ouvrit, livrant passage à un vieillard à barbe blanche.

L'abbé traça dans l'air le signe de la bénédiction. Les deux hommes saluèrent respectueusement. Et le baron Otto releva le premier la tête.

« *Father, spricht deutsch ?* demanda-t-il avec quelque empressement comme si, devant ce dignitaire ecclésiastique, il jugeait nécessaire de prendre le pas sur son roturier compagnon.

— *Ya, mein herr* », répondit le vieux moine avec un sourire bénin.

Une conversation s'engagea entre le *starets* et le géant. Ils débitaient alternativement, comme une psalmodie, des phrases longues d'une aune, coupées d'interjections gutturales, à la grande impatience de monsieur Lazare Puycassou qui n'y entendait goutte.

Le reporter, n'y tenant plus, tira son compagnon par la manche.

« Hé ! hé ! baron, n'oubliez pas que je suis là. Que diable vous racontez-vous tous les deux ?

— Des bolitesses, fit Lilienthal avec son rude accent tudesque. Le révérend m'infite à fisiter la sainte imache.

— Quelle sainte image ?

— Celle de la vierge miraculeuse de Kazan, monsieur, dit le vieillard en excellent français.

— À la bonne heure, mon père, je vous entends mieux. Permettez-moi… Je suis journaliste, oui. Mon métier est de tout voir et de tout dire. Ainsi vous avez une image qui fait des miracles ? C'est très intéressant.

— La protection du seigneur est toujours sur ses fidèles, monsieur. Il fait servir à leur salut les joies et les tribulations et rien n'arrive que par sa volonté.

— Les tribulations, parbleu ! vous devez en savoir quelque chose par ces temps malheureux ! Je me demande ce que va devenir l'Église russe.

— Ce qu'il plaira au ciel.

— Vous a-t-on accordé au moins un certain… heu ! un certain *modus vivendi*, je veux dire un moyen d'existence, quelque chose comme un statut ? Quel genre de rapports entretenez-vous avec le gouvernement ?

— Nous rendons à César ce qui est à César et à dieu ce qui est à dieu.

— Hum ! fit monsieur Lazare Puycassou un peu décontenancé, vous êtes un prudent diplomate, mon père, et vos propos sont bien réservés.

— Notre seigneur nous a dit : « Confessez votre foi dans le père et ne vous occupez pas de ce que vous aurez à dire. Le père vous inspirera. »

Il tendait la main avec bienveillance pour donner congé. Puycassou la prit et la serra. Otto fit de même avec des grognements respectueux.

« Je vais vous donner quelqu'un pour vous guider dans la sainte retraite, messieurs. La bénédiction soit sur vous !

— Cela n'est pas de refus, mon père, et je dépose à vos pieds mes remerciements, dit le rédacteur à *la République du Midi*. Plairait-il aussi à votre révérence de nous mettre en communication avec un habitant de ce monastère, un certain monsieur Serge Narskine qui m'a été indiqué comme un informateur précieux ? »

Le vieux moine fronça imperceptiblement les sourcils et mit quelque temps à répondre.

« Ceci sort de mes attributions, dit-il enfin. L'enceinte du monastère est vaste et, avec la permission de dieu, une partie en a été sécularisée depuis plusieurs années. Serge Alexiévitch n'est qu'un hôte occupé de sciences profanes, habitant isolément une demeure écartée dans la partie de l'enceinte qui avoisine le fleuve. L'étude, comme la prière, veut la solitude et le recueillement. Je connais peu Serge Alexiévitch. Mais je puis vous faire indiquer son logis. »

Il agita une clochette. Un frère parut à qui il dit quelques mots à voix basse. Muet, le religieux fit signe aux deux visiteurs de le suivre.

Ils parcoururent à nouveau les jardins, longèrent les cloîtres silencieux, des tours massives, de vastes communs qui semblaient abandonnés depuis le Moyen-Âge.

« Ces couvents sont des forteresses grandes comme des villes, s'écriait monsieur Lazare Puycassou. N'est-ce pas, baron ?

— *Ya, ya !* répondait le colosse revenu à son rôle d'ombre énorme et approbatrice.

— Le révérend n'est pas causeur. Mais je connais mon métier. Savoir interpréter même le silence, tout est là. Vous dites, baron ?

— Rien.

— Je croyais… Voyez-vous, de cette conversation, je tirerai un article sensationnel de deux colonnes sur les rapports de l'église russe avec l'État. Hein ?

— Deux golonnes, *ya !*

— Naturellement. Les interviews, c'est toujours ainsi qu'on les fait.

— Ah ! ah !

— Oui… Bon ! notre guide s'arrête. C'est sans doute ici qu'habite ce Narskine ? Un ermitage, un véritable ermitage. »

Le moine salua et tourna le dos. Les deux visiteurs se trouvaient devant une petite porte garnie de gros clous et percée d'un judas. De très vieux arbres répandaient une ombre opaque sur un grand mur aveugle. On pouvait entendre de là le chant des haleurs sur la berge du fleuve.

Puycassou tira sur un anneau rouillé et fit sonner une cloche au timbre fêlé. Il y eut un bruit de pas derrière le mur et le judas s'ouvrit avec précaution.

« Monsieur… euh ! … le camarade Serge Narskine ?

— Que lui voulez-vous ?

— Je suis monsieur Lazare Puycassou, journaliste. J'ai une lettre d'introduction.

— Donnez. »

Le reporter attira son portefeuille, prit une lettre dont il fit un rouleau et la glissa par la grille du judas qui se referma.

« Oh ! oh ! la confiance ne règne pas. »

Mais un verrou fut tiré et la porte s'ouvrit. Un homme encore jeune, grave, la face rasée et vêtu d'une robe de moine, se montra. Il avait l'air méfiant et préoccupé.

« Je suis Serge Narskine ! Lequel de vous deux ?… »

Monsieur Lazare Puycassou ouvrit la bouche et ne la referma pas tout de suite. Il examinait l'homme avec une attention singulière.

« Je vous demande pardon, dit-il. Puycassou, c'est moi. Et voici mon ombre, le baron Otto de Lilienthal… sans importance.

— Oh ! fit le géant, pourpre.

— Oui, oui. Un ami. Nous visitons la Russie nouvelle avec l'assentiment du gouvernement, enquêtant sur l'administration, les mœurs et la condition des personnes, pour en informer les lecteurs d'un grand journal.

— Mais je ne comprends pas bien… Je vis très solitaire et ne suis nullement qualifié pour…

— Vous vivez dans un couvent et l'on m'a confié en haut lieu que vous exerciez, indépendamment de vos autres occupations, un certain contrôle officiel ou officieux. Vous m'êtes désigné comme l'homme le mieux au courant des questions ecclésiastiques dans la province de Kazan. »

Serge Narskine eut un mouvement d'humeur.

« C'est me donner trop d'importance, dit-il. Si j'ai accepté les fonctions que vous dites, c'est qu'elles me fournissaient le prétexte d'une retraite favorable à des recherches d'un tout autre genre. Je ne m'accommoderais pas de recevoir des questionneurs importuns. »

Le sourire s'éteignit sur les lèvres de monsieur Puycassou. Il fit un mouvement de recul que le baron imita.

Narskine se mordit les lèvres et parut, réfléchir.

« Enfin, entrez, camarades, et faites vite. »

Les deux hommes, le petit et le grand, pénétraient dans un jardinet en terrasse ouvert sur la Volga. Machinalement ils se dirigeaient vers la maison, un vieux nid de corbeaux avec des restes de mâchicoulis et une échauguette. Narskine les arrêta.

« Nous sommes bien ici pour causer, dit-il, en désignant un banc de pierre. Prenez une cigarette. Vous avez un carnet, un crayon ? Je vais vous dicter rapidement ce qui vous intéresse. »

Rapidement, avec la netteté d'un homme de science, Narskine parlait et Puycassou, intimidé par cet accueil sans aménité, prenait des notes. Le baron Otto semblait une statue de pierre. De temps en temps, le reporter levait les yeux de son papier, glissait un mot, une remarque, une objection. Visiblement, le visage froid et inamical de Narskine l'intéressait comme un souvenir, lui donnait des distractions.

« Où donc, pensait-il, ai-je rencontré cet homme-là ? » Et tout à coup, coupant court aux explications du savant, il s'écria :

« Ah ! j'y suis !… Excusez-moi, camarade. Je me demandais où je vous avais déjà vu. Ce n'était qu'une ressemblance – oh ! mais frappante ! – avec un Anglais, un certain Froggie. Herbert Froggie, parbleu ! Vous vous rappelez, baron ?

— Froggie ? fit vaguement l'Autrichien.

— Non, vous ne vous rappelez pas. Vous étiez ivre.

— Oh ! oh ! »

Brusquement Narskine s'était levé. Ses yeux jetèrent une lueur d'acier qui s'éteignit aussitôt.

« Vous avez été en Angleterre, camarade ? demanda-t-il avec une négligence affectée.

— Jamais de la vie ! Cet Herbert Froggie est à Moscou. Du moins y était-il mardi soir. Un jeune homme, un dessinateur de talent, ma foi ! l'accompagnait. »

Narskine se mordit la lèvre d'un air méditatif.

« Camarade, dit-il, le soir descend et mes instants sont comptés. Vous retournez sans doute à Kazan pour la nuit. Adieu. »

Nerveusement, il ouvrit une porte donnant directement sur le chemin de halage et mit les deux hommes dehors.

« Hé bien, baron, murmura monsieur Lazare Puycassou tout interloqué. Il n'est pas aimable, le frère !

— Énorme ! grogna Lilienthal.

— Mais quel article pour *la République du Midi !* C'est égal, le camarade Narskine aurait pu nous remettre dans notre chemin. »

Le reporter s'orientait. La vue s'étendait sur le cours majestueux de la Volga et sur les murailles du couvent-forteresse, dont la demeure de Narskine formait un saillant à l'écart des autres bâtiments. En suivant à pied le cours de l'eau, on pouvait regagner la ville, distante de trois ou quatre verstes.

Un canot automobile peint de couleur bleu tendre et portant son nom – *Hydra* – inscrit en bleu plus foncé sur les deux joues de son étrave, était attaché à la berge. C'était une embarcation exiguë, mais néanmoins confortable, avec un petit *roof* aménagé pour servir d'abri à plusieurs personnes.

« Dommage qu'on ne puisse utiliser ce diminutif de yacht, dit le Marseillais. Un joujou de riche. Décidément la révolution n'a pas fait disparaître l'inégalité des fortunes. Vous venez, Otto, *pedibus cum jambis ?*

Otto fit un geste de dénégation têtue.

« Et la Sainte-Imache ! objecta-t-il.

— C'est, vrai. Nous n'avons pas vu l'icône aux miracles.

Eh bien, allons la voir, nous avons le temps. »

…Les deux inséparables rentrèrent à Kazan à nuit close. Puycassou n'était pas fâché de s'être tant attardé : il avait pu contempler, à la lueur des lampes huileuses, un peuple agenouillé devant la vieille icône. Les révolutions, comme des tempêtes, ne labourent qu'en surface la mer profonde des âmes. Elles changent les institutions et les mœurs, mais ne modifient guère les âmes.

C'est en faisant ces réflexions que le petit homme, suivi de son gigantesque acolyte, pénétra dans le hall de l'hôtel. Et tout aussitôt il lui échappa une exclamation joyeuse.

De nouveaux arrivants étaient là, portant des bagages légers. Deux hommes, une jeune fille.

« Ah ! ça, c'est une bonne surprise ! Monsieur Hibeau… Monsieur Froggie… Madame, excusez-moi, j'ai bien l'honneur… Figurez-vous, monsieur Froggie, que j'avais le pressentiment de vous rencontrer. Je viens de m'entretenir avec un camarade assez bourru, un certain Serge Narskine qui est votre portrait tout craché, l'amabilité en moins.

Sir Herbert saisit la main du reporter et la serra nerveusement.

« Vous l'avez vu ? Où ? Quand ?

— Au monastère de la mère de dieu, à trois verstes d'ici, il y a quelques heures… J'ai été tellement estomaqué de la ressemblance que je lui en ai fait la remarque.

— Vous avez prononcé mon nom, malheureux ? Vous avez dit que j'étais en Russie ?

— Allons ! bon ! … Il ne fallait pas ?

— C'est fini… murmura le baronnet. Nous arrivons trop tard.

— Satané bavard ! s'écria Jean-Paul Hibeau avec fureur.

— Mais, messieurs, geignit le Marseillais, comment comprendrais-je vos énigmes ? »

Hibeau et lui parlaient à la fois et ne s'écoutaient pas. Sir Herbert avait l'air accablé. Sonia était toute pâle. Le baron Otto avait disparu. Il revint au bout d'un instant.

« Une foiture, dit-il, ch'ai arrêté une foiture. Allons ! allons ! »

Monsieur Lazare Puycassou jeta sur le géant un regard admiratif.

« Baron Otto de Lilienthal, dit-il, auriez-vous de l'esprit ? »

L'aire du vautour

La voiture roula longuement sur le chemin de halage et s'arrêta aux murs du couvent. L'*izvochtchik,* croyant obéir aux caprices de fêtards nocturnes, se retourna avec quelque inquiétude et vit luire le canon d'un revolver. Sonia Strogoff, froide, le visait.

« Vite, ôte ton manteau, camarade, et pas un mot, pas un cri, pas un geste. »

Les quatre hommes étaient descendus en silence. Le cocher obéit.

« Veuillez, messieurs, lui attacher solidement les pieds et les mains, » continua la jeune fille avec autorité.

En un clin d'œil, des mouchoirs roulés serrèrent les chevilles, les genoux et les poignets de l'automédon et s'appliquèrent solidement sur sa bouche.

« Cela suffit-il ? demanda Jean-Paul.

— Oui. Déposez-le le long du mur. Il sera raisonnable. »

Et se penchant sur le bonhomme ainsi ligoté, elle ajouta en russe :

« Dors jusqu'à demain matin, petit frère. Il ne te sera pas fait de mal et les nuits sont tièdes. Mais rappelle-toi que, par le temps qui court, il est avantageux d'être aveugle et sourd. Affaire de police. Ça ne te regarde pas. »

Elle s'éloignait avec ses compagnons. Le vieux logis de Serge Narskine montra sa silhouette médiévale, anachroniquement surmontée d'une antenne de T.S.F.

« C'est ici, souffla monsieur Puycassou. Votre intention est-elle donc de violer ce domicile ? »

Aucune lumière ne paraissait aux fenêtres. La maison dormait.

« Monsieur, répondit sir Herbert à voix basse, l'heure est trop brève pour qu'on vous donne des explications. Il s'agit de protéger une existence précieuse ; mais je ne voudrais pas engager votre responsabilité dans l'aventure. Retirez-vous si vous le voulez. Je vous préviens que nous allons enfoncer cette porte ou escalader cette muraille. »

Puycassou reculait. Le baron Otto poussa un grognement joyeux et appuya de toute sa force contre le vantail. La porte n'était fermée qu'au pêne. Elle céda.

« La place est bien mal défendue », murmura Jean-Paul en pénétrant dans le jardinet.

Le baronnet ne prononça pas une parole. Il se ruait vers l'entrée de la maison. Elle était ouverte.

« Prenez garde ! fit le reporter qui se décidait à suivre le mouvement. Il y a aussi une issue du côté des jardins du monastère. Ah ! elle est verrouillée. J'en emporte la clef ; personne n'entrera ni ne sortira de ce côté. »

Sir Herbert tâtait les marches d'un escalier de pierre. Il monta, Hibeau après lui, et Sonia qui tenait toujours son revolver. Le baron et Puycassou demeurèrent au rez-de-chaussée. À l'intérieur de la maison, les ténèbres étaient étouffantes. Jean-Paul fit craquer une allumette. Sur le palier, plusieurs ouvertures bâillaient. Pas une n'était fermée.

On pénétra au hasard dans une pièce. Une seconde allumette pétilla et, à sa courte lueur, le baronnet aperçut un commutateur électrique que son doigt pressa. Aussitôt la salle fut inondée de lumière.

Sauf un coffre, une chaise et un lit de camp, elle ne contenait pas de meubles, mais d'anciennes boiseries en recouvraient les murs, et un fouillis d'objets qui s'amoncelaient dans les encoignures rappela à Hibeau le désordre savant de sa cabine de *la Gipsy.* Un poêle de faïence était encastré dans l'une des parois. Cette chambre d'étudiant et d'ascète prenait jour sur le fleuve par une étroite fenêtre.

Elle communiquait directement avec une autre pièce, également pourvue de l'éclairage électrique, dont la vue arracha à Hibeau une exclamation sourde.

« La bibliothèque ! la pendule Empire ! »

Oui, tout était bien là identique à ce que la vision lui avait révélé tandis que le yacht naviguait au large de Vlieland, au sortir du Zuyderzee. La pendule battait les secondes comme un petit cœur paisible. Les livres tapissaient les murailles jusqu'au plafond. Ce meuble qu'il avait entrevu, à demi caché par la femme blonde, était bien un poste de T.S.F. singulièrement perfectionné pour l'émission, dont le volumineux mécanisme, dans un cadre vaste comme une grande armoire, occupait cette partie de la pièce qui, l'autre fois, était restée en dehors de son champ visuel, non loin d'un panneau de tapisserie.

Jean-Paul passa sa main sur ses yeux.

« Je revis un rêve, dit-il. Il me semble que si je soulevais cette tapisserie, je trouverais de l'autre côté ma petite chambre de *la Gipsy* avec son lit bas, son plafonnier et ses cuirs cordouans. L'impression est étrange… La femme blonde était là. L'homme qui vous ressemblait se tenait dans la pénombre de la porte, là où vous êtes présentement ; sir Herbert… Oh ! Oh ! regardez, sur le tapis… cette robe de chambre de laine brune que je comparais à une bure monastique… Il en était revêtu. »

Froggie ramassa le vêtement.

« C'est bien une robe de moine, murmura-t-il. Vivant dans un monastère, il en portait le costume. Mais hâtons-nous !

— Vous croyez, sir Herbert, que… votre frère est encore dans la maison ?

— Non. À moins qu'il ne nous épie d'une cachette. Averti ce soir de ma présence en Russie, il sait à n'en pouvoir douter que c'est lui que je cherche, que je suis prêt à remuer ciel et terre pour le découvrir. Il n'a pas dû perdre une minute pour déjouer ma perspicacité.

— Eh ! qu'il vous croie à sa recherche, cela est plausible, car vous n'êtes pas venu sans motif sérieux dans ce pays inhospitalier dont les touristes ont perdu le chemin. Mais pourquoi vous craindrait-il tant ? Il ignore que…

— En êtes-vous sûr ? Et même s'il ignore la violation de son secret, ce secret est trop lourd pour qu'il espère me le dérober quand je l'aurai rejoint. Il connaît mon culte pour… celle que vous savez et il me hait à cause de ce culte même.

— S'il s'est enfui…

— Mais Elle, mon ami, Elle… C'est horrible ! Elle qu'une main pieuse avait cachée ici, sans doute avec la craintive complicité des moines ! Elle dont il sut s'emparer par un meurtre ! Elle dont il se fit le geôlier en renonçant à toutes ses autres ambitions. Elle qui agonise peut-être derrière l'une de ces murailles ! »

Un petit bruit fit tressaillir les deux hommes. Sonia s'était agenouillée sur le tapis et priait.

À ce moment, un rugissement monta dans la cage de l'escalier.

Jean-Paul se précipita, terrifié.

« Qu'y a-t-il ?

— Un cadavre ! hurlait monsieur Puycassou. »

Déments, Froggie, Hibeau et la jeune fille descendirent.

Tandis qu'ils visitaient l'étage supérieur, le reporter et le baron Otto avaient inventorié le rez-de-chaussée. Dans une sorte d'office attenant à la cuisine, ils regardaient avec terreur le corps étendu d'une femme.

Hagard, le baronnet se pencha, découvrit le visage.

C'était celui d'une servante âgée, la gorge ouverte.

Froggie se releva avec un calme affreux.

« Un témoin compromettant dont on a clos les lèvres, dit-il d'une voix sans timbre. Fouillons tous les recoins de la maison, mes amis ; la cave, les combles, les placards. »

Les cinq nocturnes visiteurs se dispersèrent, ouvrant les portes, sondant les murs, et se retrouvèrent réunis dans la bibliothèque. Un silence désespéré régna.

« Le logis est exigu, dit enfin Jean-Paul Hibeau, et nous n'avons vu, à part cette pièce-là, qu'une chambre habitable. Pourtant, s'il y avait ici une femme prisonnière, où donc serait son appartement ?

— Une femme prisonnière ? » s'écrièrent à la fois Otto de Lilienthal et Lazare Puycassou.

Sir Herbert alla droit à eux.

« Vous êtes gentilhomme et vous avez servi l'une des plus vieilles monarchies de l'Europe, baron de Lilienthal ; et vous, monsieur, vous êtes Français. Il suffit ! On peut se fier à votre loyauté. Celle que nous sommes venus chercher ici est son altesse impériale la grande-duchesse Tatiana Romanoff. »

Une grande stupeur suivit cette déclaration. Puis mes recherches furent reprises avec plus de fièvre.

Tout à coup Sonia fit un signe du doigt.

« Il y a une porte là », affirma-t-elle en montrant la tapisserie.

Un examen attentif faisait en effet apercevoir aux marges de l'étoffe une mince rainure. Le baron saisit un tisonnier, fit des pesées et le panneau se déplaça.

Une douce lueur de veilleuse, devant une icône, éclairait une petite chambre simplement, quoique gracieusement meublée ; le lieu sacré où une jeune fille avait prié, avait pleuré, avait dormi durant des années de claustration. Le lit n'était pas défait, mais quelque désordre attestait que cette chambre avait été quittée avec hâte. Il y régnait encore une odeur subtile et la petite lampe qui brûlait semblait attendre le retour de la recluse.

Devant le prie-dieu et sous l'icône, une tablette portait quelques photographies du dernier tsar, celle de l'impératrice, celle de ses enfants et aussi celle d'un homme âgé, au visage énergique et bon.

« Mon père ! mon pauvre père ! s'écria Sonia Strogoff avec une indicible émotion.

— Les martyrs qui, de là-haut, veillent sur cet ange, ceux qu'elle priait dans sa détresse », murmura sir Herbert qui pleurait.

Monsieur Lazare Puycassou eut une quinte de toux et se retourna. Pour se donner contenance, il montrait à Jean-Paul Hibeau deux solides verrous à la porte.

« D'incorruptibles gardiens, dit-il. Personne n'entrait ici sans permission et si la princesse en est sortie, ce fut par sa volonté. »

Le peintre ne répondit pas. Il entra dans la bibliothèque et se mit à examiner les appareils avec une préoccupation visible.

Sir Herbert reprit son sang-froid et respira.

« Il ne l'a pas tuée, pensa-t-il tout haut. Il l'a enlevée. »

On entendit un grognement du baron Otto et l'on s'aperçut qu'il descendait rapidement l'escalier.

« J'apprécie de plus en plus mon robuste camarade, dit monsieur Lazare Puycassou. Il parle rarement, mais il est plus intelligent qu'on ne le croirait. Où a-t-il bien pu aller ? »

Le pas pesant du baron retentit sur les degrés. Il remontait, portant une écharpe de femme.

« Le ganot barti ! fit-il laconiquement. Sur la perche, ça !

— Le canot est parti ? Vous avez trouvé ce vêtement sur la berge ?

— *Ya, ya !*

— Quel est ce canot ? demanda Froggie.

— Un assez fort bateau automobile, peint en bleu… *l'Hydra.* Le ravisseur et sa proie filent sur les eaux de la Volga.

— C'est le plus sûr moyen de fuite, en effet, intervint Sonia, et le seul qui permette de faire rapidement et assez secrètement de très longs parcours. On trouverait difficilement une auto dans toute la Russie soviétique, j'entends à l'usage des particuliers. Et les chemins de fer sont remplis d'oreilles et d'yeux dévoués au Guépéou. L'homme qui emmène Tatiana Nicolaïevna est tout aussi menacé par la police que par nous-mêmes. Comment faire traverser la Russie à une aussi compromettante prisonnière ? »

Sir Herbert fronçait les sourcils.

« De quel côté croyez-vous qu'il l'ait emmenée ?

— Sûrement vers le Sud. S'il remontait le fleuve, où irait-il ? Vers Nijni-Novgorod, vers Iaroslav qui sont presque des faubourgs de Moscou. Tandis qu'en le descendant, outre que le courant augmente la rapidité de sa fuite, il a la chance d'atteindre des provinces où le pouvoir central se fait moins sentir, les steppes tatares, les montagnes caucasiennes. C'est un très long trajet, il faut des jours, mais, par-là, on sort tout de même, à la fin, de cette énorme et inquiétante Russie.

— Vous avez raison. C'est par là que nous irons, décida Froggie qui, depuis un moment, respirait avec peine, comme s'il y avait dans l'air une odeur suspecte.

— Et pardi ! nous en sommes, si l'on veut bien de nous, n'est-ce pas, cher baron ? s'écria monsieur Lazare Puycassou.

— *Ya, ya !*

Maintenant, sans y prêter beaucoup d'attention, chacun paraissait affecté par la singulière odeur de l'atmosphère. Mais Jean-Paul furetait.

« Sir Herbert, éclata-t-il, je crois que j'ai trouvé !

— Quoi donc ?

— L'appareil de la télévision ! »

Il montrait, dissimulé contre une des murailles, parmi des vitrines et des instruments de divers genres, un étroit cylindre de cuivre terminé en pavillon de trompette. Au fond, il y avait un petit globe de cristal.

Malgré son souci, le baronnet y jeta un regard.

« L'ampoule photoélectrique, en effet, murmura-t-il. »

Le peintre l'entraînait du côté opposé de la pièce. Là, des rayons de bibliothèque étaient interrompus pour laisser place, à un coffre d'acier bruni, auquel un organisme bizarre était annexé, dans l'enveloppe d'un voile de soie.

Hibeau arracha le voile.

« La chambre noire, l'objectif, les miroirs oscillants !

— Que nous importe ! » fit sir Herbert avec impatience en tournant le dos au jeune homme.

Mais celui-ci le tirait par le bras. Il le conduisit au petit meuble près de la pendule où l'on voyait les nids d'abeilles et les condensateurs gradués de la téléphonie.

« Comprenez-vous ? dit-il. La grande-duchesse était appuyée là, et c'est assurément en tourmentant l'un de ces boutons, de ces leviers, que… »

Lui-même manipulait au hasard les organes qu'il avait sous la main. Une exclamation soudaine échappa à tous ceux qui étaient là, à Froggie lui-même.

La bibliothèque s'était brusquement emplie d'une luminosité extraordinaire, fluidique.

« Ah ! vous avez touché la commande générale. Le poste fonctionne, dit comme malgré lui le baronnet.

— Comme il dut fonctionner sous les doigts de la princesse, s'exclama Jean-Paul ahuri. Quelle lumière ! Il fallait, sir Herbert, que votre frère, lors de l'odieuse scène, fût bien égaré par la passion, pour ne pas comprendre que son œuvre même le trahissait… et pour ne pas se précipiter sur l'indiscret appareil.

— Un reste de respect l'empêcha sans doute à ce moment-là d'écarter son altesse impériale. Et puis, il ne pensait pas que le message serait recueilli. Ce fut, en effet, un bien grand hasard et il n'est point au monde d'autre poste récepteur que celui de *la Gipsy…*

— Évidemment… Mais, au fait, un observateur placé en ce moment dans ma cabine de *la Gipsy* nous verrait et nous entendrait ! »

Froggie haussa les épaules.

« Nous n'avons pas de temps à perdre à ces réflexions. Comme votre cabine est constamment inhabitée, les ondes que nous envoyons là-bas n'y trouvent pas d'yeux ni d'oreilles. Et le capitaine Murray ne saura jamais combien je souhaiterais qu'il croisât entre les ports russes de l'Est et la Mer Noire…

— De la Mer Noire ?

— N'est-ce pas de ce côté-là que nous allons courir à la poursuite de mon frère ? »

Soudainement tous les yeux se levèrent, et la bibliothèque parut emplie de brouillard.

« Alerte ! C'est le feu !

— Le feu ? Vite ! vite !… Ah ! le misérable !… Nous sommes perdus ! »

Brusquement, des flammes coururent sur les livres de la bibliothèque. Le tapis flambait. La chambre de la princesse n'était qu'une fournaise. On se réfugia dans l'autre chambre à coucher qui était carrelée. Aussitôt le lit s'alluma comme une torche et les boiseries crépitèrent. Les acteurs de cette scène nocturne se précipitèrent par l'escalier dans la fumée ardente, à demi asphyxiés. Quand ils furent au jardin, la fumée sortait déjà par les vitres brisées des fenêtres.

« À la voiture, vite ! Nous n'avons pas une minute à perdre. Le tocsin va sonner ! »

Ils escaladèrent le fiacre dont le cheval broutait l'herbe de la berge. Sonia s'enveloppa du manteau du cocher et prit les rênes. L'attelage bondit le long du chemin de halage.

« Poussez ! poussez ! fouettez ! »

Quand on atteignit Kazan, il y avait une lueur rouge dans le ciel. Les cloches commençaient à sonner.

« Plus loin ! plus loin ! Au galop ! »

Par bonheur, le cheval était vigoureux. Il passa comme une trombe dans la ville ensoleillée et continua à courir sur la berge. Le danger le plus prochain étant écarté, Sonia le mit au trot et la course dura jusqu'à l'aube. Puis la jeune fille tourna vers un petit bois et arrêta. Les quatre hommes et Sonia se regardèrent. Ils étaient défigurés par l'effroi.

« Le feu fenian, murmura sir Herbert. Ce misérable, en partant, avait répandu sur les meubles une solution de phosphore dans du sulfure de carbone. Le liquide évaporé, le phosphore a pris feu. C'est le procédé des anciens insurgés d'Irlande…

— Ce qu'il y a de plus clair, gémit monsieur Lazare Puycassou, c'est que, selon l'apparence, les incendiaires, c'est nous. L'*izvochtchik* a déjà parlé. On est à nos trousses ! »

La course sur la berge

Cinq personnes en détresse dans un petit bois de bouleaux, à côté d'un méchant fiacre citadin dont le cheval exténué dormait debout !

La situation était désespérante. Il y eut un silence durant lequel chacun se torturait la cervelle.

« Quelle heure est-il et où sommes-nous ? demanda Lazare Puycassou.

— Deux heures quinze du matin, et nous ne sommes qu'à une quinzaine de verstes de Kazan, répondit lugubrement sir Herbert. Celui qui se fait appeler Serge Narskine est loin.

— Ces bateaux à pétrole sont rapides, murmura Jean-Paul Hibeau.

— Assez. Nous pouvons supposer à celui-ci, pour fixer nos calculs, une moyenne de vingt à vingt-deux verstes à l'heure. Et il y a au moins cinq heures qu'il est en marche. »

Puycassou éclata :

« Je vous trouve extraordinaires. Vous ne pensez qu'à ce bateau qui s'en va pendant que nous sommes assis dans l'herbe loin de tout moyen de transport, dans un pays où le chemin de fer est une rareté et où l'auto est chose inconnue. Mais avant de songer à cette folie de vouloir rattraper le bateau, veuillez donc considérer que nous allons être rattrapés, nous ! Notre sort est réglé. L'incendie, le cocher ficelé, notre fuite, tout nous accuse. À l'hôtel, au couvent, tout le monde a notre signalement. Il est bien question de poursuivre quand nous sommes indubitablement poursuivis ! »

Le silence retomba. Sonia le rompit.

« La situation n'est pas sans issue. Envisageons-la rapidement avec sang-froid. L'heure est encore très matinale. À Kazan, on dort. Nous avons traversé la ville en pleine nuit et notre passage sur les quais déserts n'a pas attiré l'attention. Avant de rechercher les causes de l'incendie, il a fallu qu'on l'éteigne. Rappelez-vous que, quand l'alarme a été donnée, nous étions déjà loin. Une enquête méthodique demande des heures et la matinée passera avant qu'on ait retrouvé notre piste. Un seul ennemi qui aille plus vite que les meilleurs chevaux : le télégraphe.

— Tout cela n'est pas dénué de sens, approuva le reporter avec quelque soulagement. Mais…

— Nous allons nous séparer, reprit la jeune fille avec autorité. Sir Herbert et monsieur Hibeau retourneront à Kazan.

— À Kazan ! Vous êtes folle ! …

— C'est le meilleur moyen de devancer l'accusation et d'égarer les recherches. La voiture est là et le cheval suffisamment reposé, la route déserte. Vous êtes les moins suspects. Il n'y a pas de témoins contre vous au monastère. L'*izvochtchik* ne saurait définir avec lucidité quel fut votre rôle et ne témoignera avec certitude que contre moi qui l'ai menacé, contre le baron qui l'a ficelé.

— Je ne vois pas bien encore… dit Jean-Paul.

— Attendez donc. Il faudra faire intervenir quelque comédie. Je vous laisse le soin d'imaginer comment vous fûtes attirés dans un guet-apens, comment vous fûtes réduits à l'impuissance, attachés, aveuglés. Vous allez avoir tout le temps de vous concerter. Avec des lanières déchirées au manteau du cocher, nous vous garrottons, nous vous bandons les yeux. Vous serez couchés dans la voiture, et le cheval, convenablement cinglé au départ, va vous ramener de lui-même à son écurie. Le tour est joué.

— C'est tout ? demanda Froggie en hochant la tête.

— Mais oui. Ah ! donnez-moi tout votre argent. J'en aurai du reste besoin. Vous avez le moyen d'en renouveler la provision ?

— Certes. La garantie de l'ambassade d'Angleterre à Moscou et…

— Pas de détails. Faisons vite. Et que votre déposition éloigne le plus possible les poursuites du chemin que nous allons suivre, tandis que vous serez là-bas. Que le télégraphe ne joue pas de ce côté. Répandez la certitude que les auteurs de l'agression ont pris le train pour Moscou, ce qui est fort plausible.

— Le plan est audacieux, mais je ne puis m'y prêter. Je dois poursuivre ce misérable…

— Le pourriez-vous en demeurant ici ? À Kazan, une fois libérés tous les deux par votre habileté, vous avez le chemin de fer qui vous conduira plus rapidement que tout autre moyen de locomotion sur un point choisi de la basse Volga où le bateau de Serge Alexiévitch ne sera pas encore parvenu. De Kazan à Astrakhan le fleuve parcourt environ 1 600 verstes. Pour une embarcation qui fait du vingt à l'heure, sans compter le temps perdu par les pannes et le ravitaillement en vivres et en pétrole, c'est un voyage de trois à quatre jours. Basez-vous là-dessus pour toucher le fleuve, suivant le temps dont vous disposerez, soit à Saratov, soit à Tsaritsyn, soit à Astrakhan même. Loin de vous retarder, mon plan vous fait gagner de nombreuses heures.

— Soit. Mais si nous sommes retenus plus que de raison à Kazan ? Si Narskine abandonne en cours de route la voie fluviale pour une autre voie ?

— Avec une compagne dont les traits, répandus par millions de photographies, sont connus par le moindre *moujik ?* Il s'en garderait bien ! Le fleuve est sa sauvegarde et le seul refuge contre d'inévitables indiscrétions. Il a plus d'embarras que nous et joue sa vie comme celle de sa captive. D'ailleurs, avec ou sans l'aide de ces deux messieurs, je le rattraperai, moi, ou je ne m'appelle pas Sonia Strogoff.

— Par quel moyen, mon dieu ? s'écria Jean-Paul.

— Je ne sais pas encore, mais, sur l'âme de mon père, je jure qu'avant une heure j'aurai trouvé.

— Ah ! Sonia ! vous disiez que vous étiez un soldat… Vous êtes un général ! »

La jeune fille sourit et tendit la main, non sans une émotion singulière, au jeune peintre…

« Adieu ! camarade, dit-elle. Et que le ciel nous soit en aide. Adieu aussi, sir Herbert, et fiez-vous à moi. »

Quelques instants après, le fiacre partait au petit trot dans la direction de Kazan, emportant les deux hommes dûment ficelés. Pensive, mélancolique, Sonia le regardait disparaître.

Alors elle se retourna vers ses deux derniers compagnons. Le baron Otto avait fermé les yeux. À cet homme placide, il manquait son compte de sommeil. Lui, il était bien un soldat, indifférent à tous les dangers, capable de dormir et de manger à toute heure sur le bord des routes.

Monsieur Lazare Puycassou n'était pas, à beaucoup près, aussi confiant.

« Votre conduite à notre égard est tout de même étrange, mademoiselle, fit-il d'un air grognon. Et je ne me félicite pas de l'aventure. Dans tout cela, nous sommes, le baron et moi, les plus innocents et nous voici plus compromis. En quel guêpier sommes-nous tombés pour nous être mêlés d'affaires qui ne sont pas les nôtres ! On se sert de nous et on nous abandonne…

— Vous êtes injuste, cher monsieur ; vous voyez bien que je ne vous abandonne pas. Je vous sauve, ou je me perds avec vous. Venez et réveillez votre ami. Vous êtes invités à une promenade matinale. »

Certes, en toute autre circonstance, ce natif de la vallée du Rhône, sensible à la poésie des choses comme tous ses compatriotes, eût goûté le charme de cette belle matinée. On s'éloignait du fleuve à travers des champs pleins d'épis blonds. Les alouettes vrillaient le ciel. La campagne exhalait la bonne odeur qui est sa muette prière du matin, l'encens qu'elle fait monter vers le trône de dieu en reconnaissance de sa fécondité.

Le baron Otto se mit à siffler.

« Vous êtes content, vous ? Ben, vous avez de la chance ! »

La jeune fille éclata d'un rire frais.

« Il a bien raison. Tenez, regardez là-bas entre les arbres, cette isba hospitalière. Il y a là du thé, du pain gris, du beurre et peut-être des choses plus précieuses encore. Écoutez la chanson des taureaux dans l'étable et le hennissement vigoureux du cheval. Le réconfort et la bénédiction nous attendent ici. »

On entra dans la cabane de bouleau, parmi l'effarement des canards et des poules.

« La paix soit avec toi, baba ! » dit Sonia à une vieille femme qui frottait ses yeux encore bouffis de sommeil.

— Et avec toi, de même, ma fille. »

À l'angle de la porte, il y avait une icône. La jeune Russe fit le signe de la croix et se recueillit. Sur un ordre muet, les deux hommes l'imitèrent.

« Je vois, ma mère, que ton foyer est béni, continua Sonia. Veux-tu donner le pain et le sel à des voyageurs ?

— C'est dieu qui envoie les hôtes, murmura pieusement la vieille. Voici l'aliment. Contentez-vous. »

Ils mangeaient en silence en arrosant le pain dur de bière aigre. Un homme âgé apparut qui venait de panser le bétail. Un parfum patriarcal régnait dans la demeure enfumée. Le *moujik* et l'étudiante se saluèrent gravement et bavardaient.

Bientôt, au ton de la conversation, les deux étrangers comprirent qu'un marché se débattait. Et puis Sonia sortit avec le paysan. On les entendit parler avec animation du côté des étables. Enfin la jeune fille revint, souriante.

« C'est quatre *tchervonetz* qu'il en coûte à sir Herbert, dit-elle, mais à ce prix-là on consent à atteler le cheval au *tarentass* et à nous conduire à Simbirsk. Près de cent verstes pour quarante roubles-or et la discrétion est par-dessus le marché. Le cheval abat ses soixante-dix verstes dans la journée. C'est un bon coureur. Nous serons là-bas avant minuit et le bonhomme y sait une auberge sûre.

— Ah ! ah ! je commence à croire que nous en sortirons, s'écria Puycassou que la nourriture avait disposé à considérer les choses sous un angle plus éclairé. Et qu'est-ce que c'est que Simbirsk ?

— Une assez grosse ville sur la Volga. Il y a de la pêche, du commerce, le chemin de fer.

— Vraiment ! le chemin de fer ?

— Oui. C'est là que nous nous quitterons si vous le voulez bien. On vous cherche du côté de Moscou : la voie est libre.

— Nous quitter ! Y pensez-vous ? Notre sort est désormais lié à votre cause.

— Vous l'avez pourtant dit : nos affaires ne vous regardent pas, et je n'ai pas le droit de vous tenir à la chaîne. Nous ne sommes pas au bout des périls.

— J'ai dit… j'ai dit… Est-ce que je sais ce que j'ai dit ? Nous ne laisserons pas une jeune fille s'exposer toute seule, n'est-ce pas, Otto ? »

Un hennissement approbatif fut la réponse du géant.

« Merci, messieurs. Mais il faut pourtant que vous me quittiez. Puisque je suis votre général, je vous commande. Affaire de service. Vous prendrez donc le premier train et je vous donne rendez-vous à Saratov que vous joindrez par les voies les plus directes.

— À Saratov, que ferons-nous ?

— Vous vous procurerez coûte que coûte un bateau à pétrole du genre de *l'Hydra,* et vous m'attendrez à l'embarcadère.

— Mais si *l'Hydra* était passée ?

— *L'Hydra* sera passée. Mais je me serai rendu compte de sa vitesse.

— Bien ! mon chénéral ! » grogna Lilienthal en portant la main à son chapeau vert-pomme.

Le lendemain matin, débarrassée de ses acolytes et libre de ses allures, Sonia Strogoff, largement pourvue de papier-monnaie grâce au portefeuille de sir Herbert Froggie, achetait à Simbirsk une motocyclette et se lançait à toute vitesse sur le chemin bordant le fleuve.

À Senguilei, elle se renseigna près d'un marinier. *L'Hydra* était passée la veille vers huit heures du matin. Il était neuf heures. Narskine avait vingt-cinq heures d'avance !

« Bah ! dit-elle. Un enfantillage ! Et il y a des raccourcis. »

En effet, au voisinage de Masa, le fleuve s'incurve brusquement vers l'est et décrit une boucle d'environ deux cent soixante-quinze verstes au fond de laquelle est située la ville importante de Samara, pour revenir vers Syzran, laquelle n'est séparée de Masa que par soixante verstes en ligne droite. Et tandis que Narskine était obligé de suivre l'énorme sinuosité du fleuve, la motocyclette, à condition de prendre un assez mauvais chemin, mit trois heures à faire ces soixante verstes.

À Syzran, personne ne put renseigner la jeune fille. Elle n'en fut pas très émue, réfléchissant que le passage du bateau avait dû s'effectuer assez tard dans la soirée. Sûrement elle avait rattrapé un retard énorme, d'autant qu'elle marchait à quarante à l'heure, autant que l'état du chemin le permettait et que, si l'on pouvait en croire sir Herbert, *l'Hydra* ne pouvait marcher qu'à vingt ou vingt-deux.

Or elle constata à Syzran qu'il n'était guère plus de midi. Elle mangea, sans s'arrêter plus de dix minutes, une croûte de pain et du chocolat, but un verre d'eau. À son calcul, Narskine ne devait plus guère avoir que dix-huit heures d'avance.

Malgré les violentes trépidations de la motocyclette et les accidents du chemin, l'obligation d'éviter les véhicules, malgré le cuisant soleil et la poussière aveuglante, Sonia ne sentait pas la fatigue. Elle ne pensait pas, serrait les dents, était une machine de course. Elle ne regardait rien, ne voyait rien de l'interminable étendue, des îles verdoyantes sur lesquelles se coupait le courant de l'énorme fleuve. Elle se ruait, moderne Walkyrie, sur un cheval de fer.

Il était près de huit heures du soir quand une soif torturante l'obligea à faire une pause dans un hameau de pêcheurs. Des hommes, qui avaient tout le jour guetté le poisson à l'entour des îles, rentraient leurs barques, descendaient à terre les filets et les paniers où les sterlets écailleux bâillaient encore.

« Saratov ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— À cinq verstes, lui fut-il répondu.

— Et avez-vous vu un bateau à moteur peint en bleu ? … *L'Hydra ?*

— Oui, dit un des pêcheurs, ce matin, au large des îles. Vers onze heures.

— Merci ! »

Les jambes douloureuses, elle remonta sur sa machine.

« Il n'a que neuf heures d'avance ! murmura-t-elle. Ah ! si je pouvais ! »

Mais subitement la lassitude était venue. Ces cinq verstes furent une torture. À l'embarcadère de Saratov, elle ferma les yeux et chancela.

Elle chancela et ne tomba pas. Deux bras robustes l'avaient saisie. Elle entendit le rire bénin du baron Otto de Lilienthal.

« Ah ! vous êtes là, soupira-t-elle avec soulagement.

— Oui, mais pas sans peine ! exclama monsieur Lazare Puycassou. »

L'Hydra retrouvée

Quiconque jette un regard sur la carte de Russie peut constater que les voies ferrées de cet immense pays ne se prêtent guère aux déplacements rapides. De vastes étendues de terre en sont encore, et pour longtemps, privées et les ingénieurs par qui le réseau fut tracé semblent avoir voulu méconnaître que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. On n'y voyage guère qu'en zigzag et l'on se rend compte que les intérêts régionaux l'ont emporté sur le besoin national de centraliser. À défaut d'autre indication, les chemins de fer prouveraient qu'il y a autant de Russies que de provinces.

Des voies aboutissent à la Volga. Deux la traversent.

Aucune ne la longe.

De Simbirsk, pour aller à Saratov, Lilienthal et Puycassou avaient dû passablement s'écarter du fleuve. Partis à trois heures du matin par un train assez lent, ils avaient rejoint à Inza la ligne transsibérienne. Par fortune, un convoi stoppait en gare, qu'ils escaladèrent à contre-voie. Celui-ci était très rapide, mais il fallait le quitter à Roussayevka pour en prendre un autre qui ne faisait pas plus de cinquante verstes à l'heure et qui les mit à Rtichtchevo. Là ils trouvèrent heureusement l'express qui va de Moscou à Astrakhan.

En résumé, après trois transbordements et du temps perdu dans les gares, ils n'étaient à Saratov que depuis deux heures environ. Encore ce voyage avait-il été rempli de transes. Puycassou était persuadé que la police de Kazan avait fait jouer le télégraphe, qu'ils étaient épiés. Au départ et durant toute la première partie du trajet, il s'était senti le point de mire de regards équivoques. Il se félicitait d'avoir échappé, en gare d'Inza, à cette discrète surveillance, en prenant d'assaut le rapide qui allait à Moscou. On avait dû signaler à la capitale la présence des deux fugitifs…

L'idée que les recherches ne s'égareraient pas longtemps avait stimulé le zèle du reporter. Grâce à sa hâte fébrile, son activité débrouillarde et beaucoup d'argent répandu, une barque à moteur était prête, à l'estacade. Le baron y porta la jeune fille épuisée de son effort sportif.

« Laissez-moi ! laissez-moi ! gémissait-elle. Il faut que je reparte tout de suite !

— Repartir ? sur cette bécane ? Vous avez le délire ! s'écria le bon monsieur Puycassou.

— Oh ! mais vous ne comprenez donc pas ? Il a neuf heures d'avance encore.

— Bon ! avec notre barcasse nous irons, sans nous fatiguer, aussi vite que lui.

— Peut-être, mais nous ne le rattraperons jamais. Et au bout… la mer ! »

Le reporter se gratta la tête.

« C'est possible dit-il, mais qu'y pouvons-nous faire ? Crédié de crédié ! Si au moins on pouvait être sûr que messieurs Froggie et Hibeau nous aient devancés. Mais qui sait ce qu'ils sont devenus ! En tout cas, il est impossible que nous vous lâchions encore, et la nuit ! Vous ne feriez pas cent mètres sans tomber.

— Il y a un phare à la moto. Et je marcherai, s'il le faut, jusqu'à la mort.

— Ouais ! Et nous serons bien avancés. La partie sera perdue quand même et vous vous serez tuée pour rien. Mais, pas moins , admettons que vous rattrapiez votre princesse et le démon qui l'emporte… qu'est-ce que vous ferez ? Vous avez du courage et du nerf, mais ça ne suffit pas. Empêcherez-vous le bateau de passer en lui faisant des signaux sur la berge avec votre mouchoir ? Appellerez-vous, la force armée à votre aide pour que celle que vous voulez sauver, soit encore plus sûrement perdue en tombant aux mains des Soviets ? Allons, je ne suis pas défaitiste… Nous autres, en France, on veut bien se faire casser la figure, et même avec le sourire, mais pour le triomphe d'une cause, et pas pour rien comme font les toqués. »

Sonia poussa un soupir. Son corps était douloureux comme si on l'avait rouée de coups. Ses yeux se fermaient malgré elle. Une larme en jaillit et elle se laissa coucher dans la barque.

Le baron Otto toussa bruyamment.

« Moi, dit-il. Moi, très fort ! Che brendrai la pégane… Allez, allez !

— Eh ! bien, ça, c'est une idée, baron, fit Puycassou. Filez sur la machine et bouffez des kilomètres. En avant les troupes fraîches ! Ça fera tenir tranquille la petite demoiselle et elle fera dodo pendant que nous vous rejoindrons doucement avec le bateau. Et, dites donc ! si vous rencontrez le Narskine, mettez-lui le grappin dessus, hein !

— Ho ! ho ! » hennit le colosse en enfourchant la motocyclette, tandis que le bateau, quittait la berge et prenait le large au ronflement de son moteur.

Un homme qui, gamin, a musardé à Marseille sur le Vieux-Port et navigué dans une mauvaise baille à l'entour du château d'If, est toujours assez bon marin pour descendre un fleuve, même semé d'îles, même la nuit sous la lune. Puycassou suivit quelque temps des yeux le phare de la moto qui filait sur la berge.

« Sacré baron ! murmura-t-il avec une pointe de raillerie, c'est vrai, qu'il vaut une armée. Il fonce tout droit. Un vrai sanglier ! Allons… la gosse s'est endormie. Lazare, mon vieux, toi, ne dors pas. Ouvre l'œil et mets les gaz. Ça ira bien comme ça jusqu'à demain matin. Et demain matin il fera jour. »

La barque, avec un petit bruit de cœur qui bat la fièvre, s'effaça dans les lointains du fleuve.

Le baron Otto coupait l'air comme un obus. Il n'y avait pas de danger qu'un tel homme fût jamais fatigué.

Il passa Kamychin entre une heure et demie et deux heures, courut à la rencontre de l'aube dont les pâleurs, vers Balyklei, lui permirent de forcer encore sa vitesse. Ce diable d'homme fit alors du soixante à l'heure avec une aisance de coureur professionnel et doubla le clocher de Doubovka avec la vélocité d'un météore.

Et quelques instants après, regardant la vaste étendue de la Volga qui, vers ce lieu, se dégage de l'encombrement des îles, il sourit.

En avant de lui, au milieu du courant, glissait un petit bateau peint en bleu dont le bruit lointain semblait un bourdonnement d'abeille.

Alors le baron Otto de Lilienthal ralentit sa course à une allure raisonnable et, pour aider à ses réflexions, se mit à siffloter comme un merle.

C'est ainsi que, sans perdre de vue le petit bateau dans lequel il avait aisément reconnu *l'Hydra,* avec son *roof* vitré, il atteignit Tsaritsyn comme cinq heures sonnaient à toutes les églises.

Tsaritsyn est une ville de quelque importance. Il y passe les trains qui se rendent directement de Moscou au port de Novorossisk sur la mer Noire en coupant le territoire des Kalmouks et celui des Cosaques du Kouban. Le fleuve s'y incurve en angle aigu pour gagner, à travers les steppes marécageux et peu habités, Astrakhan et la Caspienne.

Tsaritsyn est le seuil d'une région plus qu'à demi sauvage où, entre la Volga et les collines d'Yergheni, parmi les étangs et les hautes herbes, sont tapis les villages tatares.

Otto vit que l'Hydra s'arrêtait à Tsaritsyn. Il respira. Il avait compté sur cette chance. Le baron n'était pas un esprit chimérique. Il n'avait pas espéré accomplir un miracle, arrêter le bateau dans sa course. Mais il s'était dit qu'on ne fait pas sans escale un parcours tel que celui de Kazan à Astrakhan. À la rigueur, les voyageurs, si les provisions manquent, peuvent jeûner ; mais il faut que le moteur mange.

Narskine avait donc dû déjà, sur certains points du parcours, se ravitailler en essence. Et dans les pays où le sport automobile n'est pas pratiqué, même dans la Russie particulièrement riche en gisements de pétrole, on ne trouve pas l'essence à tous les carrefours. Il faut au moins profiter du passage des villes, notamment des villes desservies par le chemin de fer.

Narskine allant vers la mer n'avait plus guère de villes à rencontrer. Il devait donc s'arrêter et renouveler la provision. Lilienthal regarda, sans être vu, le bateau accoster dans le coin du port le plus désert et Narskine en descendre seul.

À cinq heures du matin, un petit port sommeille. L'heure est bonne pour la discrétion, mais mauvaise pour les achats. Il faut s'enquérir des magasins à de rares gens matineux, et se les faire ouvrir. Il faut trouver des aides pour transporter les achats dans le bateau… Narskine en avait bien pour une heure ou deux ; et durant le temps qu'il perdrait *l'Hydra* de vue, sa captive était exposée aux surprises.

Il est vrai que la pauvre princesse n'avait garde de se montrer, d'appeler au secours, de se faire connaître. Son geôlier lui avait fait sans doute entendre qu'il la sauvait. Le fait est qu'elle l'avait suivi sans résistance, choisissant entre deux dangers celui qui lui paraissait le moindre.

Il est vrai aussi que la défiance de Narskine s'était calmée à mesure qu'il s'éloignait de Kazan. Il touchait maintenant presque aux confins du territoire russe et comptait bien avoir dépisté ceux qu'il fuyait.

Le baron le regarda s'éloigner et, se dissimulant le mieux qu'il pouvait, s'approcha du bateau. Il tourna ses yeux à droite et à gauche, se coula entre des barques attachées à l'appontement et allait enjamber le bordage de *l'Hydra* lorsqu'il se sentit tirer par la jambe de son pantalon.

Il vit alors, dans la barque la plus proche, à le toucher, Jean-Paul Hibeau et sir Herbert qui avaient un doigt sur les lèvres.

Ils étaient couchés sous un prélart. Il se coucha auprès d'eux. Le baronnet s'approcha et interrogea.

« Sonia ? Puycassou ?

— Par derrière, à environ neuf heures d'ici… une embarcation automobile… Ils viennent.

— Bon ! vous demeurerez ici, avec monsieur Hibeau qui connaît mes intentions. Je vous confie la surveillance de Narskine. Et… pas de violence inutile, baron, ajouta-t-il tristement. Cet homme est un criminel, mais c'est mon frère ! »

Ayant dit, il se leva, sauta dans le petit bateau bleu, le détacha, prit le volant. Le moteur fit quelques pétarades, et *l'Hydra,* s'éloignant de l'appontement, glissa sur la surface de l'eau.

Celui qui la conduisait parut hésiter à lui faire remonter le courant, puis, délibérément, dirigea son étrave du côté de la mer lointaine.

Le baron Otto de Lilienthal et le peintre Jean-Paul Hibeau étaient seuls.

Les deux frères

Le baron Otto de Lilienthal était un homme placide. Ses initiatives étaient courtes et sensées. Il savait faire à point le geste utile lorsqu'il s'imposait, mais n'allait pas au delà, ressemblant au moral comme au physique à ces bons gros dogues qui n'aboient qu'à bon escient et semblent sommeiller le reste du temps.

Il acceptait docilement les faits et ne s'étonnait jamais. L'apparition imprévue de sir Herbert et de Jean-Paul Hibeau ne lui parut pas surnaturelle. On devait les rencontrer quelque part, au point juste où leur intervention était marquée par le destin.

Et comme cet événement lui ôtait toute raison immédiate d'agir, il restait couché au fond de l'embarcation, sous la grosse toile goudronnée, à côté du peintre, les yeux mi-clos et attendant.

Hibeau non plus ne disait rien. Surveiller le retour de Narskine et faire ce que commanderaient les circonstances, tel était son rôle. Mais, étant plus nerveux que son compagnon, il était plus inquiet. Qu'allait-il arriver ? Sir Herbert fuyait avec l'auguste prisonnière. La « dame blonde » échappait à ses ennemis et, de ce côté, l'expédition semblait déjà aller vers une issue favorable. Mais qu'adviendrait-il de l'arrière-garde ?

Tout dépendrait de l'attitude de Narskine contre qui, lui, Hibeau, devrait protéger la fuite du baronnet. Et comment, sans scandale, sans danger, mettre le misérable dans l'impuissance de nuire, en ce port populeux qui s'éveillait ?

Enfin il y avait Sonia courant sur les lointains du fleuve, Sonia que chaque instant rapprochait, Sonia, petite existence aventurée sur la route périlleuse où tout semblait ennemi…

Sonia !

Jean-Paul ferma les yeux, revit la jolie tête volontaire, le corps d'enfant habité par un cœur d'homme. Il se rappela la dernière pression de la petite main ferme et douce. Comment avait-il pu consentir à s'éloigner d'elle ? Y avait-il deux jours ou deux années qu'il s'en était séparé, plus préoccupé d'elle que de cette princesse inconnue pour laquelle elle et lui exposaient leur vie ?

Des pas sonnèrent sur le quai. Il y eut une exclamation, un bruit de roues, le murmure d'une conversation en russe. Par une déchirure du prélart, Hibeau vit Narskine avec un homme qui poussait un chariot chargé de récipients en métal.

Narskine s'arrêtait, constatait la disparition de *l'Hydra* et, le front soucieux et dur, réfléchissait.

Le frère du baronnet haussa nerveusement les épaules. Il était à cent mille lieues de supposer ce qui était arrivé. Une idée toute naturelle se présenta à son esprit : la prisonnière tentait de lui échapper. C'était elle qui, profitant de son absence, avait détaché le bateau et poussé au large. Les prisonniers sont sujets à ces impulsions.

Narskine considéra le fleuve, sembla se demander quelle direction l'Hydra avait prise. Mais tout de suite, il conclut que le bateau avait dû suivre le courant. Tatiana Romanoff, en allant vers la mer, courait sa chance. En le remontant, elle se jetait dans la gueule du loup…

Il sourit cruellement et entama avec l'homme qui l'accompagnait une conversation animée. Puis, brusquement, il se chargea de deux bidons d'essence et sauta dans l'embarcation la plus proche, qu'il détacha.

C'était justement celle où le peintre et le baron étaient cachés, comme des paniers de poisson, sous les plis irréguliers de la grosse toile. Un long canot de pêcheurs, tout semblable aux autres éléments de cette flottille, amarrée au port, que le flot balançait. Un bateau léger, docile à la rame.

Narskine prit les avirons et rama.

« La Providence… pensa Jean-Paul. Mais espère-t-il rejoindre ainsi *l'Hydra ?*

Tout au moins, George Froggie s'éloignait du port. Il était seul, ils étaient deux !

Hibeau serra le bras du baron. Celui-ci ne fit pas un mouvement. Il semblait dormir.

Aux battements de son moteur, *l'Hydra* glissait sur l'eau trouble entre la côte plate et herbue et les îles boueuses. Il y avait un homme au volant, et, derrière lui dans le fond du *roof,* dans le demi-jour des rideaux, une femme à demi couchée sur des coussins inerte, comme morte.

L'homme tournait le dos à la femme. La femme ne regardait pas l'homme.

Avait-elle eu conscience de l'arrêt du bateau à Tsaritsyn ? de la sortie et du retour de l'homme ? Elle n'en laissait rien paraître. Depuis que durait ce long voyage, l'incident avait dû se produire plusieurs fois et ne l'intéressait guère. L'homme non plus ne l'intéressait pas. Elle en avait peur et dédain.

Elle soupira, s'assit, ouvrit de grands yeux admirables qui fixaient le vague. Cette femme était merveilleusement belle et triste.

« Monsieur, dit-elle en russe, n'est-ce pas bientôt fini ? Arriverons-nous jamais où vous prétendez me mener ? »

À la musique de cette voix, l'homme frissonna, mais ne répondit point.

« Monsieur, je vous parle », continua-t-elle d'un ton offensé de femme habituée au respect.

L'homme gardait le silence. Le doute et la crainte s'inscrivirent sur le visage de la grande-duchesse. Elle reprit d'une voix altérée :

« M'auriez-vous menti ? C'est assez dans votre caractère. J'ai cru que mon infortune avait changé vos sentiments, que le remords vous était venu de votre tyrannie. Vous m'avez supplié de vous pardonner vos offenses. Vous avez offert de me conduire secrètement, au péril de vos jours, jusqu'au refuge où, disiez-vous, la piété de quelques fidèles cache mon père et ma famille. Malheureuse, abandonnée de tous, j'ai suivi docilement celui dont j'avais horreur, celui qui m'avait imposé un infâme marché, celui qui me trompa tant de fois et qu'un repentir tardif semblait ramener au devoir… Mais, répondez donc ? Où sommes-nous ? Où est mon père ? »

L'homme restait courbé sur le volant. Ses épaules se secouèrent convulsivement.

« Vous riez, misérable ! » s'écria Tatiana en bondissant.

Il se retourna. Ses yeux étaient pleins de larmes. Il sanglotait. La princesse recula, stupéfaite. Elle connaissait ce visage, elle n'en reconnaissait plus l'expression.

« Je vous demande humblement pardon, madame, dit-il en anglais. Je ne vous comprends pas. »

Et brusquement inquiet, il ressaisit le volant, interrogea les commandes. Le moteur s'était tu. Les réservoirs étaient vides.

Alors il fit un geste d'impuissance.

« J'avais trop présumé de moi, dit-il d'un air de détresse.

— Narskine ! »

L'homme mit un genou en terre.

« Que votre altesse impériale daigne mieux me regarder. Je ne suis pas Narskine. Je suis sir Herbert Froggie, sujet anglais et votre serviteur. Une ressemblance qui m'est odieuse vous abuse. Narskine voulait vous perdre. J'ai parcouru toute la Russie pour vous sauver de lui. »

Tatiana le contemplait avec trouble.

« Ce n'est pas Narskine, murmura-t-elle. Comment se fait-il ? Et, ajouta-t-elle en adoptant le parler anglais de son interlocuteur, en quels rapports êtes-vous avec lui, vous qui lui ressemblez ?

— La nature donne souvent aux frères des traits communs et des âmes dissemblables.

— Votre frère ! Oui, cela doit être. Et vous venez prendre sa place près de moi ?

— Je voulais réparer ce qu'il avait fait. Je l'ai écarté de votre route. »

Tatiana baissa la tête méditativement.

« Il y a bien des mystères en ceci. Ah ! que n'ai-je encore mon fidèle Strogoff ! Celui-là m'aimait… »

Froggie joignit les mains.

« Et moi aussi, dieu m'est témoin que je vous aime ! » La princesse recula et fronça les sourcils avec inquiétude.

« Ce mot s'entend de différentes façons dont l'une au moins est offensante, monsieur. Narskine aussi m'a dit qu'il m'aimait et j'ai reçu cet aveu comme un soufflet. Il y a quelques jours il m'offrait la vie de mon père contre l'engagement écrit d'être sa femme. Il m'a tenu une nuit à la torture : ou je céderais, ou le dernier tsar de la race de Pierre tomberait sous le fer…

— Ah ! c'est épouvantable ! rugit le baronnet. Mais vous avez refusé ? »

La jeune fille se laissa tomber sur les coussins.

« J'ai signé, prononça-t-elle d'une voix sourde. J'ai signé à la dernière minute. J'ai consenti à ma déchéance. Pouvais-je faire autrement ? Je serai l'épouse d'un bandit, mais mon père vivra. Pourquoi m'avoir arraché à Narskine, monsieur ?

Cet homme tient la promesse que mon consentement a payée. Il me conduit au refuge du tsar Nicolas où cette exécrable union sera sa récompense.

— Infortunée, s'écria sir Herbert. Et vous avez eu confiance en ce traître, en l'assassin de Strogoff ?

— L'assassin de Strogoff ! »

Tatiana s'était levée, blanche comme une morte.

« Oui, l'assassin… Oui, l'homme épouvantable qui pénétra près de vous au prix d'un meurtre, et qui vous abusait pour contenter son ambition et sa haine. L'envieux qui était accouru dans la Russie déchirée pour demander à la Révolution je ne sais quel moyen de puissance et qui, pour avoir dérobé votre secret, médita d'épouser la fille des Césars !

— Votre frère !

— Oui, mon frère !… Ah ! ce mot est une injure ! Mon frère qui n'eut à aucun moment la puissance de protéger le tsar, ni de lui nuire, ni de vous conduire à lui, parce que…

— Parce que ?

— Ah ! Madame, pardonnez-moi de vous infliger une douleur que la pitié d'un homme, que le calcul d'un autre homme vous avait épargnée. Arrachée par un miracle de dévouement aux geôles révolutionnaires, vous menez depuis des années déjà une vie de recluse et les bruits du monde s'arrêtent aux murailles du couvent de la mère de dieu…

— Sa majesté le tsar est mort ! prononça la princesse d'une voix éteinte.

— Hélas ! oui, madame. Il est mort et toute sa famille avec lui. Les grands-ducs errent en exil ou se cachent. Vous êtes seule. Vous êtes, si c'est la volonté de dieu, la tsarine de toutes les Russies. »

La pauvre femme s'écroula, la tête dans les coussins. On n'entendit plus que le bruit de ses sanglots. *L'Hydra,* abandonné au courant, dérivait lentement.

Tatiana, relevant enfin le front, tendit une main que sir Herbert baisa avec ferveur.

« Vous n'êtes pas un sujet russe, monsieur ; qu'ai-je fait pour mériter votre dévouement ?

— Vous ne pouvez pas vous rappeler. C'était un jour, à Péterhof... »

La princesse eut un sourire amer.

« Péterhof, notre Trianon, à nous...

— Oui... Deux jeunes Anglais... L'un d'eux se précipita à la mer pour rapporter un ballon d'enfant tombé de la main du *tzarévitch*... Ce jeune Anglais, c'était moi. Vous me récompensâtes en essuyant mon front de ce mouchoir. »

Il montra le petit mouchoir bleu.

« Mon ami ! dit Tatiana avec émotion, d'être entre vos mains, je me sens déjà sauvée. »

Sir Herbert se détourna. Il ne voulait pas troubler cette confiance. *L'Hydra* flottait comme un bouchon sur l'eau libre. On était impuissant à rendre au moteur inanimé l'activité morte. Le baronnet, discrètement, consulta son chronomètre. La matinée s'avançait. Vers deux heures, l'autre bateau, conduit par Sonia et par Puycassou, rejoindrait l'épave. Il apporterait sans doute aussi des nouvelles de Jean-Paul et du baron... On saurait ce qu'ils avaient fait de Narskine.

« Nous ne pouvons qu'attendre un secours certain, dit Froggie. Il faudrait que votre altesse déjeunât. Y a-t-il des vivres à bord ?

— Je n'ai pas faim. »

Tatiana se mit à genoux et pria. Le baronnet surveillait la direction, attentif à conduire au moins le gouvernail, au cas où l'épave irait vers un obstacle.

Tout à coup, le bateau reçut un choc violent qui fit tressaillir la princesse.

« Nous touchons ?

— Je ne sais pas... Je vais sortir. »

Du *roof* fermé de glaces et de rideaux où ils étaient tous deux, on ne pouvait voir que l'étrave. Il se fit soudain un bruit à l'arrière, la porte fut ouverte, un homme se précipitait. Un cri d'étonnement, un cri de rage...

« George !

— Herbert ! »

Les deux frères étaient en présence, les muscles contractés, terribles. Narskine poussa un éclat de rire mauvais.

« Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, mon frère, dit-il. Mais c'est logique, et je dois m'en féliciter. Notre compte en sera plus vite réglé. Eh bien, oui, vos espions vous ont bien servi et vous fûtes prompt à suivre ma piste. Mais pensez-vous, que je vous abandonnerai cette proie impériale ?

— George, au nom de votre honneur... au nom de votre père...

Allons, ne dites pas de fadaises, mon cher. Vous me gênez. Je veux bien me souvenir que nous portons le même nom. Je vous fais grâce. Allez-vous-en... J'ai eu l'attention de vous amener une barque. Disparaissez ! »

Sir Herbert cachait Tatiana de son corps.

« C'est vous, malheureux, qui allez partir, et j'oublierai votre ignominie.

— Assez plaisanté, *sir.* Qui est le maître ici ? Il y a deux hommes entre le ciel et l'eau. L'un d'eux est un intrus, et c'est vous. Sortez ! »

Sir Herbert était livide. La colère gonflait sa poitrine. Il tendit les jarrets et bondit. Ses doigts se crispèrent sur la gorge du monstre qui râlait. Mais Narskine avait plongé la main dans sa poche. Il y eut un claquement sec, un cri de femme.

Tatiana, la poitrine ensanglantée, gisait. Le baronnet, tremblant, desserra son étreinte.

« Assassin ! Tu l'as tuée !

— Ah ! ah ! ah ! Cela vaut mieux ainsi. J'ai bien mérité de la Révolution russe. À ton tour, maintenant. Je dois montrer deux cadavres à la police : celui de la fugitive et celui du ravisseur. Ta mort est mon alibi. Meurs donc ! »

Il levait son revolver. Soudain un poids énorme l'écrasa. Il tomba sur les genoux. Le gigantesque baron Otto de Lilienthal levait son poing formidable.

« Non, baron ! ne tuez pas ! fit la voix frissonnante de sir Herbert Froggie.

— C'est dommage », murmura Jean-Paul...

Deux minutes après, le faux Serge Narskine, les mains et les pieds attachés, était étendu sur le parquet et le baron Otto était assis sur son corps. Sir Herbert inspectait la blessure de la grande-duchesse qui vivait encore. Jean-Paul Hibeau sortit du *roof.*

La barque abandonnée s'était écartée de *l'Hydra* et filait au courant, loin déjà, hors d'atteinte.

La caravane tragique

Ce fut l'arrivée de la barque à moteur portant Sonia Strogoff et le reporter qui délivra les prisonniers de l'épave. On fit échouer *l'Hydra* à la côte. On en descendit avec précaution la blessée, avec moins de façon Narskine. On les porta dans une cabane de terre durcie, au bord du fleuve.

La grande-duchesse avait reçu la balle dans le poumon droit. La blessure était assurément grave. Elle n'était pas forcément mortelle, à condition que des soins intelligents y fussent apportés. Mais dans les circonstances où on était, qu'y pouvait-on faire ?

On l'avait étendue sur un lit d'herbes sèches. Ses lèvres étaient exsangues. Elle regardait avec égarement ces hommes inquiets et tristes, cette jeune fille éperdue.

Elle passa la main dans les cheveux blonds de Sonia.

« Qui es-tu, toi, jolie ? murmura-t-elle dans un souffle.

— Sonia Strogoff, l'humble servante de votre altesse. »

Ce nom de Strogoff amena un sourire léger sur les lèvres de l'infortunée.

« J'aurais dû le deviner à ton dévouement, dit-elle. Merci, Sonia. Je prierai pour toi, au ciel, avec ton père. »

Elle eut une quinte de toux. Un filet de sang coula de sa bouche.

« Ne parlez pas, madame, supplia la jeune fille. Nous vous sauverons. »

Dans le groupe des hommes, il y eut des soupirs. La sauver ? Comment ?

« Il faut d'abord faire le pansement, proposa monsieur Puycassou. Nous verrons après. Permettez. J'ai fait la guerre. Je suis un homme de ressources.

Il déboutonna sa veste et sortit d'une poche intérieure un paquet de pansement individuel semblable à ceux que portaient les soldats dans les batailles.

« On a souvent ri de moi de garder toujours cela dans mes poches en voyage. »

Sonia alla chercher de l'eau et lava doucement le sang à l'entour de la plaie étroite. Il y avait, dans le paquet de monsieur Puycassou, un gros tampon de gaze hydrophile et une bande, qu'elle appliqua avec adresse et légèreté. Ces soins, qui ressemblaient à une caresse féminine, firent jaillir des larmes des yeux de Tatiana. Sa main chercha celle de l'étudiante qui s'accroupit à côté d'elle ; comme une petite sœur de charité.

« Laissons-les maintenant toutes les deux, dit Jean-Paul. Portons l'assassin à l'ombre le long du mur de la cabane, pour qu'il ne puisse ni les troubler ni nous entendre, et allons au bord de l'eau réfléchir à la situation. »

Narskine se laissa faire sans une parole, sans un mouvement. Sir Herbert semblait accablé, Otto endormi, Puycassou perplexe. Ils s'éloignaient à pas lents.

La situation n'avait jamais été si grave et si embarrassante.

« Vous me permettrez, sir Herbert, continua Jean Paul, de regretter que ce traître soit vivant. Qu'en ferons-nous ? Jusqu'en quel lieu en serons-nous chargés ? Si nous l'abandonnons, vous n'en doutez pas, il nous dénonce. Les rôles sont maintenant changés, c'est nous qui enlevons la princesse et c'est lui qui paraît nous avoir poursuivis. »

Froggie poussa un soupir.

« Il y a surtout la princesse elle-même que nous ne saurions disputer à la mort sans le secours d'un médecin, sans lui trouver un refuge. Or aller chercher un médecin, c'est la livrer. Si nous décidons de la conduire en bateau jusqu'à Astrakhan, ou bien elle n'y arrivera pas vivante, ou bien elle trouvera en arrivant l'infirmerie d'une prison. Si nous demeurons dans cette cabane, nous y serons découverts. »

Puycassou intervint.

« D'autant, dit-il, qu'on nous recherche déjà pour cette affaire de Kazan. »

Le jeune peintre se retourna vers lui.

« Je puis au moins vous rassurer sur ce point-là. Il n'y a pas d'affaire de Kazan. L'incendie n'a été imputé à aucun de nous.

— Bah ! C'est invraisemblable ! Comment ?

— L'*izvochtchik* n'a pas parlé. Quand nous rentrâmes à Kazan, comme vous le savez, pieds et poings liés dans le fiacre, le cheval nous conduisit tout droit à son écurie par les rues désertes de la ville endormie encore. Et nous trouvâmes là l'*izvochtchik*. C'est lui-même qui nous délia en mettant un doigt sur ses lèvres. Nous l'avions mal attaché, il s'était sauvé aux premiers bruits de l'incendie et, persuadé, comme lui avait dit Sonia Mikhaïlevna, que notre équipée était réglée par le Guépéou, il jugeait prudent de n'avoir rien vu, rien entendu.

— Ah ! par exemple ! s'écria le reporter avec un visible soulagement. Si je reprends jamais ma collaboration à *la République du Midi,* je n'oublierai pas de publier ce trait-là. Et alors que fîtes-vous ?

— Nous passâmes à l'hôtel. Sir Herbert téléphona à l'ambassade d'Angleterre, à Moscou, pour avoir sa caution, nous trouvâmes de l'argent et nous prîmes le train suivant, après avoir payé votre note d'hôtel, obtenu vos bagages avec les nôtres.

— Nos bagages ? Et où sont-ils ?

— Nous les avons fait filer jusqu'au terminus de la ligne, c'est-à-dire jusqu'à Novorossisk, sur la mer Noire, où vous les retrouverez intacts, quand vous voudrez.

— Mais... tout cela est excellent, s'écria le méridional.

— Cela ne nous tire pas d'affaire, murmura tristement Hibeau.

— Oui. Nous sommes dans l'impasse. Le passé liquidé, le présent demeure. Avec une blessée et un prisonnier, que faire, mon dieu ! Il nous reste le bateau, voire deux bateaux, si nous avions assez d'essence pour réveiller *l'Hydra*.

— C'est la seule chance de salut peut-être, opina sir Herbert... ou la moins mauvaise. Inventorions toujours l'état et les ressources des bateaux. »

Hélas ! à l'inspection, on put constater que les réservoirs de la deuxième embarcation elle-même étaient presque à sec et qu'il n'y restait pas assez de combustible pour qu'on pût même remonter à Tsaritsyn.

La tête basse, les quatre hommes regagnèrent la cabane.

« Oh ! oh ! fit le baron Otto qui prit de l'avance et s'arrêta, figé, près du mur de terre. »

Narskine n'était plus là.

Le géant renifla comme un limier qui prend le vent et s'élança dans la direction de Tsaritsyn. Les trois autres le suivaient. Ils firent en courant une verste et, n'apercevant pas le fugitif sur la vaste et plate étendue, ils s'arrêtèrent lugubres.

« C'est inutile, dit sir Herbert, il est déjà trop loin. Retournons. »

Jean-Paul serra la main du baronnet.

« Allons, dit-il, notre cas est désespéré, mais au moins il est net : dans quelques heures, il va falloir tenir tête aux soldats. Messieurs, vous voulez bien mourir ?

— *Ya, ya !* grogna le baron Otto.

— Dame ! s'il n'y a pas moyen de faire autrement ! consentit monsieur Lazare Puycassou.

— Réfléchissez. Nous sommes quatre, avec deux femmes à protéger. Comme armes, le revolver pris au traître et celui de Sonia. J'ajouterai les poings du baron. Comme moyens de fuite, deux bateaux inutilisables. Le nom de la grande-duchesse Tatiana suffit à attirer sur nous toutes les forces de la province. Si nous nous rendons, c'est la mort ; si nous nous défendons, c'est la mort.

— Bon ! reprit le Marseillais, il n'y a donc pas à hésiter. Quand il faut mourir d'une façon ou de l'autre, mon cher compatriote, la coutume des Français est de choisir la plus jolie. Mais pas sans avoir cherché une échappatoire. Car, quel que puisse être notre genre de mort, il ne sauvera pas la princesse, et tout est là.

— Ah ! oui, tout est là », gémit sir Herbert en entrant dans la hutte.

La blessée, les yeux clos, tenait toujours la main de Sonia. Un souffle court s'échappait de sa poitrine douloureuse. Hibeau et le baronnet se penchèrent sur elle. Puycassou tira Lilienthal par la manche et l'entraîna au dehors.

« Vous comprenez, cher baron, dit-il, qu'il faut à nous deux que nous inventions quelque chose. Savoir mourir est très bien. Savoir y faire, comme on dit chez nous, n'est pas mal non plus. Il y a eu des fautes commises. D'abord, quand vous teniez le Narskine, il fallait lui fendre le crâne, car il était d'une mauvaise arithmétique, pour sauver la vie d'un traître, d'en exposer six autres qui appartiennent à de braves gens. Ensuite, puisqu'on ne l'avait pas tué, il fallait au moins l'attacher solidement et ne pas le quitter de vue. Un prisonnier se détache presque toujours : nous l'avons expérimenté deux fois de suite. Pour l'*izvochtchik,* ce fut tant mieux ; pour Narskine, c'est tant pis. Mais assez bavardé. J'ai une idée. Elle vaut ce qu'elle vaut. On n'a pas le choix. Venez. »

Au crépuscule tombant, les deux hommes étaient de retour.

« Voilà, dit monsieur Puycassou en se frottant les mains. Nous avons fait de la bonne besogne. Nous avons coulé le bateau.

— Quel bateau ? s'écria sir Herbert.

— Té ! la barcasse qui m'amena.

— Et vous appelez cela de la bonne besogne ! dit Jean-Paul.

— Naturellement. Nos ennemis ignorant le fâcheux état de notre réservoir d'essence et constatant qu'un bateau a disparu, que *l'Hydra* reste échouée, vont penser que nous avons pris celui qui manque et nous naviguons vers Astrakhan. C'est donc sur la Volga qu'ils nous chercheront. Et je vous ferai remarquer que la nuit vient et qu'elle est plus longue ici qu'à Moscou. Donc, un gain de temps considérable.

— Et après ?

— Après, nous avons déniché deux vieilles rames encore solides, échouées sur la berge, et nous avons rapporté de la barque coulée une pièce de forte toile qui la bâchait, avec des ficelles. Ce sont les éléments d'un brancard à transporter la blessée. Nous n'irons pas vite, mais nous marcherons toute la nuit, nous écartant de plus en plus de ce damné fleuve.

— Mais c'est la steppe, les Tatars, les Cosaques !

— Aimez-vous mieux un fleuve que les gardes rouges encadreront tout à l'heure, aboutissant à une mer qui est une impasse dont nous ne saurons jamais nous dépêtrer ?

— Il a raison, s'écria le baronnet. Et qu'importent les dangers à qui voulait bien mourir ! »

Sonia s'inclina.

« Ainsi aurait agi Michel Strogoff », dit-elle gravement.

Quelques instants après, les hautes herbes de la steppe se refermaient sur la petite caravane...

Toute la nuit, on marcha à l'aventure, les hommes se relayant pour porter la blessée et les quelques vivres trouvés sur *l'Hydra.* La lune montrait les pistes sinuant à travers des fondrières et des étangs dont plusieurs avaient les dimensions de petits lacs sertis de roseaux. Paysage d'une infinie monotonie et qui semblait n'avoir de limite que celles du monde.

Au matin, on fit halte.

La grande-duchesse ne se plaignait pas, essayait de sourire. On fit du thé dont elle accepta quelques gorgées.

Rassurés par la distance franchie et par la paix de l'immense prairie toute harmonieuse d'insectes et d'oiseaux, les voyageurs décidèrent d'accorder quelque temps au repos. La litière improvisée de Tatiana occupait le centre du bivouac ; *sir* Herbert s'était allongé à ses pieds. Ensommeillée malgré elle, Sonia s'efforçait de se tenir en éveil pour écouter la respiration courte et embarrassée de la grande-duchesse.

Près d'elle Jean-Paul Hibeau, pensif, était assis. Au bout d'un moment, Sonia s'endormit tout à fait et l'or de ses cheveux se répandit dans l'herbe. Une brise légère les agitait ; ils effleurèrent d'une caresse soyeuse l'une des mains du peintre.

Alors, une secrète émotion le poignit. Doucement, lentement, il se baissa, s'appuya sur son coude et, tout près de cette bouche délicate, respirant son haleine, il la regardait dormir, confiante, abandonnée. Peu à peu, le silence murmurant de la campagne agit sur sa propre fatigue et il perdit les sens. Ils reposaient, inconscients, l'un à côté de l'autre.

Des heures passèrent. Un bruit de voix les éveilla en sursaut. Leurs yeux se rencontrèrent et Sonia, rougissante, se leva, se détourna pour offrir à boire à la blessée.

Lilienthal et Puycassou avaient exploré les environs et n'y avaient rien découvert d'alarmant. Mais le reporter estimait urgent de doubler la distance qui les séparait de la Volga, en évitant les habitations s'il s'en trouvait.

Sir Herbert prit le pouls de Tatiana et scruta le pauvre beau visage que la souffrance défigurait.

« Nous ne pouvons pas différer longtemps de procurer à son altesse le secours d'un chirurgien, murmura-t-il.

Puycassou soupira.

« Évidemment. Mais on fait suivant ses moyens. Je me souviens de la guerre... Il fallait parfois un temps très long pour conduire les blessés à une ambulance. Son altesse est faible, mais non fiévreuse... La fièvre des plaies ne s'allume que le deuxième ou le troisième jour. C'est un répit dont on doit profiter. »

Tatiana remua les lèvres.

« Ne parlez pas ! Parler fait tousser les blessés de la poitrine.

— Partir ! partir ! murmura la grande-duchesse dans un souffle.

— Nous partirons donc, commanda le baronnet. Ah ! misère ! »

La petite colonne reprit sa marche. On aperçut, le soir, les lumières d'un village dont on s'écarta. Là, il y avait peut-être du secours... il y avait aussi du danger ! Hélas ! on avait plus à craindre qu'à espérer des hommes !

Au matin du troisième jour, on était loin de tout lieu habité et les vivres étaient épuisés. Dans la journée, la grande-duchesse eut du délire et la fièvre monta. La fatigue s'était emparée de la petite troupe. Sonia ne disait rien, mais la contraction de ses traits révélait son martyre. Jean-Paul, qui fléchissait lui-même, lui offrit son épaule et, après quelque résistance, elle s'y appuya.

Et toujours l'espace, l'espace infini ! On marchait, on marchait toujours. Le terrain coupé de petites rivières montait vers des collines boisées, les sentiers devenaient durs...

« Un clocher ! », annonça Jean-Paul, au crépuscule.

C'était un petit clocher russe, renflé en poire, qui se dressait au-dessus des arbres et dont la cloche tintait doucement. Tous les yeux se portèrent sur lui avec avidité.

« Advienne que pourra, nous n'irons pas plus loin, dit sir Herbert. Les sentiments d'humanité ne peuvent être bannis d'un lieu aussi tranquille. »

Le cortège monta par un détour jusqu'au presbytère isolé, et le bruit de sa venue attira le vieux pope sur le seuil.

« La paix soit sur vous, étrangers, fussiez-vous proscrits et criminels, dit le prêtre.

— Nous n'avons commis aucun crime, mon père, répondit Sonia, et pourtant nous fuyons la méchanceté des hommes. Voici ma sœur qui est blessée. Lui donnerez-vous repos, soins et sécurité ? »

Le pope s'effaça pour laisser entrer la litière.

« Les temps sont rigoureux, prononça-t-il, et les chrétiens se doivent assistance. Votre secret sera gardé. Cette maison est l'asile de tous ceux qui sont dans l'abandon. »

Les prêtres russes sont mariés. La femme de celui-ci s'empressa de préparer le logement des hôtes. On déposa la princesse sur un lit, rude mais dont les draps fleuraient bon pour avoir séché sur un buisson d'aubépine à la lessive du dernier printemps. À la nuit, le chirurgien du village, discrètement appelé, arriva, refit le pansement, ordonna des remèdes simples.

« Ma sœur guérira-t-elle, petit père ? », demanda Sonia en russe.

Le chirurgien hocha la tête.

« Ce sera à la complaisance de dieu. La balle a traversé le poumon. Il faut craindre l'inflammation ou l'embolie. »

Des jours s'écoulèrent... La fièvre suivait son cours et parut même diminuer. Tatiana se nourrissait de bouillons légers et le sang qui colorait légèrement ses joues lui rendait un reflet de sa splendide et radieuse beauté. Seuls, le médecin du corps et celui de l'âme lui rendaient visite, outre Sonia qui couchait près d'elle et les quatre hommes qui, tour à tour, la veillaient pendant le jour.

Il faisait un temps délicieux de fin d'été. L'atmosphère était paisible. Les pigeons du vieux prêtre roucoulaient dans le poudroiement de la lumière. On était si loin des révolutions, dans ce coin perdu de la terre russe, aux confins de la steppe, parmi les beuglements des taureaux au pacage, le chant des essieux et les danses villageoises, le soir, autour des isbas embrumées de la fumée des foyers !

Par précaution, les derniers gardes du corps de la fille des tsars ne sortaient guère de l'enclos du presbytère. Mais l'espoir leur était revenu. Sir Herbert passait des journées au chevet de la blessée, épiant les plus faibles symptômes du retour à la vie, l'enveloppant de son amour respectueux et discret. Tatiana le regardait de ses grands yeux profonds.

« Mon ami... », lui disait-elle.

Et ce simple mot tombé de lèvres augustes le secouait d'une émotion violente. Il couvrait de larmes la main translucide qu'on lui abandonnait.

« Votre altesse vivra, je le veux tant ! » La grande-duchesse souriait faiblement.

« On m'attend au ciel... J'ai déjà tant tardé ! On m'attend... Tous ceux de Peterhof... Tous, jusqu'au petit garçon qui jouait au ballon... Je n'ai plus personne en ce monde... que vous... le jeune marin au mouchoir bleu... J'emporterai cette image d'un temps heureux... »

Puis la grande-duchesse prêtait l'oreille aux bruits du jardin.

« C'est Sonia qui parle avec Jean-Paul... Il est pauvre, n'est-ce pas ? Je voudrais tant qu'il ne manquât de rien ! ... Il aime Sonia, n'est-ce pas ? Et Sonia l'aime...

— Je crois.

— Ils ne le savent pas, eux. Il faut le leur apprendre... Qu'ils soient heureux ! qu'il y ait ici-bas quelqu'un d'heureux... par moi... »

Le soir de cette conversation, la princesse fut secouée de grands frissons et la fièvre remonta. L'homme de l'art conclut à une complication inflammatoire du côté de la plèvre.

Ses amis ne la quittèrent pas de la nuit. Le lendemain le délire l'avait reprise.

« Vous m'emmènerez, n'est-ce pas ? En Angleterre... en France... Là il fait bon vivre pour les pauvres princes abandonnés de leurs sujets... J'y prierai pour la sainte Russie, pour que ses fautes lui soient pardonnées... et aussi les fautes des miens... Tout le monde a péché... Les hommes sont des enfants qui ne savent pas...

— Oh ! sainte ! petite sainte ! balbutiait *sir* Herbert à travers ses sanglots. »

Monsieur Lazare Puycassou se mouchait à grand bruit. Otto de Lilienthal était atterré. Jean-Paul regarda Sonia, Sonia regarda Jean-Paul.

Ils étaient chacun d'un côté du lit, chacun tenait une main de la grande-duchesse. Celle-ci eut un faible sourire et rapprocha ses deux mains. Les doigts de la jeune fille frôlèrent les doigts du jeune homme.

« Sir Herbert, murmura Tatiana d'une voix éteinte, vous me fermerez les yeux. Adieu, Lazare... adieu Otto... mes derniers amis... Jean-Paul, Sonia... Herbert... »

Le prêtre entrait avec un acolyte et les huiles. Il dit les prières, fit les onctions. La grande-duchesse ne parlait plus. Un souffle bruyant s'échappait de sa bouche.

Et tout à coup le silence se fit. Sir Herbert essuyait la sueur au front de l'agonisante avec un petit mouchoir bleu...

On alluma des cierges.

« Chrétiens, dit le pope, priez. Notre sœur n'est plus.

— La grande-duchesse Tatiana Nicolaïevna de Russie est morte, prononça d'une voix tremblante *sir* Herbert Froggie. »

Le prêtre tressaillit, poussa une exclamation et se prosterna.

À ce moment on entendit une grande clameur au dehors, des interjections de colère, des piétinements de chevaux.

« Les gardes rouges ! les gardes rouges ! »

C'était comme une rafale qui battait les murs du presbytère. Des portes furent ouvertes avec fracas, des pas retentirent. Un homme que suivaient plusieurs autres parut au seuil de la chambre mortuaire. Un homme farouche qui avait un revolver à la main.

Sir Herbert s'était levé, très pâle :

« Je t'attendais, Serge Narskine », dit-il.

L'homme s'arrêta. Ses traits s'altérèrent. Son bras s'abaissa et laissa tomber l'arme. Tremblant, il se découvrit, remua les lèvres pour parler. Puis brusquement, il se retourna et d'une voix altérée :

« Nous nous sommes trompés... Sortez, vous autres... Il n'y a là que des paysans qui veillent une morte. »

La porte se referma. Les clameurs décrurent. Les chevaux s'éloignaient.

Quand le silence fut rétabli, on entendit une détonation. Sous les fenêtres du presbytère un cadavre gisait. Serge Narskine s'était fait justice.

La Gipsy retrouvée

Quelques jours après ces événements, une voyageuse et quatre voyageurs descendaient du train à la gare de Novorossisk, port sur la mer Noire. Ils semblaient tristes et fatigués, et leurs vêtements fripés témoignaient d'un voyage pénible. Après une assez longue attente à la consigne des bagages, ils se firent délivrer un certain nombre de colis parmi lesquels une assez grosse musette de pauvre mine toute chargée d'albums et de cartons à dessiner. Puis ils se firent conduire dans le meilleur hôtel de la ville, y changèrent de vêtements et s'assirent dans le hall.

« L'heure de la séparation est venue, dit l'un d'eux. Je pense, monsieur Puycassou, que vous allez rentrer à Moscou pour compléter votre enquête.

« Pas du tout, sir Herbert, je la considère comme close et j'ai hâte de fuir, après toutes ces émotions, vers l'hospitalière Provence. Je suis un bourgeois, moi, voyez-vous, je ne l'ai jamais si bien compris.

Il me faut ma sécurité, mes pantoufles, le café du Commerce et l'odeur du papier imprimé.

— Et vous, baron Otto de Lilienthal ?

— Ch'ai pesoin de me tégourtir à Paris. Ah ! Paris !

— Bien. Quant à vous deux, mes enfants, dit Froggie en jetant un coup d'œil à Sonia et à Jean-Paul Hibeau, j'ai promis à celle qui repose là-bas dans une tombe ignorée de m'occuper de votre avenir. Le bonheur fleurit parfois sur les tombes et vous avez cueilli la fleur bénie. Vous avez la noblesse, Sonia, et le talent, Jean-Paul. Je me charge de la réputation. »

Il soupira.

« Eh bien, il me semble, dans ces conditions, que, contrairement à ce que je disais, nous ne nous séparerons pas. J'aime mieux cela ! Mon retour eût été si triste, sans ceux qui furent les témoins de ma souffrance et de ma...

— Ne prononcez pas ce mot, cher *sir* Herbert, dit la jeune fille. Les expiations lavent les crimes et je suis sûr qu'elle a pardonné à celui qui...

— ... Qui s'appelait Serge Narskine et n'eut point d'autre nom », termina Jean-Paul.

Sir Herbert mit la main sur son front comme pour en chasser des pensées douloureuses.

« Il ne nous reste donc qu'à passer sur le port et à nous informer du navire qui doit nous porter tous. »

Les cinq amis descendirent vers le quai. Le port de Novorossisk est d'assez petite importance. Il ne contenait en ce moment que quelques cargos, parmi lesquels se détachait le fin gabarit d'un yacht peint en blanc. Un même cri échappa à *sir* Herbert et à Jean-Paul.

« Mais... c'est *la Gipsy !* »

Froggie parut abasourdi. Hibeau courait déjà.

« Venez, venez donc, *sir* Herbert... C'est un miracle, mais il n'en faut pas douter ! Regardez... sur le pont, ce gros homme qui nous fait des signes avec ses jumelles ! C'est ce brave capitaine Murray ! Nous sommes chez nous ! »

La petite troupe franchissait déjà la planche. Froggie marchait le premier. Le capitaine ôta sa casquette.

« Eh ! Murray, je suis heureux de vous voir et votre présence simplifie bien des choses, dit le baronnet. Mais m'expliquerez-vous par quelle magie ?

— Eh bien, l'écran... dans la cabine de monsieur George... » Ce nom fit passer une ombre sur le front du baronnet.

« Vous avez vu quelque chose, capitaine, sur l'écran de la cabine ? s'écria Jean-Paul.

— J'ai vu... et j'ai entendu... et même, je ne suis pas un poltron, mais tout de même j'ai été tellement saisi que... j'en ai eu le mal de mer, ma parole !

— Racontez-nous ça, capitaine.

— Figurez-vous, il y a juste quinze jours, *la Gipsy* était encore à Hambourg, attendant des ordres, suivant les instructions reçues, lorsque le soir...

— Lorsque le soir ?

— Je suis entré par hasard dans cette cabine, dit le gros homme avec quelque embarras. J'y suis entré... dans l'obscurité. Et tout à coup, l'écran s'est éclairé. J'ai vu une bibliothèque que je ne connaissais pas, *sir* Herbert assis auprès d'un petit meuble, vous-même, monsieur Hibeau, et cette demoiselle, et aussi ces messieurs. Et j'ai entendu *sir* Herbert dire : Si le capitaine Murray pouvait savoir combien je souhaite qu'il croise entre les ports russes de l'est de la mer Noire !

— Après ?

— Ah ! après ? Je vous ai vus entourés de flammes et cela m'a donné une émotion épouvantable. J'ai compris que vous étiez en danger. D'ailleurs, presque aussitôt l'écran est redevenu obscur. Et immédiatement, j'ai appareillé pour venir ici. Quel voyage ! quelles angoisses ! Je n'en mangeais plus !

— Et j'espère que maintenant vous allez manger, mon bon Murray ? dit *sir* Herbert avec un sourire triste.

— Ah ! pour ça ! ...

— Un mot encore. Il y a quelque chose qui me chiffonne. Que faisiez-vous donc dans cette cabine, qui est toujours fermée ? »

Le capitaine Murray devint grave et se gratta les cheveux sur le derrière de la tête.

« Sir Herbert, votre honneur est vraiment content de me voir ?

— Certes.

— Ah ! alors je puis parler. Votre honneur me pardonnera... Hé bien !... c'est que... dans cette cabine... sous le lit... j'ai caché une petite provision de vieux whisky... Et comme je connais les opinions de votre honneur sur la tempérance... »

Sir Herbert sourit tout à fait.

« Capitaine Murray, dit-il, vous êtes une canaille. Allons luncher. »

La Petite-Fille de Michel Strogoff,
roman d'Octave Béliard (1876-1951),
est paru dans la revue *Lectures pour tous,*
de juillet à septembre, à la librairie Hachette,
à Paris, en 1927.

ISBN : 978-2-89854-683-9
Dépôt légal : BAnQ, troisième trimestre 2025

© Vertiges éditeur, 2025

– 2 684^{e} lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org